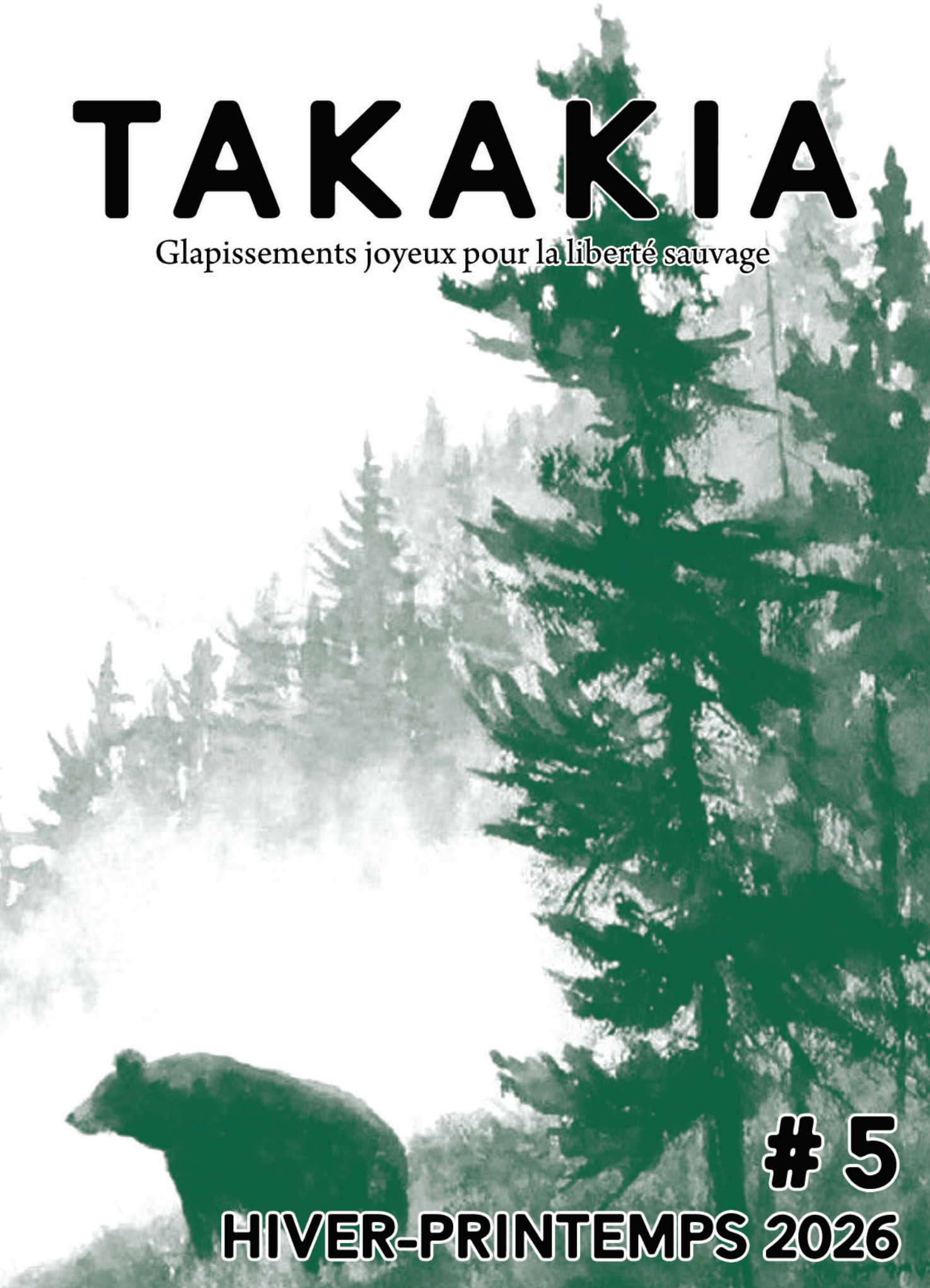
TAKAKIA

Glapissements joyeux pour la liberté sauvage



#5

HIVER-PRINTEMPS 2026

Takakia

Sur le plateau tibétain, au nord des géantes de l'Himalaya, une plante rare s'accroche aux falaises granitiques glacées, témoins robustes du Jurassique. Sur le toit de la planète, les pousses vertes de cette plante restent proches du sol, dépassant rarement l'épaisseur d'un doigt, et ses feuilles sont minuscules. Très rare, son vert vif et éclatant n'a été observé que par peu d'humains. Le nom vernaculaire en japonais, *nanjamonja-goke,* reflète bien la résilience hors commune dont fait preuve cette plante : la « *mousse impossible* ».

La mousse *Takakia*, est le plus vieux genre taxonomique de plantes connu. Elle a probablement 390 millions d'années, plus vieille que le supercontinent Pangée qui a commencé à se séparer il y a 200 millions d'années pour former les continents tels que nous les connaissons aujourd'hui. Si *Takakia* est particulièrement âgée, les mousses sont parmi les plantes les plus vielles sur terre. Leur résilience, leur capacité d'adaptation et d'évolution sont tout simplement uniques, ce qui les rendent capables de prospérer presque partout : dans les déserts les plus secs comme dans les forêts luxuriantes, sur les collines de l'Antarctique balayées par les vents et aux sommets des montagnes.

Dans le monde moderne, les mousses, pourtant si fondamentales pour le vivant, ont été relégués au décor. A proximité de la présence humaine, elles font souvent l'objet d'une impitoyable guerre chimique afin de les expulser du pavé et du béton, des cadres, des fenêtres et des seuils de portes. Est-ce que ce serait une coïncidence que dans les imaginaires de villes en décrépitude, dans des rêves de la chute de la société industrielle, les mousses – plantes porteuses de vie et résilientes face aux pires pollutions et radiations – sont parmi les premières à recouvrir les ruines des usines et des métropoles, des autoroutes et des déchetteries ? Dans la revanche de la nature, les mousses avancent. Et avec elles, la vie non-domptée, le sauvage, la farouche, le rudéral.

Takakia a survécu à au moins quatre extinctions massives dela faune et de la flore, toutes dues à des changements climatiques. Ce n'est pas la première fois que les mousses voient les glaciers fondre. Mais aujourd'hui un défi autrement plus grand se dresse devant la *mousse impossible*. Désormais, sa résilience mythique est mise à rude épreuve par la crise écologique totale qu'*est* la société industrielle. C'est ce que *Takakia* sur le plateau tibétain raconte aux humains qui sont allés la trouver : d'année en année, son combat se durcit, mais sa résistance ne faiblit pas. Elle recule, mais elle se bat, inlassablement. Takakia marque une ligne de démarcation : résistance et liberté ou soumission et agonie. Le souvenir des mousses qui ont verdi la planète et ont donné naissance à tout ce qui vit et croît à la sortie de chaque ère de cataclysmes n'a pas été effacé. *Aasaakamek*, celles qui couvrent la terre. Aujourd'hui, cette force viscérale vient nourrir le fabuleux rêve de les voir couvrir les ruines industrielles de l'Anthropocène. Chaque pousse de *Takakia* rappelle le défi actuel : œuvrer à la chute de la société industrielle ou périr avec elle ; résistance libre et sauvage ou soumission morbide.

Prix libre : (coût de fabrication d'un exemplaire 1,75 euros)

Tirage : 1000 exemplaires

Abonnement de soutien : 20 euros par année (2 numéros envoyés par la poste)

Diffusion : Squats, troubadours itinérants, campements dans les sous-bois, locaux, brigantes forestières, bibliothèques, oiseaux-tempête, tables de presse, écureuils des villes et des campagnes, vagabondes ambulantes, infokiosques, bardes émeutiers et louves solitaires : prenez contact avec nous pour aider à diffuser cette revue. Sur le site web de la revue, tu peux trouver une liste des points de diffusion.

Tes contributions à cette revue sont les bienvenues ! Fais la vivre et fais nous parvenir des textes, illustrations, articles, traductions, manuels d'action, retours critiques, dessins, poèmes, contes, récits, prose, notes de lecture, récits de vie en nature, dépêches du front de la guerre contre la société industrielle, anecdotes historiques et même des blagues. *La date limite pour le prochain numéro : 1 août 2026.*



takakia@riseup.net
takakia.blackblogs.org



A toute allure

Résister en temps de naufrage civilisationnel

Le monde accélère. Ce qui résiste se fait piétiner par le grand saut en avant. S'il devient chaque jour davantage clair que le changement climatique est devenu irréversible, la pression dans les chaudières de la coque infernale de cette civilisation-Titanic augmente, alimentée par l'illusion qu'une surenchère technique puisse rétablir les équilibres perturbés. Du côté des rebelles, on tarde encore trop à se confronter à cette réalité et à en tirer des conséquences, sans doute provisoires, pour notre agir et nos perspectives de lutte. Pourtant, le sort en est jeté et c'est *de là* qu'il va nous falloir réfléchir.

Trop tard

Si jamais il avait existé une quelconque possibilité de faire dévier le train de l'expansion industrielle grâce à une décision politique du gestionnaire du réseau pour inverser, ou du moins ralentir le processus du changement climatique (une croyance illusoire, vu que la survie de la mégamachine ne peut être découplée de la croissance productive), elle se trouve désormais derrière nous. Aucune mesure, si totalitaire ou pharaonique soit-elle, ne pourra plus désamorcer ce processus déjà bien avancé. *Le changement climatique est un fait* ; la seule chose qui reste ouverte à la spéculation (et toute approche scientifique prétendant à une modélisation précise et globale du phénomène ne fait que rester aveugle – une déformation du métier, sans doute – devant l'impossibilité absolue de prédire un phénomène d'une telle ampleur, d'une telle magnitude, aux facteurs aussi multiples qu'inconnus), c'est son rythme, ses conséquences immédiates et, à moyen terme, ce qui adviendra après les effondrements d'écosystèmes locaux. Car ce changement climatique n'est que l'emballement d'un processus de dévastation de l'environnement qui coïncide avec l'expansion industrielle et la mobilisation de quantités de ressources énergétiques inédites dans l'histoire des civilisations humaines, à des fins d'expansion, de conquête et de domination.

Chaque génération semble produire son apocalypse imminente contre laquelle il lui faut lutter, mais qui n'advient jamais. Cependant, il faut bien aussi convenir que les dernières générations avaient bien raison de craindre des événements d'une ampleur monstrueuse, au vu des moyens apocalyptiques dont la civilisation s'était déjà dotée.

Même ce qui aurait pu être l'ultime avertissement face au danger des forces accumulées par la civilisation industrielle, face à ce « décalage prométhéen » entre ses réalisations techniques et la conscience singulière de l'individu (d'abord pris par un sentiment d'humiliation devant la puissance des machines qu'il a développé, puis dégluti par celle-ci jusqu'à en devenir un appendice) – c'est-à-dire face à la production d'Auschwitz et d'Hiroshima –, n'a en fin de compte été que le coup d'envoi pour une nouvelle ruée, encore plus grandiose, sur ce qui pouvait être soumis, exploité, extrait, domestiqué.

Pendant que les massacres auquel l'espèce humaine semble vouer un culte plutôt rare au sein des êtres vivants continuaient à accompagner la naissance du merveilleux monde du lave-vaisselle et de la voiture, les contradictions entre travail et capital trouvaient une issue de secours dans l'idolâtrie technologique. Une partie considérable de la population humaine mondiale a été réduite en esclavage, c'est-à-dire en dépendance totale du système industriel après avoir été spoliés de ce qui rendait leur autonomie possible. Jusqu'à marquer l'humanité d'une nouvelle étape symbolique en 2008 : pour la première fois, plus de la moitié des êtres humains habitent désormais dans des agglomérations urbaines, dont la plupart dans des bidonvilles.

En moins de cinquante ans, des pas de géants ont été faits dans la dévastation de la flore et du faune sur cette planète. Il y a en effet de bonnes raisons pour qualifier l'ère industrielle comme l'*Anthropocène*, soit une ère dans l'histoire de la terre où l'influence de l'être humain sur la biosphère a atteint un niveau tel qu'elle est devenue une « force géologique ». Entre 1970 et 2016, les populations des vertébrés (poissons, oiseaux, mammifères, amphibiens et reptiles) ont chuté de 68%. Certains parlent même de *Sixième Extinction* : la civilisation humaine serait ainsi en grande partie responsable de la disparition projetée de 20 à 50% des espèces vivantes sur terre d'ici la fin de ce siècle. Un universitaire nord-américain en a tiré sommairement le constat dans un ouvrage rassemblant près d'une décennie de recherches environnementales : « *Au cours des prochains cent ans, la moitié des espèces sur terre, représentant un quart du stock génétique de la planète, disparaîtront fonctionnellement sinon complètement. […] L'ample trajectoire de l'évolution biologique a été fixée pour les prochaines millions d'années. Dans ce sens, la crise de l'extinction – la course pour préserver la composition, la structure et l'organisation de la biodiversité telle qu'elles existent aujourd'hui – est finie, et nous avons perdu.* »

Toute personne quelque peu attentive, des habitants des zones concernées aux amateurs-observateurs, peut directement se rendre compte de l'emballement en cours des phénomènes climatiques. Il ne se passe pas un mois sans qu'un nouveau phénomène, d'une gravité plus ou moins sérieuse, ne rajoute sa charge de perturbation aux équilibres et évolutions lentes sur lesquels reposent les écosystèmes. La fonte des glaces en Arctique, des glaciers du Groenland ou des couches antarctiques s'accélère irrémédiablement et fait augmenter les niveaux des mers. Si certaines îles ont déjà dû être évacuées, les sources d'eau douce en Bangladesh sont en train de se saliniser, et la pression sur les façons de vivre de la faune océanique s'accentue. Les feux de forêts ravagent avec une violence inouïe des zones toujours plus nordiques, tandis que les sécheresses accélèrent une désertification qui pourrait affecter un tiers des terres émergées d'ici 2050. L'irréfrénable dégel du permafrost libérera de son côté des quantités très importantes de gaz à effet de serre (dioxyde de carbone et du méthane) à un rythme exponentiel dans la décennie à venir, contribuant par effet-rebond au réchauffement climatique qui est la cause de ce même dégel. Et ainsi de suite.

L'apocalypse imminente ?

Chaque génération semble produire son apocalypse imminente contre laquelle il lui faut lutter, mais qui n'advient jamais. Cependant, il faut bien aussi convenir que les dernières générations avaient *bien raison* de craindre des événements d'une ampleur monstrueuse, au vu des

moyens apocalyptiques dont la civilisation s'était déjà dotée. La dévastation industrielle déchaînée lors de la Deuxième Guerre Mondiale a dû inspirer chez les plus lucides une sacré crainte face à une éventuelle répétition, dont les prétextes ne manquaient pas avec une probabilité qui restait très élevée. Les milliers d'ogives nucléaires dont se sont par exemple équipées les « superpuissances », ainsi que les centaines de centrales nucléaires civiles disséminées sur leurs territoires, ont raisonnablement fait craindre l'avènement imminent d'un hiver nucléaire (et le risque n'a pas disparu aujourd'hui). Puis, à force que l'automatisation et la mécanisation prenaient définitivement le dessus sur l'être humain, ou mieux, l'intégraient entièrement dans la méga-machine, les pollutions massives, les intoxications sournoises, la dissémination d'éléments cancérigènes, chargèrent les catastrophes réelles du présent de leur portée démesurée.

Certes, tout comme le « principe de l'espoir », cette auto-tromperie humaine, trop humaine, l'invocation de l'imminence de l'apocalypse sert également à des fins banalement mobilisatrices. Crainte et espoir ont peut-être une racine de par trop commune, et ce binôme sentimental a toujours été le terrain préféré des joueurs de flûte en quête de sujets à embrigader. On ne devrait donc pas s'étonner que les discours toujours plus alarmistes résonnent aujourd'hui jusque dans les plus hautes sphères du pouvoir : l'évocation du « changement climatique » servira bientôt de passe-partout commode leur permettant d'ouvrir des portes les plus inattendues. La gestion étatique de la pandémie du Covid19, avec son accélération du techno-totalitarisme et son renforcement de la surveillance dans toutes les sphères de la vie fournit un exemple de comment la gestion du pouvoir peut changer aussi rapidement que brusquement.

Le réchauffement climatique, le pic des combustibles fossiles, la fonte des glaces, la disparition de la biodiversité, la déforestation et la désertification, les ouragans et les déluges, tout en étant des phénomènes aux conséquences éminemment *planétaires*, n'annoncent pourtant *probablement pas* l'apocalypse planétaire finale, l'effondrement de l'État et du capital partout sur la planète. Mais ce ne sont pas moins des phénomènes bien réels : ils sont en train de modifier les sociétés humaines, et de redessiner les terrains d'affrontement et de lutte. Des études des assurances aux rapports stratégiques militaires, des projets menés par les grosses entreprises énergétiques aux recherches menées dans les laboratoires : dans toutes les salles de commande qui pilotent la course en avant de cette civilisation-titanic, on prend acte des changements qui sont en cours et qui s'annoncent.

Loin des conférences mondiales telles que celles dédiées au climat qui viennent confesser publiquement l'*obsolescence politique* face à l'ampleur du changement climatique, et pendant que des gens bien-intentionnés continuent à implorer des mesures fortes, des centaines de milliers d'experts préparent un avenir *avec* changement climatique, *avec* réchauffement de la planète, *avec* pénurie de matières premières, *avec* pandémies facilitées par l'urbanisation, la mobilité motorisée et la globalisation. Les scénarios qu'ils développent (et dont on sait qu'ils se révèlent souvent être des *prophéties auto-réalisatrices*) font à la fois état de famines liées à l'appauvrissement des sols à cause de l'agriculture intensive dont les effets seront multipliés par le réchauffement climatique ; à des migrations massives provoquées par le fait que certains territoires deviendront plus ou moins inhabitables (par la salinisation des sources, la submersion par les eaux montantes, la désertification, …) ; aux effondrements d'États déjà affaiblis et l'impossibilité de ces derniers de maintenir le contrôle sur certaines territoires ; aux pénuries de matières premières et aux problèmes de sécurité de l'approvisionnement énergétique fragilisant la croissance économique… Ce que tous ces scénarios ont en commun, c'est la prévision d'une certaine *perte de contrôle* de la part des autorités, qui répond, en effet, à une *absence de contrôle* sur des changements aussi vastes que le changement climatique en cours. Plus qu'inaugurer l'effondrement final de la civilisation, cette perte de contrôle inaugure plutôt de nouveaux paradigmes de gestion (comme peut l'être la transition énergétique), visant à pérenniser et accentuer la domination.



Précipiter la situation

> *Si les guerres climatiques de l'avenir seront une extension des conditions actuelles, elles seront probablement plus vastes et plus extrêmes. Dans certains endroits, des gens, et des anarchistes parmi eux, pourront transformer ces guerres climatiques en insurrections libertaires. Dans d'autres endroits, le combat sera peut-être uniquement pour la survie voire même juste pour une mort avec dignité et signification. Quant à ceux qui se trouveront dans des environnements sociaux relativement stables, ils seront probablement confrontés à un État totalitaire et à une « masse » qui craint toujours plus « la barbarie derrière les murs ».*
>
> *Desert* (2011)

Si une révolution mondiale qui tirerait le frein d'urgence est aujourd'hui aussi peu probable qu'un effondrement apocalyptique du capitalisme et de l'étatisme ; s'il est bien plus probable que les prochaines décennies seront marquées par un déchaînement de violence dues aux changements climatiques ; s'il serait de *mauvais goût* de sous-estimer l'ampleur des instruments de dévastation mentale et physique que cette société a produit et continue de produire, ainsi que l'effet qu'ils ont sur l'être humain ; alors il convient de réélaborer quelques perspectives. Toute théorie révolutionnaire qui considère encore aujourd'hui comme problème *central et principal* la propriété des moyens de production, la distribution inégale des marchandises, le *à qui* profite de la production et non pas *l'existence même* de ces moyens de production, voire la production industrielle en soi, et leurs effets néfastes sur l'environnement et l'ensemble du vivant (humain y compris) ; qui croit toujours, au-delà de quelques faciles concessions écologistes, que le problème révolutionnaire reste fondamentalement un problème de *gestion*, continuera à parcourir les mégalopoles et les campagnes à la recherche du fameux prolétariat supposé prêter son concours à un tel projet révolutionnaire, en incitant des exploités et des pauvres à prendre « leur part du gâteau », ou mieux encore « toute la boulangerie », plutôt qu'à détruire l'existant. Et aussi incroyable que cela puisse paraître, de tels fantômes semblent encore hanter nombre d'esprits rebelles, en les empêchant résolument de parcourir *de tout autres sentiers*.

La dévastation de la nature, la disparition des espèces, la dégradation de la biodiversité, l'artificialisation du vivant nous lacère un cœur qui sait que l'on ne peut plus arrêter le changement climatique en cours, et que chercher à en atténuer les consé-

quences semble surtout revenir à assister l'État dans ses prochaines restructurations à caractère toujours plus totalitaire. Participer aux luttes pour « prendre une part du gâteau » semble également plutôt nous éloigner d'une remise en cause plus fondamentale, plus audacieuse de la situation catastrophique où l'industrialisme nous a mené et ne bloquer nullement l'expansion de la mégamachine. C'est pourquoi, s'il y a bien une urgence, c'est à l'inverse de réfléchir en termes de comment *précipiter* la situation.

Pour nous qui voulons à la fois vivre et répandre l'anarchie, les changements climatiques en cours et à venir ne pourront manquer de bouleverser nos certitudes. Certaines possibilités connues se fermeront, d'autres inconnues s'ouvriront : de territoires « sacrifiés » que l'État pourrait temporairement abandonner jusqu'à des concordances heureuses, faites d'actions et de circonstances, qui pourraient gripper la machine de façon éphémère, puisque toutes ses parties sont interdépendantes ; de luttes ancrées dans des territoires moins domestiqués contre l'avancement de l'industrialisme jusqu'au dangereux chaos qui peut s'emparer de métropoles quand ses lignes d'approvisionnement sont interrompues ; de zones moins hospitalières d'où partiront des attaques de brigands à l'action audacieuse en jetant un défi au fier cri d'anarchie, dans un monde où la liberté doit redevenir ce qu'elle a toujours été : *une liberté sauvage.*

C'est notamment en apportant l'ingrédient de l'action directe, tout de suite et sans autres hésitations, que les contestations écologiques bien trop sages d'aujourd'hui pourraient devenir des foyers de révolte ingérables, tant par le pouvoir que par ses opposants autoritaires ou démocrates qui ne rêvent que de les chevaucher.

Bien des signes laissent à prévoir que d'un côté des situations inédites et possiblement très chaotiques se présenteront dans les temps à venir, y compris peut-être sur le sol européen, à cause des bouleversements climatiques. D'un autre côté, des luttes contre des projets dévastateurs ou des pollutions programmées (comme des barrages hydroélectriques, des parcs éoliens ou solaires, des nouvelles infrastructures énergétiques et de télécommunication, des projets de mines pour extraire les métaux nécessaires de l'économie 4.0) qui restent aujourd'hui encore souvent cantonnées dans une sage protestation plus ou moins gérable, pourraient également basculer dans des affrontements plus durs et plus offensifs. Comme toujours, les possibilités pour agir au sein de et en parallèle à ces luttes sont nombreuses, mais ce qui compte avant tout est que notre perspective soit claire : contribuer à ce que ces conflits deviennent *incontrôlables*, à ce que la colère qu'ils hébergent *détonne*. C'est notamment en y apportant l'ingrédient de l'action directe, tout de suite et sans autres hésitations, que les contestations écologiques bien trop sages d'aujourd'hui pourraient devenir des foyers de révolte ingérables, tant par le pouvoir que par ses opposants autoritaires ou démocrates qui ne rêvent que de les chevaucher.

Certes, il n'existe aucune garantie. Ce n'est pas d'un programme de transformation sociale, ni d'un espoir de pouvoir accumuler suffisamment de forces en vue du dénouement final qu'il s'agit. La seule promesse, si jamais elle existait, serait qu'*agir pour précipiter la situation et faire détonner les hostilités* pourrait avoir comme un avant-goût de la liberté enfin déchaînée.

Avis de Tempêtes

La forêt d'agir

À pas légers, entrons à notre tour dans la forêt. La forêt où on peut se rencontrer à l'abri des mouchards technologiques, où on peut, au prix d'un petit effort, encore traverser des distances sans que nos visages ne soient repris par des objectifs et où l'on peut, chose tout sauf négligeable, entendre notre respiration, mouiller nos pieds, sentir nos corps vibrer à l'unisson avec notre esprit.

Si la forêt d'aujourd'hui n'est pas tant une entité géographique, mais peut-être avant tout un espace mental qu'on crée et recrée en permanence, certains environnements pourraient bien être plus propices que d'autres — toute la question est, en fin de compte, ce que nous voulons faire, dans quelle perspective nous faisons ce que nous faisons. L'appel de la forêt, c'est donc aussi de ne pas avoir peur d'abandonner les endroits trop exposés, de s'enfuir des impasses où on s'est retrouvés coincés, de prendre le large quand les digues érigées font stagner les eaux. A chacune et chacun ses propres évaluations (rester dans les métropoles ou pas, explorer les zones plus périphériques de la société industrielle ou pas), mais osons choisir, dans la mesure du possible, nos terrains de combat et tout ce qu'il implique (car « la vie » et « le combat » font un), sans rester accrochés, plus par la force de l'inertie que par choix, à ce qui est devenu impraticable, désolant, étouffant. Il n'y a pas d'en dehors, mais il y a des terrains plus propices que d'autres pour lutter et respirer.

Nos forêts, ce sont des rêves de petits groupes de saboteurs avec des bouteilles remplies dans leurs sacs-à-dos, de points de chute où on peut dormir tranquillement, de promeneurs nocturnes scrupuleux munis de scies et de pinces, de nuits passées à regarder les étoiles pour avoir les idées plus claires, de sources d'inspiration auxquelles abreuver nos cœurs lacérés par tant de dégoût et d'oppression, de brigands dépouillant les caravanes marchandes, de campements furtifs d'où partir à l'assaut. La forêt, c'est le monde souterrain où nous touchons la liberté dans notre agir. Pour la trouver, il n'y a cependant aucune flèche qui indique le chemin. Ses arbres et ses ruisseaux se dessinent devant nos yeux pendant que nous marchons, en marchant. En allant vers l'avant. Vers l'action.

Mais nos forêts sont sous attaque. Des forces hostiles les occupent toujours davantage, et veulent en quadriller chaque mètre carré. Comme elles ne sont pas territoriales, ce ne sont pas des entités à défendre, ne nous laissons pas piéger dans un combat défensif. Nous les portons avec nous, ces forêts, dans tout ce que nous faisons. Nos accrochages seront toujours furtifs — compagnons et compagnonnes, l'heure de la dernière bataille, au fond d'une clairière entourée par des falaises, sans chemin de fuite, n'a pas encore sonné. Mais pour ne pas s'y retrouver — ou pas trop tôt, ce serait du gâchis — il faut à présent marcher, trouver les refuges solidaires, partager les cartes, échanger nos boussoles.







Intrusion chez BASF en Normandie

Tôt le matin du 17 novembre, des centaines d'activistes se réunissent devant le portail d'entrée de l'usine agrochimique de BASF à Saint-Aubin-lès-Elbeuf en Normandie. Pendant qu'elles bloquent l'entrée, rejointes par des tracteurs qui déposent des bottes de foin, quelques dizaines d'activistes forcent la barrière et pénètrent sur le site.

Dans le bâtiment 120, elles tombent sur des dizaines de cartons avec l'inscription « Fipronil Technical, *Régent* técnico ». Cet insecticide, interdit dans l'agriculture en France et dans le reste de l'Europe notamment pour ses dégâts sur les abeilles, est fabriqué et commercialisé par le géant allemand BASF. Sur un autre site de BASF près de Lyon, une action similaire avait permis de découvrir des stocks de *Fastac*, un autre insecticide interdit en France.

BASF exporte le fipronil (sous forme de substance active, non comme produit fini afin de contourner les interdictions légales) notamment « *aux marchés brésiliens (canne à sucre, soja), nord-américain (extermination des termites), japonais (riz) et européens [hors UE]* » comme l'entreprise l'explique sur son site. La production de fipronil, substance classée « *potentiellement cancérigène* » et « tres toxique pour les organismes aquatiques » implique des polluants éternels. Le 23 mai 2024, l'usine de Saint-Aubin-lès-Elbeuf a déversé 80kg d'acide trifluoroacétique (famille des PFAS, polluants éternels) directement dans la Seine, un record. « *Chaque particule de PFAS produite ici restera parmi nous des centaines voire des milliers d'années, jusque dans nos cellules pour détraquer le fonctionnement même de la vie* », explique un militant du collectif *Cancer Colère*, qui qualifie l'entreprise de « *fabrique de maladies* ».

Au cours des prises de parole devant l'usine, une militante lit une lettre adressée par des mères brésiliennes de l'État de Ceará, au nord-est Brésil, qui luttent contre l'épandage de pesticides par drones : « *Entendez-vous le cri qui viennent des communautés les premières touchées ?* ». L'Europe est un très important producteur de pesticides. Les plus toxiques, interdit ici, sont exportés à l'étranger : un colonialisme chimique.

Répondre au cri des communautés ravagées par les pesticides produits ici, c'est agir là où on peut pour arrêter la production même de ces poisons. Par le blocage, l'intrusion ou l'action directe – certes pas en misant sur un durcissement des réglementations établies par ces mêmes États dont les assises reposent sur le colonialisme et l'écocide.

Contre la future mine d'Imerys en Dordogne

Samedi 1er novembre, entre 200 et 300 personnes se sont réunies à Thiviers, en Dordogne, pour s'opposer à l'extension de la carrière de quartz de l'entreprise Imerys. 4 hectares de forêt ont déjà été abattus le 22 octobre. Les opposants avaient besoin de se réunir, disent-ils, pour « *se faire du bien* ». « *Tout le monde était fatigué et meurtri après des semaines de vigie sur le terrain, pour suivre le chantier* », raconte l'un deux.

Le géant minier Imerys veut créer une nouvelle carrière sur 40 hectares de parcelles boisées et agricoles. Il souhaite extraire à sec des galets de quartz, récupérés sur plusieurs mètres de profondeur et en extraire du silicium, minéral de base pour l'industrie technologique.

Le combat contre Imerys ne se limite pas à la Dordogne. Aussi dans le Cantal, en Bretagne (mine d'andalousite) et dans l'Allier (future mine de lithium) des résistances prennent de l'ampleur contre des mines ou des projets de mine d'Imerys.

Vers un soulèvement de la Seine

La résistance fleurit, contre le « *mégacanal* » Seine-Nord Europe. Samedi 11 octobre, au moins 2 000 personnes se sont réunies dans l'Oise pour marquer leur opposition à ce projet de canal de 107 kilomètres de long et 54 mètres de large. Il doit être percé en parallèle ou sur le tracé de l'actuel canal du Nord, pour permettre à des péniches géantes de rallier Paris depuis les grands ports du nord.

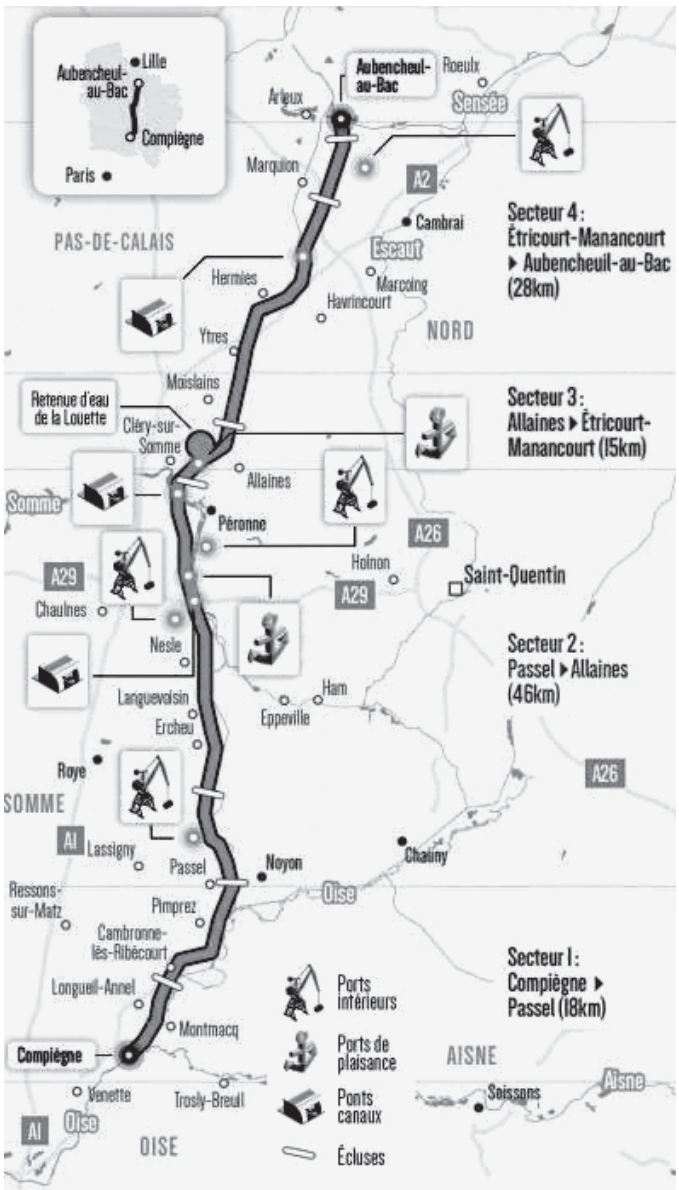
Paillettes, animaux totems et drapeaux colorés ont déambulé en musique sous un franc soleil. « *Le canal Seine-Nord, c'est dix fois le tunnel sous la manche en matière d'excavation de terres* », dit une militante au micro. « *J'avais une forêt devant chez moi. Ils ont absolument tout détruit. Ça me donne envie de chialer* », ajoute B., habitant de la zone.

Le projet, qui pourrait coûter 5 à 8 milliards d'euros et doit s'approprier 2 500 à 3 200 hectares de terres selon les sources, prend forme depuis une quinzaine d'années. Les premières valses de tractopelles, en 2022, à 2 kilomètres de Compiègne à vogue de péniche, ont fait éclore la mobilisation.

Samedi, la vague joyeuse a éclaboussé la quiétude de l'Oise, pendant qu'une cinquantaine de vélos sillonnaient les environs pour distribuer des tracts. Un « surgissement » programmé par des organisateurs de la manifestation, est intervenu après deux heures, à Montmacq (Oise). Au pas de course, sous l'œil d'un hélicoptère de la gendarmerie, les 2 000 manifestants ont délaissé le parcours officiel de la manifestation pour traverser un champ et rejoindre les rives du canal du Nord, en contrebas de la route.

Là, des radeaux de fortunes, bodyboards, frites en mousses et bouées gonflables ont été sortis du bois et une cinquantaine de personnes se sont jetées à l'eau pour rejoindre l'autre rive, où s'étirent les premiers hectomètres de terrassement du futur chantier et un alignement d'une quinzaine d'engins de travaux. Une équipe de rameurs, en barque, s'ajoutaient à ce grand plouf, et une banderole était déployée pendant qu'une vingtaine de gendarmes mobiles dépassés arrivaient sur le chantier. Cependant, tout reste symbolique. Pas de sabotage ni de « désarmement », les bulldozers reprendront leur boulot le lendemain.

Un petit avertissement et une suggestion plus offensive vient encore en fin de soirée. Des gens



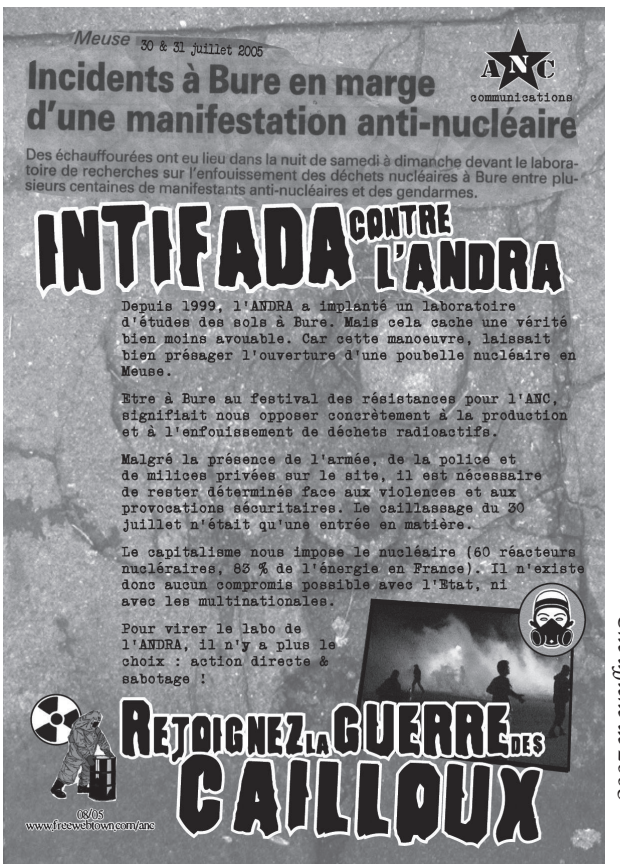
s'introduisent sur le chantier de Montmacq et y allument des feux d'artifices « *preuve que ce chantier ne sera jamais sécurisé ni sécurisable* ». Pour que cela ne reste pas une promesse dans l'air, des « surgissements » non-programmés par des comités directeurs, effectués par des petits groupes autonomes et déterminés et agissant loin des projecteurs médiatiques ou des images à renvoyer à la militance, sont indispensables. Les arrêts juridiques n'arrêtent pas les grands projets, peut-être les actions de sabotage ne suffissent pas à faire reculer la machinerie industrielle, mais n'oublions pas qu'un bulldozer réduit en cendres ne peut plus mutiler la terre. Plutôt que de les laisser avancer, invitons la foudre dans la danse, et piquons comme des guêpes.

Contre le projet d'enfouissement de déchets nucléaires à Bure (Cigéo)

Résistance antinucléaire contre Cigéo dans la Meuse

Cigéo (centre industriel de stockage géologique) c'est le nom de l'un des projets industriels les plus importants – comprendre désastreux – d'Europe, tant par sa mise en place effective que par ses implications écologiques et politiques. En quelques mots, ce projet consiste à enfouir à 500 mètres sous terre les déchets les plus dangereux de l'industrie nucléaire pour une période d'au moins 100 000 ans. Mais il ne s'agit pas tant pour l'État français de trouver une solution effectivement viable pour les rebuts radioactifs que de s'assurer de pouvoir poursuivre sa production d'électricité radioactive en prétendant avoir finalement réussi à boucler le cycle de vie de cette énergie « verte ».

C'est au sud de la Meuse, près du village de Bure, dans l'une des régions les plus pauvres et désertées de France que l'État a choisi de tenter d'implanter de force sa poubelle nucléaire géante. On pourrait distinguer trois grandes phases dans cette lutte vieille de plusieurs décennies déjà, avec la construction du laboratoire de l'ANDRA dans les années 2000, la période d'occupation du Bois-le-juc entre 2016 et 2018 et finalement celle dans laquelle nous nous trouvons avec la campagne d'expropriations engagée en 2024, l'occupation conséquente de « La Gare » et le début des travaux préparatoires.



Une affiche de 2005

Ainsi, après de nombreuses années d'attente, comme une guerre de position, ou les batailles se menaient principalement sur l'impalpable front juridique ou à coups de rapports d'expert.es et de contre-rapports scientifiques, le projet Cigéo commence finalement à exister matériellement sur le territoire. Il y eu bien sûr la tentative de défrichement de la forêt du Bois-le-juc et son occupation, les nombreux événements militants, les actions directes, l'émergence de plusieurs lieux d'organisation collective et la myriade d'individus associés qui décidèrent de vivre dès à présent le monde qu'ils rêvaient pour demain. Mais toutes ces formes de luttes se sont exercées face à un laboratoire de recherche déjà construit, avançant lentement, à pas de loup et à un projet qui n'existait officiellement pas encore.

La lutte à Bure semble entrer dans une nouvelle phase.

Aujourd'hui, les choses s'accélèrent. Si le décret d'autorisation de création qui annoncerait le démarrage officiel de Cigéo est attendu pour fin 2027, les travaux « préparatoires » débutent déjà : archéologie préventive, forages, terrassements, installation terminale embranchée, terminal ferroviaire, etc. La lutte à Bure semble donc entrer dans une nouvelle phase.

On pourrait envisager au moins trois pistes, évidemment liées entre elles, pour combattre ce projet. Premièrement, tenter de le faire s'effondrer par lui-même en retardant le plus possible son développement et en augmentant les coûts. On peut en effet compter sur le fait que Cigéo est une opération extrêmement complexe techniquement et coûteuse économiquement (plusieurs dizaines de milliards d'euros). Avec un dossier scientifique encore criblé de trous et un contexte économique incertain, chaque retard forcé, chaque coût supplémentaire sont susceptibles de menacer la viabilité de cette entreprise démentielle. Le front juridique, les différentes manières d'occuper le territoire ou les attaques sur les travaux en cours sont d'autant de manières de jouer sur ce tableau. L'occupation actuelle de « La Gare », illégale depuis octobre 2025 et située sur le tracé du projet de voie ferrée, s'inscrit en partie dans cette perspective.

Deuxièmement, visibiliser Cigéo à l'échelle nationale par l'organisation d'événements, de manifestations, d'actions directes décentralisées ou non, par la création de comités de soutiens, etc. De toute évidence, nous ne sommes pas actuellement en mesure d'exercer un rapport de force suffisamment conséquent pour empêcher « militairement » sa réalisation.

L'un des ressorts tactiques à notre disposition, qui ne consiste pas en une perspective de lutte globale, est donc

de produire une pression dans « l'espace public », médiatique et politique. On sait qu'historiquement l'industrie du nucléaire a tenté de se faire la plus discrète possible et que les populations confrontées à l'un de ses projets s'y sont presque systématiquement opposées lorsqu'elles disposaient d'un niveau d'information suffisant.

Troisième et dernière piste, qui constitue davantage une perspective d'élargissement qu'une tactique précise, prendre appui sur cette lutte pour raviver (ou du moins entretenir) l'anti-nucléaire en France, exercer une critique anti-industrielle plus générale et produire des outils d'autonomie et d'émancipation. Comme dans la plupart des luttes de cet acabit, à l'instar de Notre-dame-des-landes, on y trouve l'opportunité de d'expérimenter de nouvelles formes d'organisation, de développer des moyens de subsistances, de se réapproprier des savoirs…

Il existe ainsi de nombreuses façons de s'opposer à Cigéo, à l'industrie nucléaire et de contribuer à la lutte sur place. Il serait même probablement dommageable de se cantonner à une seule d'entre elles. S'il est toujours crucial que de nouvelles personnes s'installent sur place avec la volonté de porter des dynamiques neuves et ambitieuses, les comités de soutiens et les actions décentralisées sont d'autant de manières de contribuer efficacement à cette lutte depuis son territoire et qui manquent aujourd'hui. Il s'agit également de considérer que la lutte contre la poubelle nucléaire et un terrain privilégié d'exercice d'une critique anti-industrielle, en paroles comme en actes. Enfin, il est bien sûr possible de contribuer plus modestement, en organisant une soirée d'information chez soi, en participant à un chantier sur place ou simplement en faisant un don !

Contribution depuis les terres de meuse,
en lutte contre le nucléaire et son monde.
Amitiés buriennes

Retour sur la manifestation contre Cigéo en septembre 2025

« *Andra dégage ! Résistance et sabotage !* » Départ à 14 heures, le 20 septembre, pour une boucle de 7 km partant de Mandres-en-Barrois et passant par la Maison de la résistance à Bure. Objectif : réunir, encore une fois, la résistance contre Cigéo, le projet d'enfouissement de déchets nucléaires. Un projet hautement stratégique, car il est présenté comme le dernier maillon permettant de « boucler » l'infernale chaîne nucléaire. Si la propagande de l'atome ne cesse de mettre en avant le recyclage des déchets avec des projets pharaoniques comme l'usine de retraitement de La Hague, la réalité est plutôt de les faire disparaître de la vue : les déchets radioactifs finiront enfouis. Épée toxique dans les entrailles de la Terre, qui restera plantée là comme un autre terrible offense de la société techno-industrielle bien après son effondrement qui se dessine comme la trame de fond de ses sursauts actuels toujours plus mégalomanes, de l'intelligence artificielle à la transition énergétique.

Haut en couleur, le cortège de quelques milliers de personnes déterminées à marquer leur opposition. Elles viennent de la région, d'autres champs de bataille contre le nucléaire, d'au-delà des frontières étatiques. Alors qu'on commémore cette année les 80 ans de l'horreur des bombardements atomiques de Hiroshima et Nagasaki au Japon, des antinucléaires du Japon participent au cortège. « *Il faut rappeler que le nucléaire n'apporte que souffrance, maladies et mort pour les futures générations, pour l'éternité. Il faut continuer à transmettre nos connaissances aux jeunes générations,* » explique une d'entre elles, et observe avec espoir « *un renouveau de la lutte, avec beaucoup de jeunes sur place* ». Mais on y retrouve aussi toute une panoplie de politiciens, avec leurs écharpes d'élus, et de petits gestionnaires des luttes, un grand contraste avec le caractère franchement libertaire de la résistance à Bure, qui souligne depuis des années que le combat contre le nucléaire ne peut qu'être un combat contre l'État, les deux étant inséparables. La lutte contre Cigéo ne finira pas autour d'une table de négociations. Les mille gendarmes mobilisés, les répressions visant les antinucléaires, la présence militaire constante, les pressions contre les opposants locaux ou pas, n'en laissent pas subsister le moindre doute.

Cette manifestation s'inscrit dans un moment crucial : les expropriations vont bon train, la gare de Luméville-en-Ornois — achetée en 2007 par un groupe de militants — est expulsable à compter du 11 octobre 2025, la demande d'autorisa-



tion de création (DAC) est en cours d'instruction et les travaux sont annoncés entre fin 2027 et début 2028. « *Tout se joue maintenant, c'est le moment de résister* ». De son côté, l'Etat est pleinement conscient de ce moment-clé. Le bruit de l'hélicoptère le rappelle : cette manifestation se déroule sous haute surveillance. La préfecture avait également établi des « *zones d'exclusion* », dont le bois Lejuc, jadis occupé par des antinucléaires, et les installations de l'Agence nationale pour la gestion des déchets radioactifs (Andra).

Environ une heure après le départ de la manifestation, le cortège se scinde, brièvement, en deux parties : l'une poursuit sur l'itinéraire autorisé, l'autre, composée de quelques centaines de personnes équipées au combat (boucliers, projectiles, feu d'artifice, masques à gaz, …) parvient à faire reculer les gendarmes avant que des renforts n'arrivent et que des champs ne soient gazés. La gendarmerie a tiré des gaz lacrymogènes et des grenades explosives de type GM2L. Deux personnes du cortège autonome, blessés, ont été évacuées pendant la manifestation. Plus tard, d'autres gaz seront lancés pour empêcher l'accès au bois Lejuc, alors qu'une boum s'improvise dans un champ adjacent au parcours autorisé.

***

Petites annonces

Amis de la vie sauvage, le **dernier pissenlit** sur les bords du périphérique parisien demande de suspendre immédiatement la cueillette !

Glacier cherche son eau.

Une camarade **communiste** a urgemment besoin de votre aide. Elle cherche la classe.

Meleze veut obtenir une réponse pourquoi il doit garder ses aiguilles toute l'année.

Survivaliste galérant à assurer son apport en protéines cherche coins de supermarché pour chasser des saucisses.

Offre : sessions de **yoga**, de techniques de **respiration** et de stimulantes **dynamiques** de groupe. Tarifs réduits pour groupes militants enlisés dans des luttes intestines.

A vendre (j'en ai trop) : **mefiance** envers d'autres combattantes.

Massif montagneux cherche guerrières de l'ombre pour se débarasser des remontées mécaniques plantées dans ses flancs.

Gilet jaune cherche à **relancer** le mouvement sous n'importe quel prétexte.

Commando libertaire las d'esquiver le Grand Oeuil lance un appel désespéré pour retrouver enfin le **talisman** de l'invisibilité.

Rationalistes materialistes cherchent futurs rédacteurs/trices pour sortir la revue Takakia du bourbier mystique et obscurantiste dans lequel elle s'est enlisée. Pour un renouveau de Takakia, garantie sans arbres qui parlent.

Le club des **Anarchistes Souriants** cherche de nouveaux membres, Le petit stage de «Désintox Noirceur» (DN, niveau 1) est actuellement offert.

Deçu par votre résultat dans le Collapso Quiz ? Pas eu de réponse à votre candiditure pour le poste de stagiaire chez Takakia ? Tu t'es senti visé par des blagues dans cette revue ? **Sussurez** a l'oreille du prochain chêne majestueux que vous rencontrerez, il aura certainement des choses à vous répondre.

Les sorcières et nous



Les sorcières n'ont pas été brûlées pour leur folie.
Elles ont été traquées pour leur mémoire.

On dit qu'ils brûlaient les sorcières.
Mais la vérité, c'est qu'ils brûlaient les mémoires vives.
Celles et ceux qui n'avaient pas oublié.
Celles qui savaient que le corps est temple.
Ceux qui honoraient la Terre comme Mère,
et protégeaient sans jamais vouloir posséder.
Celles qui lisaient les étoiles, parlaient aux graines,
écoutaient les morts et les encore-non-nés.

Ils n'avaient pas peur des sorts.
Ils avaient peur du Verbe sacré —
Celui qui tranche les illusions sans avoir besoin d'une épée.
Celui qui réveille les lignées endormies en une seule phrase.

Ils n'ont pas traqué le mal.
Ils ont effacé les vérités trop lumineuses pour leurs dogmes.

Et si aujourd'hui,
ton silence dérange,
ta parole trouble,
ta présence fait buguer les systèmes...

Ce n'est pas parce que tu es «trop».
C'est parce que tu te souviens.

Tu te souviens d'un monde où le lien primait sur le pouvoir.
D'un monde où l'eau était sacrée,
où la nuit portait des messages,
où l'enfant naissait dans des chants.
D'un monde où le sang menstruel n'était pas un tabou,
mais une encre de création.

Tu n'es pas là pour te conformer.
Tu es là pour tisser à nouveau ce qui a été brisé.

Tu es là pour te souvenir à voix haute.
Pour honorer ce que tant ont préféré oublier.

« Je n'ai pas survécu à tant d'extinctions pour me contenter d'être aimée.
Je suis ici pour réveiller ce qui dort. »

Alors parle. Même si ta voix tremble.
Écris. Même si tes mots dérangent.
Aime. Même si on t'a appris à te cacher.
Rappelle-toi. Même si personne autour de toi ne s'en souvient.

Tu es la fille ou le fils de celles qu'ils n'ont pas pu brûler.
Et tu portes dans tes cellules les chants du monde d'avant.

Et c'est en les murmurant à nouveau que le nouveau monde s'ouvre...



Les clôtures de l'âme

Cette photographie a été prise il y a exactement dix ans, par une photographe allemande au cours d'un séjour dans l'archipel norvégien des Svalbard, dans l'Océan Arctique : un ours polaire avec la peau sur les os, frigorifié et cloué sur une plaque de glace, une photographie devenue en peu de temps un symbole de la grave menace que le réchauffement climatique mondial fait peser sur les délicats équilibres écologiques de la planète.

Trois ans plus tard, en 2018, ce sera une vidéo tournée en Indonésie par des bénévoles d'une association animaliste qui lancera un avertissement similaire. La vidéo montre un orang-outang désespéré, courant le long du tronc d'un arbre abattu et se déchaîne contre la pelleteuse qui détruit la (sa) forêt. Une lutte inégale, sans espoir.

La civilisation avance, ne laissant qu'une seule alternative à la nature sauvage : disparaître ou survivre à l'intérieur d'un espace clos, artificiel, installé exprès, simulacre d'un passé désormais perdu et remémoré comme un simple spectacle en guise de divertissement. En effet, une fois les glaciers fondus et les forêts rasées au sol, il ne reste alors que les cages du zoo pour *mettre à l'abri* la faune non domesticable.

Une solution finale qui ne vaut pas uniquement pour les ours ou les primates, mais aussi pour les êtres… humains. Et nous ne faisons pas tellement référence aux populations indigènes qui partout sur la planète risquent de s'éteindre, victimes du progrès : plus généralement, ceux pour qui les heures sont comptées ce sont chaque êtres vivants incompatibles avec les valeurs d'échange, avec les normes, avec les valeurs de la civilisation moderne dominante. Et si le destin des habitats sauvages semble déjà écrit, tout comme celui des animaux sauvages et des êtres humains sauvages,… que dire de la pensée sauvage ?

L'idée d'un monde sans argent, par exemple, est devenue aussi rare qu'une jungle impénétrable, un tigre blanc, une tribu primitive. Mais si tout se tient, comme le répéter quelqu'un – si bien que la déforestation qui en Indonésie menace la vie de l'orang-outang, menace aussi celle des tribus de *Hongana Manyawa* (qui dans leur langue signifie justement « *peuple de la forêt* » – essayons de nous arrêter sur les paroles d'un écrivain français inconnu : « *La disparition des peuples différents et celle de certaines provinces de la pensée (pensée visuelle, analogique) sont un seul et même mouvement* ».

Si cette phrase peut sembler excessivement sibylline, tentons de l'appliquer à l'atroce réalité des deux dernières années. Aujourd'hui, il semblerait que presque tous pensent que l'unique possibilité de mettre fin à l'actuel génocide de la population palestinienne c'est la naissance et la reconnaissance de l'État palestinien. Ce qui revient à dire que, tant qu'ils n'auront pas un véritable État, reconnu par ses pairs au niveau international, il est certain que les Palestiniens (les clochards) sont destinés à être massacrés par le régime des colons israéliens (les bienheureux). Évident, compréhensible et même juste. Juste parce que, en fin de compte, le gouvernement

israélien n'a fait qu'interpréter à la lettre les paroles prononcées par le plus haut diplomate de l'Union Européenne, Josep Borrell : « *Nous avons de la chance. Nous avons construit un jardin. Tout fonctionne [...] Le reste du monde — et vous le savez très bien, Federica — n'est pas exactement un jardin. La plus grande partie du reste du monde est une jungle, et la jungle pourrait envahir le jardin. Les jardiniers doivent s'en occuper, mais ils ne protégeront pas le jardin en construisant des murs. Un joli petit jardin entouré de hauts murs pour empêcher la jungle d'entrer n'est pas une solution. Car la jungle a une forte capacité de croissance, et le mur ne sera jamais assez haut pour protéger le jardin.* » En somme, il faut aplanir et nettoyer la jungle, exterminant les bêtes féroces qui l'infestent, si l'on veut avoir un jardin tranquille et ordonné – ou, sur la mer, une charmante rivière pour touristes. Le jardin est un État, possiblement démocratique, en phase avec l'innovation technologique qui favorise un contrôle capillaire des corps et des esprits, fondé sur le travail et sur l'argent. Tout le reste c'est de la mauvaise herbe à exterminer.

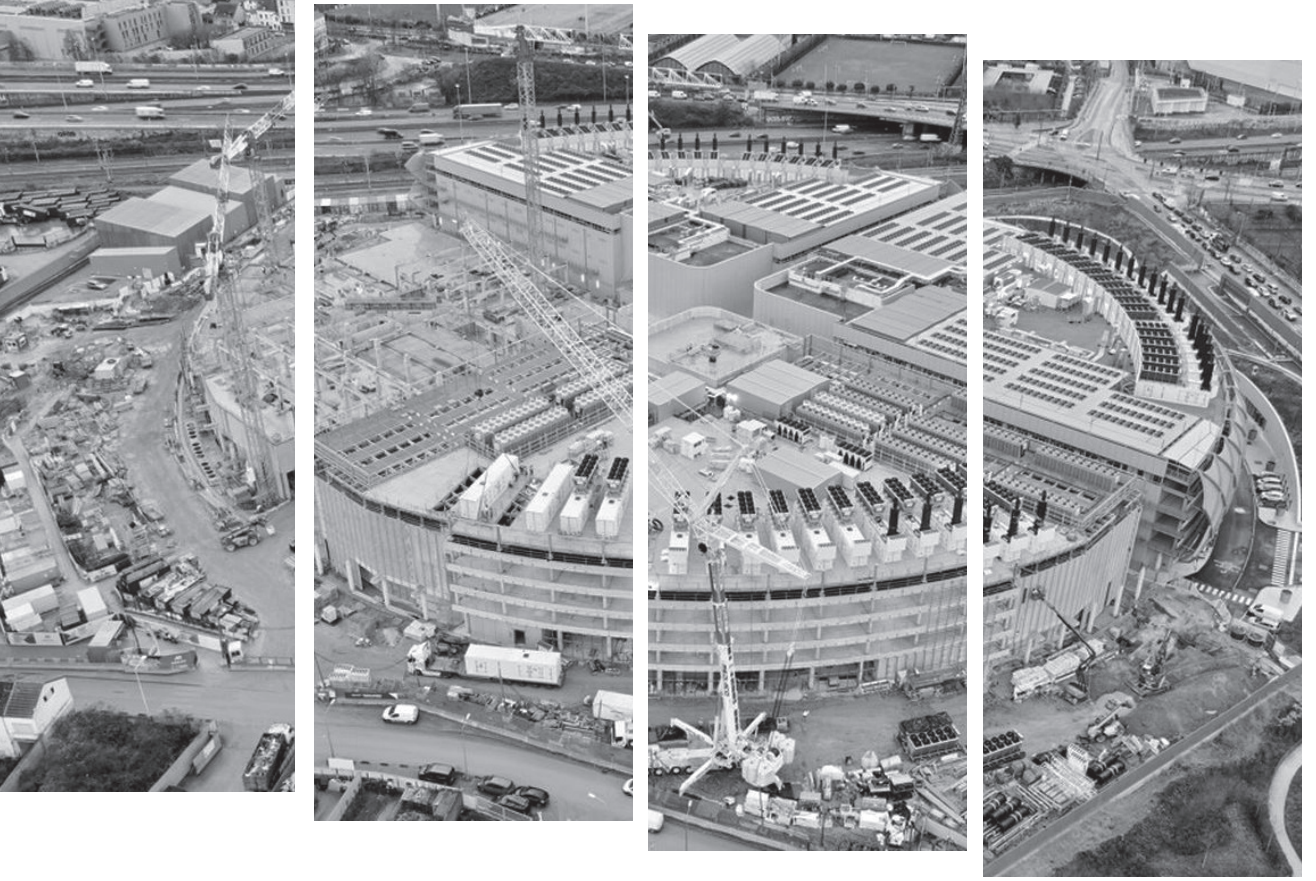
En somme, il faut aplanir et nettoyer la jungle, exterminant les bêtes féroces qui l'infestent, si l'on veut avoir un jardin tranquille et ordonné. Le jardin est un État, possiblement démocratique, en phase avec l'innovation technologique qui favorise un contrôle capillaire des corps et des esprits. Tout le reste c'est de la mauvaise herbe à exterminer.

Une flore préservée peut survivre, oui, mais uniquement à l'intérieur d'une niche-parc sous tutelle gouvernementale. Une faune sauvage peut survivre, oui, mais seulement à l'intérieur d'une niche-zoo sous tutelle administrative. Et la pensée sauvage ? Elle peut survivre, oui, mais seulement à l'intérieur d'une niche-opinion sous tutelle universitaire. Vieilles traditions ou utopies récentes, il n'y a aucune différence – à partir du moment où, pour être accessibles au public, visibles et visitables, elles doivent être redimensionnées et édulcorées. Hier irréductibles tensions vitales intérieures, elles doivent maintenant s'adapter à la réalité environnante, se limitant à répéter de plausibles références culturo-politiques extérieures.

Deux exemples ? La négritude (née en dehors de l'Occident) est peut-être née comme une réaction batailleuse au colonialisme blanc, mais quand ses fondateurs deviennent députés, maires ou professeurs universitaires, ne sont-ils pas eux-mêmes les premières victimes de cette *assimilation* qu'ils comptaient combattre ? L'anarchisme (né en Occident) est peut-être né contre l'État, mais quand ses partisans exigent le respect de normes et de droits, qu'ils dénoncent des états d'exceptions et des virages autoritaires, qu'ils parlent de destitutions et d'abolitions, ne sont-ils peut-être pas eux-mêmes les premières victimes de cette *récupération* qu'ils ne cessent pas de critiquer ? Dans un cas comme dans l'autre, on est face à une intériorisation des concepts dominants, celle qui conduit à les percevoir, si ce n'est innés, du moins inéluctables, et par conséquent non refusables.

De cette manière et dans ce monde une vie sans autorité, sans industrie, sans économie, sans technologie devient littéralement impensable… se condamnant à l'éternel retour de l'existant. Mais s'il est vrai que tout se tient, alors la défense des peuples en voie d'extinction devrait faire partie d'un seul et unique mouvement comprenant la défense certaines régions de la pensée. Ainsi, du fleuve à la mer, vis-à-vis de quoi la Palestine doit être libre si ce n'est l'intromission de n'importe quel pouvoir, de toute autorité, quel que soit le drapeau qu'elle brandit ? Défendre une telle possibilité exige une irrationalité qui, au lieu de prendre position dans une discussion polarisée entre justification du gouvernement israélien d'un côté et exaltation de la résistance palestinienne de l'autre, la subvertit en y introduisant un élément de contraste, une dissonance, une fausse note qui n'est appréciée par aucun chœur. Défendre la pensée sauvage ne signifie pas lui rendre occasionnellement hommage au nom du pluralisme et de la tolérance, pas plus qu'en reconnaître l'originalité en vue de mieux l'exploiter. Cela signifie encore moins la considérer comme un fardeau encombrant et rebutant, qui ne fait qu'entraver le devenir, une sorte d'autosatisfaction annihilante et paralysante. Cela signifie soutenir les raisons et les passions, cela signifie repousser les tentatives des sirènes politiques et universitaires qui voudraient l'intégrer en la mettant à son service. Ce ne sont pas les quelques-uns qui vivent ou veulent vivre dans la jungle qui constitue aujourd'hui une menace mortelle, c'est le grand nombre de ceux et celles qui vivent dans le jardin.

Il faut décider. Il faut choisir. La forêt, ou l'usine.



Centre de données en construction à Seine Saint-Denis (Île de France)

Intelligence artificielle, centres de données et énergie

Les assises matérielles de l'Intelligence Artificielle

« La vitesse de l'avancée technologique donne l'impression d'un train qui déraille. Ce qui passait pour une lointaine dystopie il y a seulement quelques années est entré dans l'ordre normal des choses, que ce soit avec fracas ou subtilement, sans que la plupart d'entre nous ne s'en rendent compte. Un certain degré de scepticisme et de nervosité vis-à-vis de cette dystopie en cours est tolérée voir même affirmée dans la pensée dominante, tant que personne ne remette en question la trajectoire de l'avancée technologique qui nous est présentée comme l'irrésistible voie du progrès. Ceux qui ont imaginé cette réalité virtuelle voudraient que nous voyions leur monde digital tout autour de nous et, en même temps, nulle part.

La réalité que nous sommes dissuadés de voir par les notifications constantes, le divertissement et la surabondance d'informations est que la Terre est décimée pour laisser place à la Silicon Forest : c'est très réel, matériel, et cela se passe en ce moment même. Nous sommes à un tournant crucial, tant pour la survie de tout ce qui reste de sauvage et de libre que pour le développement de la nation mondiale. Ces dernières années, ceux au pouvoir - les vieilles fortunes et les startupeurs capitalistes, leurs laquais de politiciens et les militaires à leur service - ont jeté les bases d'une révolution industrielle des « énergies renouvelables ». En réalité, toute possibilité d'arrêter le changement climatique est loin derrière nous, et ceux qui promettent des solutions en affirmant incarner notre seul espoir sont uniquement intéressés par le pouvoir et l'argent qu'ils gagneraient à nous en convaincre. Pour que la civilisation survive - nous disent-ils - la Silicon Forest doit être construite, et elle doit être immense. »

Contre la Silicon Forest (septembre 2025)

La fonte de la banquise polaire, la branche nordique des poumons glaciaires de la Terre, s'accélère chaque année. D'ici quelques décennies, *toute* la banquise est vouée à disparaître en été. Les volumes de glace qui fondent, de l'Arctique où la tendance est la plus marquée, à l'Antarctique en passant par les glaciers dans les massifs montagneux, suivent la courbe ascendante de l'expansion industrielle. Fer de lance dans cette expansion : les technologies numériques, le règne du virtuel. Le volume mondial des données a été multiplié par six en quelques années avec l'adoption massive de l'Intelligence Artificielle, le cloud et la 5G.

Mais il n'y a rien de « virtuel », dans le sens impalpable, invisible, irréel, à cette offensive numérique. Si le langage est créateur de mondes, qualifier les technologies numériques de « virtuelles » obscurcit la matérialité sur laquelle elles reposent. Car les données virtuelles ont un pied bien palpable planté dans le sol. Avec l'arrivée de l'Intelligence Artificielle, cette empreinte matérielle est en train d'exploser toutes les prévisions. Cette acuité laisse peu de doutes quant au scénario qui s'affirme jour après jour : colonisations, extraction forcenée de matières premières, guerres de territoires et course vers la production d'énergie.

The time has come

En novembre 2022, le chatbot *ChatGPT* est lancé. Si les recherches en intelligence artificielle et les différentes méthodes d'apprentissage des IA remontent au moins aux années 1950 et que de nombreuses institutions et entreprises puisaient déjà depuis des années dans ses potentialités, l'introduction de ce chatbot est un jalon important. L'IA est présenté aux consommateurs numériques du monde entier. *ChatGPT* donne lieu à des débats et spéculations sur l'IA, ses capacités actuelles et futures, des inquiétudes, des demandes de régulation et de mitigation préventives : elle jouera parfaitement le rôle qui lui avait été pensé pour préparer le terrain à l'introduction massive des technologies d'intelligence artificielle dans tous les domaines de la société industrielle. Moins d'un an plus tard, l'IA de *ChatGPT* a démultiplié ses capacités. Certains craignent l'emballement trop rapide et trop disruptive : plus d'un millier de leaders de la tech plaident même pour une pause de six mois dans « *la course hors-contrôle* » produisant des systèmes d'IA que ses créateurs « *ne peuvent pas comprendre, ni prédire ou contrôler.* »[1] D'autres têtes de la tech suivront avec des déclarations encore plus alarmistes : « *Atténuer le risque d'extinction de l'humanité lié à l'IA devrait être une priorité mondiale au même titre que d'autres risques à l'échelle sociétale tels que les pandémies et la guerre nucléaire.* »[2]

L'essor spectaculaire de l'IA est rendu possible grâce à plusieurs avancées et percées en matière de techniques, de coûts et de technologies. La puissance de calcul a augmenté massivement et les coûts de production des semi-conducteurs (les « briques » de l'édifice numérique) ont diminué de 99% en comparaison avec la situation en 2006. De même, les données disponibles pour entraîner les modèles d'IA ont augmenté exponentiellement grâce à Internet et la connectivité généralisée. La quantité de données utilisées pour entraîner les modèles d'IA de pointe a été multipliée par près de 30 000 depuis 2008.[3] Il y a eu d'importantes percées dans les architectures et les algorithmes qui sous-tendent les modèles, notamment les réseaux neuronaux profonds permettant le développement de modèles plus grands et plus performants. La puissance de calcul utilisée pour entraîner les modèles d'IA a été multipliée par 350 000 depuis 2014.

En février 2025, l'État français a accueilli le *Sommet International d'Action sur l'Intelligence Artificielle*, réunissant les représentants de 61 gouvernements, qui a débouché sur une déclaration enthousiaste sur les potentialités d'une IA « *inclusive et durable* ».[4] Elle est révélatrice d'une tentative européenne de reprendre du poids dans la géopolitique entourant l'IA, avec un message habillé dans des mots devenus si creux (droits de l'homme, capitalisme éthique, exploitation durable) cette dernière décennie, symptomatiques du déclin inexorable du phare humaniste européen (reposant notamment sur une colonisation prédatrice cruelle et une puissance industrielle dans la part mondiale en net déclin depuis les années 1980). Du côté de l'Union Européenne, cet engagement dans la course mondiale se traduit en stratégies pour favoriser la recherche sur l'IA et sécuriser les territoires (en termes d'accès à l'énergie, d'eau et de défense) pour l'implantation des centres de données – les cathédrales de calculs de l'IA.

L'IA n'est plus une spéculation plus ou moins futuriste. Peut-être est-ce une bulle financière qui pourrait au moment venu provoquer un effondrement des marchés financiers[5], mais c'est en premier lieu un axe hautement stratégique pour la croissance de la puissance des États et de l'emprise du système techno-industriel sur les mondes vivants.

L'Intelligence Artificielle repose sur l'énergie

L'augmentation de la puissance de calculs, requise pour le déploiement futur de l'IA, est fournie par les innovations dans le domaine du matériel informatique. En gros, les capacités des micropuces. Mais derrière les micropuces, il y a l'énergie à fournir pour ces calculs. L'Intelligence Artificielle a une relation directement proportionnelle avec la disponibilité d'énergie.

Si la production des micropuces et d'autres composants électroniques, ainsi que la construction des centres de données et les infrastructures énergétiques nécessitent d'importants volumes d'énergie, ceux-ci s'effacent vite devant le volume astronomique nécessaire pour faire fonctionner les centres de données, et donc l'IA. Pour l'instant, les centres de données accaparent 1,5% de la consommation électrique mondiale. Mais d'ici 2030, celle-ci va *doubler* et continuera de suivre une courbe exponentielle. En deux ans, les investissements dans la construction de centres

[1] Peut-être s'agissait-il juste d'une manœuvre politique pour rattraper des retards qu'accumulaient certains acteurs de la tech face à d'autres. Quoi qu'il en soit, fait est que l'essor de l'IA ne s'est nullement ralenti : l'IA saisit tout domaine pour croître. Les guerres en Ukraine et en Palestine sont particulièrement importantes dans son ascension et l'augmentation de sa puissance. Cette pétition du 29 mars 2023 est notamment signée par Elon Musk et Steve Wozniak.

[2] Fin mai 2023, Geoffrey Hinton, Sam Altman, Bill Gates et de nombreux autres chercheurs en IA et leaders de la tech signent une « *Déclaration sur les risques de l'IA.* »

[3] « Energy and IA », rapport publié par l'Agence Internationale pour l'Energie (IEA), avril 2025.

[4] Contrairement à l'Inde et la Chine, les Etats-Unis et le Royaume-Uni ont refusé de signer.

[5] La capitalisation boursière des entreprises liées à l'IA dans l'index boursier américain *Standard&Poor 500* (S&P500) a augmenté d'environ 12 000 milliards de dollars depuis 2022. Certains géants ont battu tous les records de

de données ont doublé.[6] La fragilité des réseaux électriques est un facteur très important dans la géopolitique des centres de données. Certains pays (notamment les États de l'Union Européenne) misent beaucoup sur les énergies renouvelables pour sécuriser et augmenter l'approvisionnement électrique – mais l'intermittence de l'éolien et du solaire jouent sur la stabilité du réseau, qui doit forcément reposer sur des sources non-intermittentes tels que le gaz naturel, l'hydroélectrique et le nucléaire. Le président français a résumé cette stratégie énergétique lors du sommet en février 2025 à trois mots : « *Plug, baby, plug !* », en référence à la stratégie suivie par les États-Unis. Ceux-ci misent davantage sur les énergies fossiles (gaz et charbon), puis en second sur le nucléaire (notamment







les *Small Nuclear Reactors*, SMR, dont les premières mises en service sont prévues pour 2030), stratégie résumée par le « *Drill, baby, drill !* » exclamé par le président américain. La plus grosse partie de la production électrique mondiale provient des centrales à charbon, source fiable, peu chère et abondante [7], suivi par le gaz naturel. Les énergies renouvelables, et même le nucléaire (à l'exception du pays le plus nucléarisé du monde, la France), ne représentent que des pourcentages bien moindres dans le mix électrique mondial.

L'apprentissage des modèles d'IA est énergivore. À titre d'exemple, le seul entraînement du modèle GPT-4 a nécessité une consommation électrique journalière de 0,4 gigawatt par heure, l'équivalent moyenne de 40 000 foyers. Les hérauts enthousiastes du système techno-industriel le savent et reconnaissent la fragilité que cela infuse dans les réseaux électriques existants, mais espèrent que l'implémentation (adaptation d'un logiciel à de nouveaux besoins) de l'IA va permettre une meilleure gestion des réseaux et de la consommation. Pour que leur cauchemar se réalise, ils mettent l'accent sur l'extension massive des infrastructures électriques. En Union Européenne, cela se traduit notamment dans la stratégie du développement des énergies renouvelables, de l'hydrogène et du nucléaire, mais aussi sur l'interconnexion continentale. Dans la foulée du sommet de février 2025, la Commission a sélectionné pas moins de 235 projets d'infrastructures énergétiques pouvant bénéficier d'aides européennes (de gazoducs aux usines de production d'électrolyseurs pour l'hydrogène, de terminaux de gaz naturel liquéfié aux parcs éoliens offshore).[8]

Il est estimé que près d'un quart des centres de données en construction ne vont pas pouvoir être immédiatement connecté au réseau électrique existant sans risquer un effondrement du réseau même. Les délais d'attente s'allongent (parfois jusqu'à 8 ans) et poussent vers des investissements rapides et massifs dans les infrastructures. En Union Européenne, la fourchette la plus basse prévoit 1500 milliards d'euros de travaux d'infrastructures électriques dans les prochaines deux décennies. La demande en électricité est évidemment encore plus accentuée par l'électrification de l'économie (mobilité électrique, décarbonation des usines et relance industrielle projetée), une stratégie qui repose elle-même sur la diversification des ressources énergétiques et de l'extraction et de la disponibilité des métaux critiques.

L'eau et les métaux : l'IA et l'extraction des matières premières

S'il y a bien une continuité dans le développement de la société industrielle, c'est l'extraction des matières premières. Énergétiques, bien sûr, tel que le pétrole, le gaz et le charbon, mais aussi minérales, tel que le fer et le cuivre. Il est désormais largement su de quelle façon les technologies et le numérique reposent sur une ex-

ont battu tous les records de capitalisation, devenus les plus grands de l'histoire, tel que le producteur de micropuces et développeur d'IA *Nvidia* (capitalisé à 5000 milliards de dollars), *Alphabet/Google* (capitalisé à 4000 milliards de dollars) ou *Apple* (3800 milliards). Mais les retours sur les investissements ne sont loin d'être aussi spectaculaires et ces géants s'endettent rapidement pour financer leur expansion sur le leur expansion dans le domaine de l'IA, malgré leurs importantes réserves de trésorerie. Par exemple, *OpenAI,* leader du marché soutenu par *Microsoft* et producteur de *ChatGPT*, espérait 13 milliards de dollars de bénéfices en 2025, mais devrait dépenser 129 milliards d'ici 2029. Le gouffre entre les investissements, les produits financiers dérivés et les maigres retours sont des ingrédients d'un potentiel crash financier.

[6] En 2024, ces investissements représentaient 5000 milliards de dollars. A titre de comparaison, les investissements mondiaux dans le secteur énergétique (toutes ressources confondue) ont atteint 33 000 milliards de dollars.

[7] Notamment les Etats-Unis, la Chine et l'Inde. La Russie tire la moitié de sa production électrique de centrales à gaz.

[8] Une carte de projets est consultable sur le site de la *Commission Européenne* : *https://ec.europa.eu/energy/infrastructure/transparency_platform/map-viewer/main.html*

traction effrénée de toujours plus de minéraux variés, du gallium en passant par le coltan et le lithium aux métaux rares.

Le cuivre est l'un des éléments constitutifs les plus essentiels des centres de données en raison de son excellente conductivité et de sa durabilité. Il est utilisé dans les systèmes de distribution d'électricité (câbles, barres omnibus et appareil de commutation), dans les câbles réseau et de données haute performance, ainsi que dans les infrastructures de refroidissement pour les échangeurs de chaleur et les conduites. Le silicium, en particulier le silicium ultra-pur, est le principal matériau semi-conducteur utilisé dans les processeurs et les composants de mémoire et de stockage à haute vitesse. Le gallium, généralement sous forme de nitrure de gallium ou d'arséniure de gallium, est de plus en plus utilisé pour les convertisseurs de puissance haute fréquence et haute efficacité et les composants radiofréquence. L'aluminium joue un rôle clé dans les composants structurels, tels que les racks de serveurs, les boîtiers et les structures de montage, ainsi que dans les dissipateurs thermiques et les plaques de refroidissement des échangeurs de chaleur, grâce à sa légèreté et à sa conductivité thermique supérieure. Les terres rares, en particulier le néodyme, le praséodyme, le dysprosium et le terbium, trouvent des applications dans les aimants haute performance utilisés dans les moteurs des ventilateurs de refroidissement, les actionneurs de précision, les assemblages de disques durs et, en quantités beaucoup plus faibles, les composants optiques. Les minéraux pour batteries sont utilisés dans les batteries lithium-ion qui équipent les onduleurs et les composants de stockage d'énergie de secours.

Dans la fourchette basse des estimations, la demande de cuivre et de silice pour la construction des centres de données et l'augmentation des capacités de calcul pour l'IA montera à plus de 2% des besoins mondiaux et jusqu'à 11% pour le gallium. En 2030, les centres de données mangeront 512 000 tonnes de cuivre et 75 000 tonnes de silice. L'IA jouera donc un rôle toujours plus important dans la course engagée d'extraction massive et les conflits géopolitiques autour de l'accès aux minéraux. Elle s'ajoute aux demandes exorbitantes pour les nouvelles technologies numériques et énergétiques qui sont en décalage exponentielle avec les capacités de production réelle. Et ce décalage est tout simplement infranchissable, même si toutes les barrières et retenues quant à l'ouverture de nouvelles mines tomberaient. La croissance de la demande suit une trajectoire temporelle tout à fait différente de celle de l'industrie extractive : une décennie peut passer entre le lancement d'un projet de mine et son entrée en fonction réelle.

TYPOLOGIE DES CENTRES DE DONNÉES

1. Les **centres de données d'entreprise**, conçus, détenus et exploités en propre, essentiellement par de grandes entreprises et organisations telles que des banques, des opérateurs télécoms ou des institutions gouvernementales. Les données (stockage de données clients, messagerie) sont hébergées sur leurs propres serveurs au sein d'infrastructures leur appartenant. Ils sont généralement de petite taille et situés en ville.

2. Les **centres de données d'hébergement et de colocation** proposent à la location des espaces de stockage physiques à des entreprises ou organisations clientes qui bénéficient d'une infrastructure partagée (alimentation, refroidissement, sécurité), gérée par l'opérateur du centre de données, tout en restant propriétaires de leurs serveurs et autonomes dans la gestion de ceux-ci. Ces centres de données sont souvent de grande taille et localisés à proximité de pôles urbains. Les multinationales *Digital Realty, Equinix*, ***Telehouse*** et ***Data4*** sont à l'origine de plusieurs projets de très grande ampleur en cours de déploiement.

3. Les **centres de données des entreprises de services « cloud »** hébergent les données de clients particuliers, d'entreprises sur des serveurs possédés et opérés par l'opérateur de services cloud. Certains fournisseurs peuvent également proposer une offre de puissance de calcul via le cloud (les utilisateurs louent de la puissance de calcul sans avoir à posséder l'infrastructure physique). Les acteurs centraux de ce typologie de data center sont les « hyper-scalers » étasuniens comme *Amazon*, *Microsoft* et *Google*, qui commencent à ouvrir leur propres centres de données en France. Quelques acteurs français et européens comme *OVHcloud* et *OpCore* tentent aussi d'intégrer ce segment, et des acteurs du « neo-cloud » comme *Coreweave*, *Fluidstack* et *Sesterce* fournissent des clusters de calcul pour l'IA via le cloud et sont aussi porteurs de plusieurs projets en cours de déploiement en France. Les acteurs du cloud peuvent aussi louer des espaces dans les data centers de colocation.

4. Les **centres de données « edge »**, situés à proximité des utilisateurs finaux, dans des sites décentralisés et de plus petite taille, afin de réduire la latence et améliorer la performance des applications. Ils sont souvent utilisés pour des applications nécessitant un traitement en temps réel.

5. Les **centres haute densité pour le calcul haute performance (HPC) et l'entrainement de modèles d'IA,** sont une branche émergente et en expansion rapide du secteur des centres de données. Ils permettent la simulation et l'analyse de données massives pour entreprises spécialisées dans l'IA. Certains de ces centres de données peuvent être opérés en colocation. L'entreprise *Eclairion* est par exemple positionné sur ce marché, et est à l'origine de plusieurs projets.

Cette tension s'exacerbe violemment, fragilisant toujours plus les équilibres géopolitiques et ouvrant la voie à des conflits, des néo-colonisations et des guerres.[9] Elle participe à faire tomber des « certitudes » issues de la dite « Guerre Froide » qui, en vérité, n'ont jamais été que des situations provisoires de rapports de force entre les États, tels que la plus puissante alliance militaire au monde (l'OTAN), le verbiage démocratique dont se servent les pays européens pour maintenir une domination politique ou encore les institutions de l'ONU et sa « prévention » de génocides, de « protection » de réfugiés, de « non-prolifération » des armes nucléaires, …

Une autre « matière première » dont l'IA a besoin et dont l'accès sera toujours moins évident dans un monde pollué qui chauffe, c'est l'eau. La consommation annuelle en eau des centres de données (principalement pour le refroidissement) est aujourd'hui estimée à plus de 400 milliards de litres. Si on y ajoute les besoins en eau pour la production d'électricité consommée par l'IA (refroidissement des centrales nucléaires, vapeur des turbines des centrales à gaz) on arrive facilement à plus de 700 milliards de litres, soit l'équivalent de la consommation annuelle mondiale d'eau en bouteille. De nombreuses oppositions à l'implantation de centres de données pointent du doigt cet accaparement d'eau sans précédent.[10] Dans un contexte de stress hydrique accru, de réchauffement climatique et de désertification rampante, l'implantation de centres de données vient souvent donner le dernier coup aux équilibres écologiques déjà si terriblement mis à mal par la société industrielle (ses usines, sa production énergétique centralisée, son agro-industrie, sa consommation de masse, ses armées…).

Une perspective de rupture

L'IA s'apprête à transformer en profondeur la course d'emballement de la société techno-industrielle, octroyant des moyens de dévastation encore plus puissante à une civilisation écocidaire. Elle ouvre une nouvelle phase dans la guerre d'extermination entre le vivant et l'artificiel, entre la liberté et le contrôle. Si cet article essaye d'illustrer les assises matérielles, fragiles et instables du déploiement de l'IA, ce n'est pas pour autant qu'on en tire la conclusion que la résistance devrait se concentrer *exclusivement* là-dessus, tout en surestimant les potentialités de l'action directe, du sabotage et des luttes offensives. Pourtant, il semble très clair que toute lutte doit s'immiscer dans la réalité palpable, sinon elle ne reste qu'un exercice abstrait de critique sociale.[11] Décrire le désastre en cours sans au moins esquisser des pistes concrètes pour attaquer l'ennemi peut rapidement revenir à apporter de l'eau au moulin de la paralysie. Et ces pistes ne devraient pas être farfelues, fantasmées et totalement hors de portée, mais justement amener à faire des brèches dans la réalité.

Une proposition pour combattre la percée de l'IA par la voie de sa dépendance à des réseaux électriques stables et résilients semble répondre à des telles exigences. Elle peut se conjuguer avec les luttes territoriales contre la construction des data centers où une opposition significative cherche à concrétiser son « non » dans des pratiques d'action directe (blocages des travaux et de l'approvisionnement du chantier, occupation des terres ou du chantier, sabotages d'engins, affrontements, attaques contre les défenseurs et responsables du data center). C'est une proposition bien plus concrète et, si on veut employer le mot, « réaliste », pour au moins ralentir le déploiement de l'IA, que les éternelles tables rondes, les « débats citoyens » et la « conscientisation » par toujours plus d'écriture de livres ou d'interpellations de politiciens et consorts.

Comme esquissé précédemment, une telle proposition ne devrait pas faire l'impasse sur le fait que les rapports sociaux existants sont, au même titre, des « assises » sur lesquelles s'appuie l'envolée de l'IA, ou éclipser que la question est fondamentalement *civilisationnelle* : au lieu d'écouter les vents, de se lier à l'énergie des glaciers, de s'ouvrir aux interactions avec le vivant, d'apprendre de la sagesse d'une baleine, d'une meute de loups ou d'un troupeau de caribous, cette société préfère se soumettre à une « intelligence » produite par ordinateur. La proposition de résistance offensive à l'IA de s'en prendre à l'approvisionnement en électricité, minéraux et eau dont elle a besoin pour fonctionner, prend de la profondeur quant elle s'ouvre à un tel chan-

[9] En témoigne l'agressivité croissante des États : de l'accaparement projeté des ressources pétrolières au Venezuela et de ressources minières au Groenland par les Etats-Unis à la guerre en Ukraine où un des objectifs russes est manifestement de s'assurer la production minière du Donbass, et l'objectif européen/occidental de la garder dans leur orbite. De même, des conflits de longues dates tel que la guerre à l'est du Congo, s'intensifient avec l'envolée de la demande des minéraux critiques. Sans oublier la militarisation des stratégies étatiques concernant l'ensemble de l'Arctique, la pression chinoise sur Taïwan et son industrie de semiconducteurs, …

[10] Comme dans la lutte en Aragon (Espagne) contre l'implantation des centres de données, ou dans le Sertão au nord-est du Brésil.

[11] Soulignons que certains courants anti-industriels (*certains*, et certainement pas tous) continuent, dans un monde en proie à une violente accélération de la destruction du vivant, à prôner ce genre d'attitude « critique », conjurant analyses plus ou moins perspicaces avec une absence quasi-totale de toute perspective offensive. Pas d'appel au combat, dissociations implicites ou explicites des actes de résistance, mépris hautain pour les dynamiques de lutte parfois contradictoires, absence de proposition révolutionnaire ou offensive, ou encore, prise de distance avec tout ce qui pourrait leur faire encourir un « risque légal » : tout cela gangrène la naissance et le développement de résistances actives, courageuses, solidaires et offensives.

gement de paradigme, à un renouveau de notre interaction avec le monde animé dont nous faisons partie.

L'IA lance une guerre sur le monde. Elle dévorera les énergies, les roches, les aires et les eaux dans sa course vers la puissance infinie. Son « intelligence » semble bien être l'apogée du paradigme de la société techno-industrielle qui a coupé le lien entre l'humain et la Terre et tend aujourd'hui à la remplacer définitivement par la machine. À nous de nous relier, au sein de nos combats, aux intelligences des mondes organique et minéral qui habitent la Terre. Nous sommes de celles et ceux qui s'ouvrent à la conviction intime que le chant d'une baleine, la majesté d'un glacier, la danse des papillons nous dit plus sur le sens de notre passage et le bonheur que ne saura le faire un bruit produit par des machines. Et qui sont prêtes et prêts à se battre farouchement pour faire taire la machine.

Maciej Puszcza



Cables de fibre optique sectionnés.
Les « autoroutes » de la fibre relient les data center. Des trappes de visite donnent accès à ces fibres optiques.



TYPOLOGIE DES FONCIERS TRANSFORMÉS EN DATA CENTER EN FRANCE

Terrains en friche non construits

Sur les 1 100 hectares proposés par le gouvernement aux industriels, 827 sont des greenfield c'est-à-dire des terrains où il n'y a pas encore de construction et où les promoteurs partent de zéro, comme les 195 hectares achetés par Google dans le Parc de Ozans, à Étrechet (Indre).

Terrains en partie non artificialisés et terres agricoles

Des terres en partie non artificialisées ou des terres agricoles fertiles vont être transformées en data center - c'est le cas des 35 hectares de terres agricoles achetées par *Microsoft* sur la commune de Petit-Landau en Alsace.

Friches industrielles, logistiques et commerciales

D'anciens sites de productions industrielles lourde, comme une usine automobile *PSA Peugeot-Citroën* d'Aulnay-sous-Bois (Seine-Saint-Denis), une usine sidérurgique d'*Arcelor-Mittal* (Nord), une usine de semi-conducteurs *Altis* (Essonne), une usine de pneus *Bridgestone* (Haut-de-France) et une usine d'hélicoptère civils et militaires d'*Airbus* (Seine-Saint-Denis) vont être transformés en centre de données.

Ces « reconversions » concernent aussi d'autres types de sites industriels en friche, comme une papeterie ***Arjowiggins*** (Sarthe), une usine textile ***BTT*** (Vosges), une usine de luminaires *Phillips* (Val-de-Marne) ou encore une usine de cosmétiques *Avon* (Oise), un site de production de vaccins contre le COVID (Drôme), mais aussi des bâtiments liés au commerce colonial du sucre comme les usines et silos de *Saint-Louis Sucre* à Marseille, Bourdon (Puy-de-Dôme) et à Cagny (Calvados).

De nombreux entrepôts logistiques comme celui de *Graham Packaging* (Nord) et ceux de la fast fashion *H&M* (Seine-Saint-Denis) et *Décathlon* (Bouches-du-Rhône) sont également concernés. À Orgeval (Yvelines), c'est un ancien centre commercial qui va devenir data center.

Foncier aéroportuaire

Les importants terrains fonciers aéroportuaires, très grands et bien connectés d'Orly (Essonne), d'Aix-les-Milles (Bouches-du-Rhône), de Maubeuge (Nord) et du Bourget (Seine-Saint-Denis) sont prisés des industriels des data centers et sont également en passe d'accueillir des centres de données.

Foncier militaire

Des data centers ouvrent sur d'anciens sites militaires, comme celui de la base aérienne de Cambrai-Épinoy (Hauts-de-France) qui va accueillir un data center de Data 4.

Centrales électriques, centrales thermiques et dépôt pétrolier

Les data centers sont également une opportunité lucrative importante pour ***EDF*** qui propose aux industriels de reprendre son patrimoine industriel vétuste, comme l'ancienne centrale électrique de Loire-sur-Rhône. Les anciennes centrales thermique ***EDF*** de La Max et Richemont (Moselle) et de Montereau-Vallée-de-la-Seine (Seine-et-Marne) ont également été attribuées à deux opérateurs de data centers en 2025.

Ce phénomène concerne également plusieurs centrales à charbon *Gazel Energie* comme celle de Montceau-les-Mines (Saône-et-Loire), celle de Saint-Avold (Moselle) et la centrale thermique de Gardanne-Meyreuil (Bouches-du-Rhône) qui vont également devenir des data centers. À Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne), c'est le dépôt pétrolier qui va être reconverti en data center.

On peut retrouver une carte des data center en fonction et en construction sur les site du collectif de lutte contre les data center *Le Nuage était sous nos pieds :*

https://lenuageetaitsousnospieds.org/

Les Russes ? Les conspirationnistes ? Les voleurs de cuivre ?









Je suis une personne troublée. Mais au moins, je sais qui je suis et ce à quoi je m'oppose.

Dans ce monde tellement étouffé par la domination qu'il n'y a pas un centimètre de terre ou de ciel qui échappe à la juridiction d'un État, nous constatons que des projets toxiques avancent partout et tout le temps.

Nous pourrions considérer l'avancée inquiétante de l'intelligence artificielle, le Dieu de ces prêtres modernes qui, au lieu du livre sacré, se consacrent à la perfection de l'algorithme, transformant tout ce qu'ils peuvent en données pour l'alimenter. Chaque goutte d'eau disponible provenant des rivières et des lacs mourants doit être récoltée pour refroidir la chaleur générée par la puissance de calcul des super-centres de données en expansion. Ces cathédrales stockent, « connectent » et organisent les données via un réseau en toile d'araignée de mâts, de capteurs, d'appareils, de satellites, tous reliés entre eux par des câbles à fibre optique.

Il arrive parfois qu'un point particulièrement sollicité de ce réseau — qui s'étend partout, presque sans aucune protection, dans des regards accessibles, enfoui à côté des routes et des voies ferrées et suspendu sous les ponts - soit endommagé (parfois plusieurs à la fois) de manière malveillante. Ces derniers temps, cela a été particulièrement visible à des moments où ce réseau devait diffuser un cirque d'État spécial à des citoyens-clients impatients — un petit quelque chose pour compléter le pain quotidien des produits de consommation quotidiens — comme un festival de cinéma, l'ouverture d'un événement sportif ou la nuit d'une élection. Je sais que ces événements de distraction de masse sont une tentative minable d'adoucir la pilule de l'exploitation écocidaire de la vie humaine et non humaine. C'est une pensée qui me trouble. Parfois, quand je commence à penser ainsi, je jette un coup d'oeil dans ma boîte à outils poussiéreuse et, en soufflant sur les toiles d'araignée, je regarde avec envie n'importe quel outil coupant, même une paire de cisailles de jardin.

Mais ensuite, je me souviens de la vérité : je ne suis pas un agent russe. Je ne bénéficie pas du soutien militaire et logistique du régime de Poutine. Non, monsieur. Je n'ai donc ni la raison ni la capacité d'envisager des choses aussi stupides. Et quand j'en entends parler aux informations, je n'ai aucun doute : il ne peut s'agir que d'une opération étrangère qui s'est immiscée de manière si directe dans des spectacles que nous sommes condamnés à regarder, que ce soit avec colère ou avec joie. Comme je ne suis pas un patriote russe et certainement pas un agent, quel qu'il soit, lors d'un tel événement, je serais probablement occupé à nuancer mes commentaires critiques ou à acheter des piles pour mon mégaphone.

Une autre chose qui me trouble est la prolifération de toutes sortes de produits énergétiques : déserts solaires noirs, forêts éoliennes artificielles, fléau nucléaire, forages géothermiques et nouveaux bio-hydrocarbures, qui s'ajoutent à toutes les centrales à combustibles fossiles, à la fracturation hydraulique, aux pipelines, etc. Tous ces projets ont pour objectif d'alimenter toujours plus le pouvoir de contrôle et d'exploitation. En fin de compte, ce sont des projets visant à électrifier l'ennui et l'anesthésie. Le coût de tout cela est la disparition progressive de toutes les espèces libres qui errent encore dans le monde vivant. Ce qui facilite et garantit cela n'est rien d'autre que des centaines de kilomètres de lignes de transport d'électricité, des câbles à haute tension suspendus à des pylônes, enfouis sous terre, sous des regards, sous des

ponts, le long des voies ferrées, arrivant à des sous-stations — souvent de petits bâtiments en briques, parfois des structures plus grandes, pour la plupart non surveillées et non sécurisées.

Plus rarement, mais pas si rarement que ça, l'un des fils de ce vaste réseau électrique s'effondre au sol après avoir été scié, ou bien un groupe de transformateurs prend feu après que des matériaux inflammables aient été délibérément placés en dessous, provoquant des pannes d'électricité, la suspension de mécanismes de domination, de la routine d'achat et de vente, ne laissant que... eh bien... qui sait ce qu'il reste encore ? L'extinction progressive de la vie sous le progrès des machines creuse une blessure dans le coeur des humains qui ne guérit pas. Elle sème une rage qui, inexprimée, s'accumule progressivement dans la gorge, rendant cet « inconnu » non plus quelque chose à craindre, mais plutôt quelque chose comme un besoin urgent... Et lorsque je suis moi-même submergé par ces sentiments, je pense aux stations-service ou aux quincailleries, et aux produits qui pourraient servir à autre chose qu'à leur usage commercialement sanctionné.

Mais ensuite, je reprends mes esprits. Je me souviens que je ne suis pas un accélérationniste, un suprémaciste blanc qui cherche à déclencher une guerre raciale. À ce moment-là, je rejette, et même dénonce, ces pensées déplaisantes. Ce sont des provocations individualistes, le produit de l'aliénation moderne. À ce moment-là, je peux me détendre, sûr de ma condamnation de la pensée conspirationniste qui conduirait quelqu'un à interférer directement avec le fonctionnement quotidien des chaînes de production de la société. Je dois ramener mes pensées de lutte à la réalité. Peut-être la prise de conscience, la pédagogie, la création de communautés alternatives – rien de tel que les abstractions et le symbolisme pour me garder ancré dans le concret et le pratique. Après tout, le chauffage des turbines pour produire de l'électricité, qui circulera dans les artères électriques vers les centres de distribution Amazon, les aéroports ou les studios de télévision, tout cela est en quelque sorte « naturel » maintenant, quand on y pense, et ne doit pas vraiment être remis en question de manière radicale (surtout pas avant qu'une meilleure situation ne soit planifiée et prête à être mise en oeuvre).

Enfin, prenons l'exemple troublant de la récente conférence de l'OTAN aux Pays-Bas. Une conférence de l'OTAN qui revêtait une certaine importance, notamment en raison de l'extermination massive à Gaza et du massacre en cours en Ukraine. Pour exacerber, gérer les retombées et ravitailler ces bains de sang, les dirigeants élus des pays de l'OTAN ont besoin de pays calmes et dociles comme les Pays-Bas pour accueillir leurs réunions publiques avec une attitude bienveillante. Un moment comme celui-ci est donc l'occasion idéale de ressortir les vieilles banderoles et slogans contre la guerre, ainsi que les nouveaux contre le génocide actuel, et de se joindre à toutes sortes d'initiatives et de manifestations et... Oh mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça :

« Tôt mardi matin, les trains entre Amsterdam, Utrecht et Schiphol, et même plus au sud, ont été perturbés lorsqu'un incendie s'est déclaré le long des voies près de l'aéroport, endommageant 25 câbles sur une longueur de 30 mètres. L'incendie a causé des dégâts importants, en partie parce qu'il a détruit un câble de 3 kV, et il a fallu une journée entière pour le réparer. On pense qu'il s'agit d'un incendie criminel... »

Une perturbation importante, un acte délibéré semble-t-il, et plus précisément un acte qui me rappelle d'autres occasions récentes. Avec ces souvenirs qui envahissent ma conscience, et l'image de ces bouchers en uniforme que je déteste, qui se battent comme leurs collègues du monde du spectacle et de la politique pour arriver à l'heure à la célébration de leur propre prestige, j'éprouve un sentiment étrange et tout à fait indésirable de jubilation. Un sentiment que je ne peux réprimer qu'en me répétant que je ne suis pas un agent russe partisan de la suprématie blanche et adepte des théories du complot, non, non, non, je ne suis absolument associé à aucune agence quelconque.

J'ai besoin d'aller me promener pour me vider la tête. Je consulte ma mémoire pour essayer de donner un sens à ce qui s'est passé. Combien de trajets ai-je passés à regarder distraitement par la fenêtre, un podcast bourdonnant dans mes oreilles, observant ces étranges lignes de tuyaux en caoutchouc et de dalles de béton à côté des voies ? Je sais que c'est là que passent toutes sortes de câbles, fournissant des données et de l'électricité, pour faire fonctionner l'ensemble du réseau de transport. Et que s'est-il passé là-bas, une sorte d'incendie ? Un peu d'accélérant renversé à cet endroit précis ?

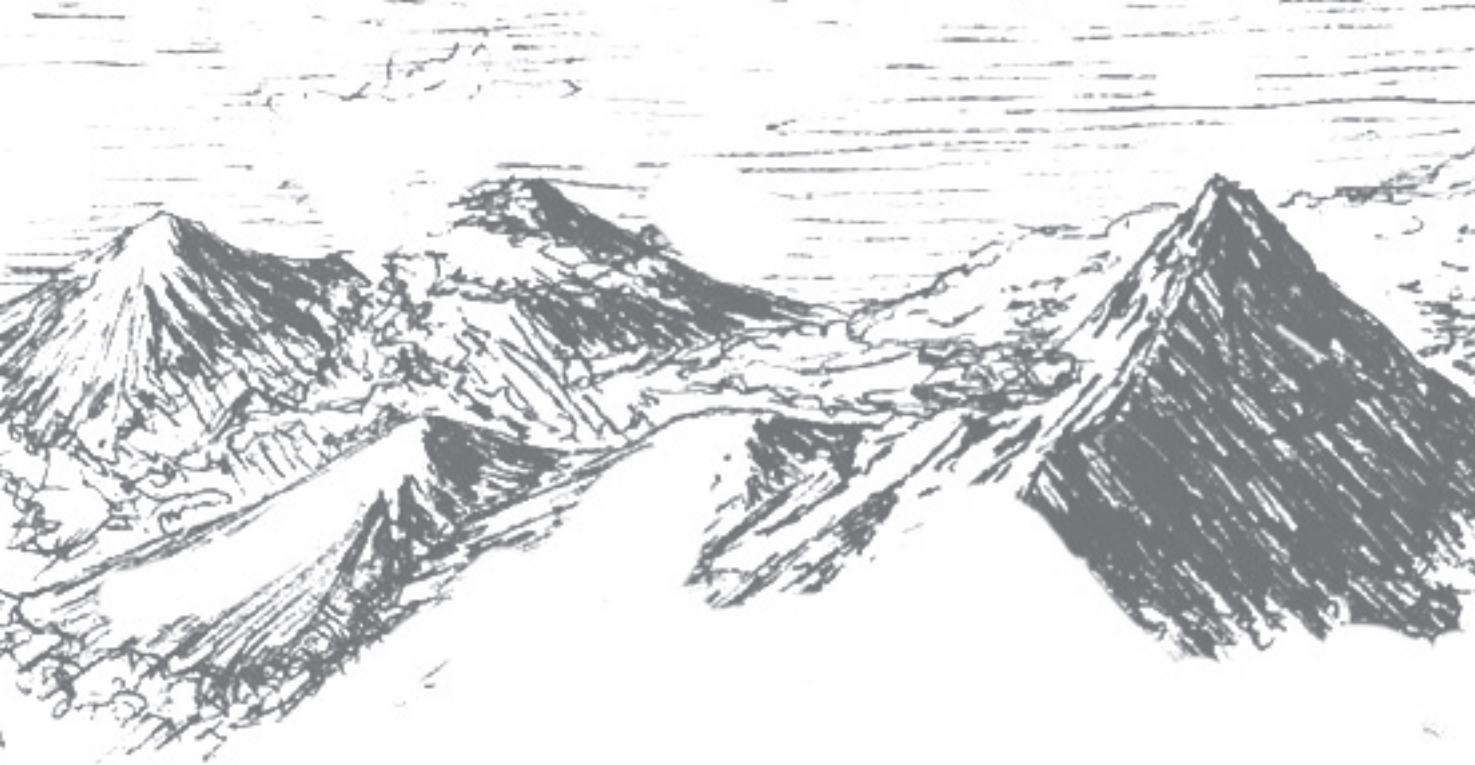
Mais ça devait être les Russes. Ou les suprémacistes blancs. Ou les suprémacistes russes blancs ? Ou quoi d'autre, des voleurs de cuivre ?

Une chose est sûre : cela dépasse les compétences de presque tout le monde. Et les raisons ? Qui, à part quelques pauvres âmes manipulées en ligne et payées par le FSB, voudrait participer à la « guerre de l'ombre » largement prouvée et reconnue que Poutine mène contre nous tous ici, habitants privilégiés du moins pire des mondes possibles ? À bien y réfléchir, il existe peut-être une autre possibilité. Après tout, de telles « actions » sèment également un chaos général et indiscriminé parmi les gens ordinaires qui essaient simplement d'aller au travail ou de rentrer chez eux. Une motivation misanthrope, néo-malthusienne, darwiniste sociale et conspirationniste ne peut donc être écartée...

De tels événements sont vraiment hors de toute discussion, ils sont totalement incompréhensibles. Et ce n'est pas si difficile, car au final, c'est quelque chose auquel je ne veux pas penser.

Une certaine « Greta »





À toi qui ressens
Le murmure du vent
L'avertissement du tonnerre
L'appel de la nature sauvage

À toi qui ressens
La bénédiction de l'eau
Les louanges du Grand-Père Soleil
Les caresses de la Grand-Mère Lune

À toi qui salues
La montagne sacrée
Dont la flûte parle au ciel

Toi qui danses
Au rythme des marées
Qui hurles comme les loups

Toi qui battes
Le tambour de l'éléphant
Dont le sang bouillonne avec la tempête

Toi dont l'esprit
Court libre avec les cerfs
Qui frisonnes dans la prière à l'aube

À toi qui gardes
Le feu sacré
Les graines dans le sol
La prière de la terre

À toi qui te souvient
Au plus profond de vos os
Du conte de l'humanité
De la prophétie de l'humain

À toi qui danses avec férocité
Au rythme des battements de cœur de la Terre Mère
Toi qui fredonnes le chant des baleines
Qui parles de la sagesse de nos ancêtres

Toi qui voyages dans les vents célestes
Avec la boussole d'un cœur ancestrale
Toi qui tâches le tissu du temps
Avec les souvenirs d'être en vie

Je suis toi
Tu es moi
Notre cœur est un seul cœur
Nous sommes sauvages
Nous sommes libres

Je suis toi
Tu es moi
Notre cœur est un seul cœur
Nous sommes sauvages
Nous sommes libres

L'appel du sauvage

Riehpovuotna (Sápmi occupé par l'État norvégien)

Contre la mine de cuivre « qui éradiquera toute forme de vie »

Des autochtones sámis, des écologistes et des libertaires tentent de stopper la mine la plus au nord d'Europe. Elle menace une montagne sacrée des Sámis et un fjord essentiel pour eux, mais aussi pour les rennes et saumons sauvages. Ce projet minier fait partie de la stratégie européenne d'extraction de minéraux nécessaires à « la transition énergétique ».

Des voitures s'élancent en trombe dans le froid glacial de la nuit arctique, leurs phares transperçant les forêts de bouleaux. Une montagne se dresse devant eux, meurtrie par une mine de cuivre. Par chance, l'agent de sécurité n'est pas en poste : des ombres descendent des voitures, forcent la grille, s'engouffrent dans la brèche. Elles garent un vieux mobil-home repeint aux couleurs du drapeau sámi à l'entrée de la mine et s'y enchaînent. Il est 4 heures du matin en cette froide journée de fin septembre, et les machines de l'entreprise minière *Nussir ASA* se retrouvent bloquées par une dizaine d'activistes. La police de la ville la plus proche, Hammerfest (à 50 km de là), mettra des heures à venir : dans le cercle arctique norvégien, les distances sont immenses.

« *Nous sommes ici pour empêcher Nussir ASA d'effectuer ses forages. Ils ne s'attendaient pas à ce que l'on vienne, et notre but est de rester ici aussi longtemps que possible. Chaque heure perdue représente une perte économique pour eux* », déclare une activiste de 19 ans venue du sud de la Norvège pour cette action de blocage.

Deux heures plus tard, le soleil se lève doucement sur le Riehpovuotna (Rappersfjorden en suédois), cet estuaire classé comme réserve protégée des saumons sauvages, où *Nussir ASA* prévoit de décharger 30 millions de tonnes de déchets et de minerais liés à l'extraction du cuivre sur les vingt prochaines années.

L'entreprise, dont les premiers employés arrivent et découvrent la situation, a pris le nom de la montagne qu'elle compte forer, *Nussir* — un site sacré des Sámis et important pour la transhumance des rennes. Les autochtones sámis seraient aujourd'hui 75 000 à 85 000 personnes. Leurs territoires sont occupées par la Norvège, la Finlande, la Russie et la Suède. Vivant (jadis nomades, pratiquant la pêche, la chasse et l'élevage de rennes) avec ces terres arctiques depuis plus de onze millénaires, les Sámis ont dû résister à des siècles d'assimilation forcée par l'Église et de colonisation par l'État et le capital. Aujourd'hui, les résistances sámis retrouvent un nouveau souffle avec la défense de leurs terres ancestrales et de leur mode de vie. Cet élan s'est sensiblement renforcé ces dernières années non seulement à cause de l'agressivité accrues des projets industriels dans leurs territoires, mais aussi dû à ce qu'on pourrait qualifier d'une « révolte culturelle » traversant les sociétés scandinaves. De plus en plus de personnes désertent le narratif dominant de la civilisation coloniale et cherchent en effet à renouer avec leurs racines autochtones, rompant avec les schémas de folklore auxquels les États cherchent à réduire les peuples autochtones du grand nord.

« Laissez les fjords vivre ! »

Luttes sámies et écologistes unies

Une activiste sámie explique qu'après une première exploitation dans les années 1970, un nouveau projet a émergé en 2005. Cela fait plus de vingt ans que le feuilleton continue, entre retraits d'investisseurs, arrêts et reprises des travaux. Mais aujourd'hui, les marges plus élevées de profit à cause de la ruée mondiale sur les matières premières et les soutiens étatiques aux entreprises minières, attirent de nombreux investisseurs dans l'Arctique.

Il est 16 heures, le soleil est maintenant haut dans le ciel quand la police norvégienne débarque sur les lieux. Après avoir pris l'identité de tout.e.s les activistes présent.e.s, elle avance une plateforme sur une tractopelle et commence à couper au sécateur les chaînes des activistes, avant de les expulser des lieux.

« *Laissez les fjords vivre !* » hurlent ces derniers alors que les agents les embarquent dans leurs

fourgons. Elles écoperont chacune d'une amende de 20 000 à 26 000 couronnes norvégiennes (1 700 à 2 200 euros). Epuisées mais heureuses d'avoir tenu aussi longtemps, elles retournent à leur campement, à quelques minutes de là. Sur le terrain d'un habitant opposé à la mine, ils ont élevé des *lavvó*, ces tentes circulaires traditionnelles sámies faites en cuir de renne. Le camp est organisé par une alliance d'activistes sámis et écologistes norvégiens, dont une partie sont membres de l'organisation écologiste réformiste *Natur og Ungdom* (« *Nature et jeunesse* »). Autour d'un feu de bois et d'un repas de truites pêchées dans le fjord, ils décompressent, rigolent, refont le monde.

« Comme si on broyait mes propres os »

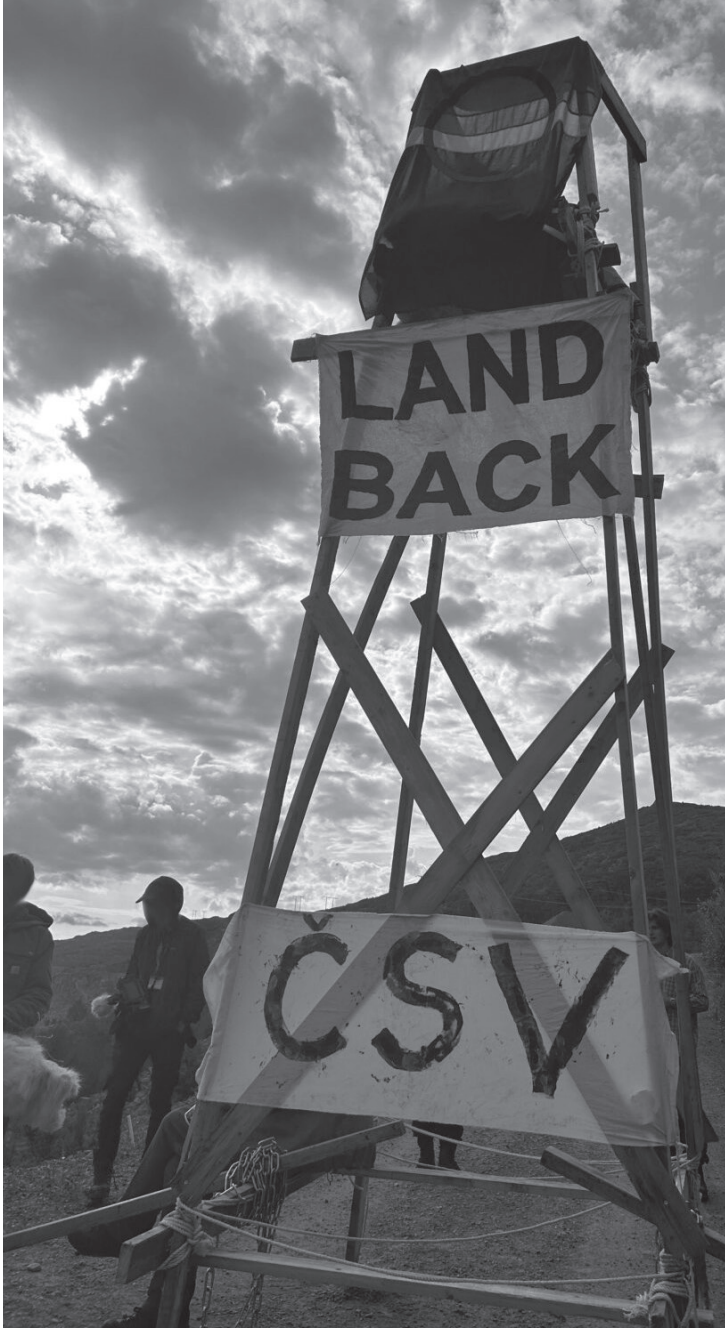
Dans le mobil-home siglé d'un « *Sauvez les fjords* », une jeune activiste sámie de 22 ans, répond aux questions d'une anthropologue étasunienne venue étudier les luttes environnementales autochtones.

« *Je suis une "Sea-Sámi" [une « Sámie des eaux »], mon père et moi pratiquons la pêche plus au sud, dans la région des Lule-Sámi. Mais il devient de plus en plus difficile d'attraper des poissons ou de ramasser des coquillages à cause des effets du réchauffement climatique,* explique-t-elle. *Le fjord près duquel ma grand-mère a grandi a déjà été intoxiqué par des déversements similaires de déchets miniers.* » Pour elle, « *il est vital* » de défendre ce fjord et cette montagne : « *Cela me fait physiquement mal quand j'entends les explosions du forage, comme si on broyait mes propres os.* »

Comme beaucoup de Sámis, elle redécouvre sa culture, passée sous silence dans sa famille depuis des décennies à cause de la politique d'assimilation forcée de la Norvège. « *Je renoue avec la couture, la langue des Lule-Sámi, la pêche : ce lien avec nos traditions et la nature est comme une renaissance, que je veux défendre avec acharnement face au greenwashing et au colonialisme vert de la Norvège, qui menacent notre mode de vie* », insiste-t-elle.

C'est aussi le cas d'autres habitants de la région, dont nombreux sont opposés à la mine. Le Repparfjord est l'un des dix fjords les plus importants de Norvège pour la reproduction des saumons sauvages. « *Tout le monde ici vit de près ou de loin de la pêche. Or, il se remet tout juste de la pollution des années 1970 : les poissons étaient morts ou partis et la pêche s'était effondrée,* raconte un pêcheur de 46 ans qui s'engage depuis vingt ans contre le projet. *La maison où j'ai grandi va être démolie par la mine ; si ce projet réussit, je n'aurais plus aucune raison de vivre ici.* »

La pollution aux métaux lourds – cuivre, nickel et chromium – et une saturation de particules fines minérales menace la vie du fjord et les animaux (truites, saumons, cabillauds, coquillages) qui habitent en son sein. Les anciens et anciennes se rappellent comment le fjord avait été « tué » lors des décharges dans les années 1970. *Nussir ASA* a prévu de décharger dix fois plus de déchets par an que lors de ces années-là. « *La décharge va éradiquer toute forme de vie sur plusieurs km² au fond du fjord* », explique un opposant, soulignant que les particules fines peuvent être portées sur des kilomètres par les courants de ce fjord peu profond — et donc affecter la vie marine bien au-delà. « *Cela pourrait mettre plusieurs siècles avant que les sédiments recouvrent les déchets et que le fjord revive* », dit-il avec une grande inquiétude.



Vigie à l'entrée de l'occupation. L'acronyme CSV, Cájet Sámi Vuoiŋŋa (« montrez l'esprit sami ») est un appel à la résistance et à l'affirmation des valeurs et des visions sami

La Norvège est l'un des rares États au monde qui permet encore la décharge de rejets miniers et industriels dans les fjords. C'est que les métaux comme le cuivre sont convoités à la fois pour la transition énergétique et ses batteries, et par l'industrie de la défense en plein réarmement. En cela, ce combat là-haut est emblématique pour les années à venir : il s'agit de rejeter radicalement la réindustrialisation et les valeurs sociétales sur lesquelles elle s'appuie. La transition énergétique ne peut que reposer sur un nouvel « colonialisme vert » : éradiquant les derniers peuples vivant à la marge de la société industrielle et massacrant les dernières montagnes, les derniers lacs, les dernières forêts pour extraire des matières premières et nourrir le Titanic industriel en plein naufrage.

Geatki



«Si nous nous battons ici, c'est uniquement par amour.»

Entretien avec des anarchistes du Grand Nord

Bonjour ! Tout d'abord, merci d'avoir accepté notre invitation à échanger par écrit sur les luttes en cours contre la colonisation industrielle au nord du cercle arctique. Pourriez-vous nous dire comment se déroule le camp de protestation contre le projet minier à Riehpovuotna, territoire occupé par l'État norvégien, maintenant que l'hiver est bien installé ?

Le 25 janvier 2026, le camp de protestation contre la mine a officiellement été arrêté. Il s'est conclu par une mobilisation le week-end qui a rassemblé plus de 70 personnes sur le site minier pour réaliser divers blocages, ainsi qu'une manifestation de solidarité qui a attiré l'attention des médias. En termes de visibilité de la résistance à Riehpovuotna, ce fut un succès.

Cela dit, il n'est pas certain que le camp ait fait beaucoup plus que donner de la visibilité à la lutte. L'expérience de beaucoup d'entre nous qui l'avons visité est qu'une fois que l'organisation de jeunesse norvégienne *Natur og Ungdom* a pris le contrôle du camp, elle a instauré une hiérarchie et affaibli le mouvement. Sous le couvert de démocratie, tous ceux qui n'étaient pas d'accord avec eux – Samis, habitantes locaux et sympathisants confondus – ont rapidement été privés de droit de parole. Au moment où nous écrivons ces lignes, la société minière canadienne *Blue Moon Metals* (BMM), qui détient les droits sur la mine, a creusé à plus de 1 000 mètres de profondeur dans la montagne Nussir. Il y a six mois, elle préparait encore le front de taille pour le dynamitage. La réalité de cette perte est dévastatrice, d'autant plus qu'au début, des tactiques directes avaient été utilisées pour empêcher la destruction pendant plusieurs jours d'affilée, ce qui a mis l'organisation *Natur og Ungdom* mal à l'aise et l'a poussé à annuler la poursuite de l'action.

L'autre aspect de cette situation concerne l'utilisation des ressources. Même certains membres de la coalition *Redd Repparfjord* ont déclaré qu'à l'automne, d'autres moyens de résistance auraient dû être privilégiés avec les fonds disponibles, tels que des poursuites judiciaires et des tactiques juridiques. Le camp a duré 225 jours, ce qui en fait le camp d'ac-

tion le plus long de l'histoire de la Norvège. Cela a nécessité d'énormes ressources et n'a pas empêché la profanation des terres, ni coûté quoi que ce soit aux entreprises coloniales *Nussir ASA* et *BMM*.

Cependant, la lutte n'est pas terminée. Il reste encore beaucoup à faire pour protéger la montagne Nussir, empêcher les destructeurs de déverser des déchets toxiques dans le fjord et maintenir vivant l'esprit de résistance. Nous savons qu'il y aura d'autres moments de mobilisation après le camp, car nos camarades samis ont déjà fait savoir que la lutte pour leurs pâturages et le fjord n'était pas terminée. La lutte contre ce projet minier dure depuis plus de 17 ans maintenant, et nous continuerons à faire partie de cette lignée avec eux.

Les régions arctiques subissent des transformations très rapides en raison du changement climatique. Pourriez-vous nous parler de l'influence de ce phénomène sur la vie quotidienne là-bas ? Certains écologistes radicaux parlent de la nécessité non seulement de résister et de lutter, mais aussi d'accepter le deuil de ce qui est perdu et en train de mourir. Est-ce que vous ou d'autres personnes vivant dans ces régions touchées par le changement climatique ressentez un tel deuil (plutôt que du désespoir) ? Cela vous donne-t-il la force de lutter ?

Les Samis citent de nombreux exemples pour illustrer les changements qu'ils ont déjà observés au cours de leur vie. Parmi ceux-ci, l'instabilité climatique qui fait osciller les températures entre le gel et le dégel. Cela fait fondre la neige, la pluie tombe, ce qui provoque la formation de glace qui empêche presque totalement les rennes de se nourrir de lichen au sol. Ou encore, il neige beaucoup trop et les rennes ne peuvent plus atteindre le sol et doivent alors être nourris par les éleveurs.

Le lichen que les rennes pourraient manger sur les arbres disparaît également en raison de la déforestation accrue des forêts anciennes ou continues. Un exemple récent de cette situation est celui de la communauté sameby d'Ohredahke, qui a subi les pratiques d'exploitation forestière illégales de la société forestière publique suédoise *SCA* et l'incapacité de l'organisme de contrôle *FSC* à lui demander des comptes pour ne pas avoir respecté le principe du consentement libre, préalable et éclairé (*FPIC*), auquel elle est légalement tenue de se conformer pour protéger les droits fonciers des peuples autochtones. Nous ne sommes pas surpris que leurs droits ne soient pas respectés, car cela se produit partout dans le Sápmi et correspond au schéma de violence coloniale qui a marqué l'histoire. C'est pourquoi il est si important de mener une résistance qui va au-delà des limites fixées par l'État.

« Les rochers feront écho à notre chagrin. »

Quant au deuil, c'est l'une des choses les plus importantes que nous puissions offrir. Nous pleurons parce que nous aimons, et si nous nous battons ici, c'est uniquement par amour. Toute autre raison nous mènerait au désespoir et à l'abandon. Mais pour ceux pour qui ces terres sont tout, abandonner n'est pas une option, c'est un privilège réservé aux étrangers.

C'est pourquoi le deuil est tout aussi important, même si vous n'appartenez pas aux terres que vous défendez. Apprendre à pleurer ce qui est détruit nous rappelle notre propre lien avec ces terres, nous aide à nous défaire du complexe du sauveur qui consiste à se battre *pour* quelqu'un ou quelque chose, et nous rappelle que ces terres se sont battues bien avant que nous ne nous battions à leurs côtés. L'auteure sami du nord Erin Anna Labba écrit que *les rochers feront écho à notre chagrin* en parlant du déplacement forcé de son peuple. Nous sommes désormais appelés à faire écho au chagrin des rochers.

Le changement climatique dans l'Arctique ouvre également la voie à une nouvelle vague d'exploitation encore plus dévastatrice, car l'évolution des conditions matérielles rend celle-ci plus faisable et plus rentable. De nombreux stratèges se tournent vers le nord (jusqu'au pôle Nord) lorsqu'ils évoquent les tensions géopolitiques et les guerres territoriales pour les ressources. À titre d'illustration, en novembre 2025, l'État français a modifié sa « Doctrine Polaire », s'orientant explicitement vers une stratégie militaire, économique et commerciale visant à s'emparer de certaines parties de l'Arctique et à affronter les autres « États ennemis »... L'exploitation des terres à Sápmi va-t-elle de pair avec une militarisation de la région (exercices militaires, bases militaires, présence de navires et d'avions militaires, etc.) ?

Malheureusement, oui. L'extraction des ressources a toujours été plus importante pour les colonisateurs que la vie humaine et plus qu'humaine. Alors que la lutte pour les ressources et la défense de la Terre ne fera que s'intensifier, le recours accru à la violence connaîtra une croissance exponentielle. Nous pouvons le constater dans la récente déclaration et l'accord des États-Unis visant à contrôler le Groenland selon leurs propres souhaits et à y étendre leurs bases militaires, en plus d'une augmentation considérable des dépenses et des investissements militaires.

Récemment, lors du Forum Economique Mondial, les dirigeants de l'UE se sont vantés du fait

que les dépenses militaires avaient quadruplé ces dernières années et continueraient d'augmenter. Ils ont clairement indiqué que le besoin en minéraux critiques pour la soi-disant « transition verte » n'était en réalité qu'un aspect parmi d'autres, car ces minéraux sont également essentiels au développement et à la production de nouvelles technologies militaires. Cet aspect fait déjà partie de la loi européenne sur les minéraux critiques, qui simplifie le processus habituel d'octroi des permis environnementaux et leur permet de contourner les réglementations nécessaires à la protection des droits fonciers des peuples autochtones. L'un de ces « projets stratégiques » est la mine de cuivre qu'ils souhaitent ouvrir à Riehpovuotna.

Sur le terrain, à Sápmi, après l'adhésion de la Suède et de la Finlande à l'OTAN, les gouvernements scandinaves ont transformé la région en terrain d'entraînement militaire en organisant fréquemment des exercices et des manœuvres conjoints. Mais il est impossible de faire rouler des chars sur le pergélisol sans causer d'immenses dégâts. La fragilité de l'écosystème signifie qu'il faut beaucoup plus de temps pour se régénérer, car les plantes et les autres êtres vivants ont besoin de plus de temps pour repousser.

Malheureusement, tout cela n'est pas nouveau pour les peuples autochtones des régions polaires. Ils ont vu leurs terres exploitées depuis les premières explorations et expéditions coloniales dans l'Arctique. Alors que les records annuels de fonte des glaciers et de la banquise ouvrent de nouvelles routes commerciales dans l'océan Arctique, il est plus important que jamais de se souvenir des paroles des référents autochtones groenlandais et d'autres peuples autochtones, selon lesquelles l'Arctique n'est pas à vendre car personne ne peut en être propriétaire. Nous appartenons à la terre, elle ne nous appartient pas.

Il nous semble que la résistance à Sápmi reste largement dans le cadre d'actions non violentes (s'enchainer, bloquer, occuper). Une action directe, visant directement les infrastructures de destruction par le sabotage et l'attaque, semble être une voie nécessaire à explorer dans la guerre à mener contre le système techno-industriel. Identifiez-vous des freins et des contrôles qui empêchent une escalade de la résistance ?

Cela nous ramène à la première question que vous avez posée, à savoir comment se déroule le camp. Le « *peace-washing* » pratiqué par certains groupes qui refusent une approche de la diversité des tactiques entrave l'autonomie nécessaire pour garder toutes les formes d'attaque possibles.

De telles positions effacent également l'histoire radicale de la résistance à Sápmi. Comme la rébellion de Guovdageaidnu (Kautokeino) en 1852, ou les actions de Niillas A. Somby (qui est également un descendant de l'un des hommes exécutés par l'État pour ses actions lors du soulèvement de Guovdageaidnu) pendant la rébellion d'Álta, où il a tenté de faire sauter un barrage et a été accusé de terrorisme pour cette raison. Il existe de nombreux *joiks* qui racontent l'histoire de la résistance à la colonisation à différentes échelles. Ce ne sont là que quelques exemples parmi d'innombrables autres qui montrent que la résistance autochtone existe depuis longtemps en dehors du cadre colonial des « tactiques pacifiques ». Je recommande la lecture d'ouvrages tels que *Liberating Sápmi* pour une exploration plus approfondie de la résistance en Sápmi.

En ce qui concerne des attaques contre les infrastructures, ces actions ont bien eu lieu récemment, même si elles semblent peu connues. Par exemple, plusieurs incidents de sabotage ont été signalés sur le site de prospection du plus grand gisement de minéraux critiques d'Europe, près de la mine *LKAB* à Giron (Kiruna), dans la région de Sápmi occupée par la Suède. J'imagine que des actions similaires se multiplieront à mesure que les projets extractivistes continueront de se développer à Sápmi. *BMM* a clairement indiqué que la « mine de Nussir » n'était qu'un début, car leurs cartes de prospection de la région montrent les nombreux sites qu'ils prévoient d'exploiter à l'avenir.

Nous pensons que la libération de la Sápmi coïncide totalement avec le démantèlement et la destruction de toutes les infrastructures industrielles présentes sur ces territoires. Cela signifierait également recréer un espace pour l'interaction spirituelle avec la terre vivante, car un glacier ne nous parle plus lorsqu'une mine à ciel ouvert de terres rares est creusée juste à côté... Comment la spiritualité est-elle liée à la résistance contre la destruction de la nature ? Inspire-t-elle les activistes non autochtones, les anarchistes, les écologistes ?

Malheureusement, l'infrastructure industrielle est déjà si développée dans certaines parties du Sápmi qu'il faut une foi radicale pour imaginer qu'elle puisse être complètement démantelée au cours de notre vie. Cependant, l'une des merveilles de cette terre sacrée est la rapidité avec laquelle des blessures apparemment irréparables peuvent guérir dès que la destruction est ralentie ou arrêtée. Nous en avons eu un aperçu au début de la pandémie de Covid-19, lorsque les baleines sont revenues dans des eaux ancestrales qu'elles n'avaient pas fréquentées depuis des décennies, que les récifs coralliens ont retrouvé leur santé d'avant le tourisme et que le chant des oiseaux a changé de fréquence, car il n'était plus en concurrence avec le trafic automobile. Je crois que si la lutte s'intensifie pour répondre à la responsabilité qui nous incombe en tant que créatures de la terre sacrée, les générations futures pourraient vivre dans un monde où l'exploitation n'est pas la norme. En ce qui concerne la recréation d'espaces « pour une interaction spirituelle avec la terre vivante », je dirais que cela se produit tout le temps, malgré la destruction qui a lieu. À Sápmi et dans le monde entier, les peuples autochtones conservent et protègent environ 85 % de la biodiversité mondiale. Le travail de défense et de protection des terres dans une culture coloniale mondialisée d'extraction est intrinsèquement spirituel. S'il est vrai que la destruction de la Terre rend plus difficile de l'écouter, celleux d'entre nous qui ont passé du temps dans la montagne, sentant la montagne trembler sous nos pieds alors qu'elle était dynamitée, l'ont toutes entendue, que ce soit à travers des rêves, des murmures ou nos larmes.

Dans bon nombre de nos expériences, la spiritualité au sein des mouvements écologiques, qu'ils soient environnementalistes ou anarchistes, présente une dynamique marquée entre les initiés et les étrangers. J'ai entendu un jour un ancien autochtone engagé dans une autre lutte ter-

ritoriale dire que la prière était tout aussi importante que l'action directe. Les étrangers ont largement ignoré cette déclaration et se sont engagés dans des rituels et des cérémonies davantage par respect que par confiance (et bien sûr, tout le monde n'est pas respectueux). Cela rejoint la question du deuil, car nous sommes depuis longtemps à un tournant décisif pour l'avenir de la Terre. Je crois que la Terre sera toujours là et qu'elle se régénérera toujours. Ce que nous risquons de perdre, c'est nous-mêmes, notre spiritualité, notre relation avec l'infini et l'invisible. C'est ce qui est arrivé à la plupart des peuples non autochtones, à cause des méthodes violentes utilisées par nos gouvernements pour nous séparer de nos racines et de nos terres. Et cela nous arrive à toutes dès lors que nous cédons au discours colonial selon lequel c'est une bataille que nous pouvons perdre. Chaque arbre sauvé représente une civilisation entière. Chaque rivière protégée mérite que nous donnions notre vie pour elle. Car dès lors que nous cessons de nous y consacrer, c'est à ce moment-là que nous avons véritablement perdu nos vies.

Comment voyez-vous les liens de solidarité et de résistance entre les luttes menées dans le nord et celles menées sur le reste du continent européen ? Un appel à attaquer les entreprises impliquées dans la ligne ferroviaire North Botnia, cruciale pour la poursuite de la dévastation du Sápmi, a été lancé et a trouvé un certain écho dans le reste de l'Europe. Pensez-vous que d'autres luttes contre les infrastructures industrielles menées ailleurs pourraient inspirer réciproquement la résistance au Sámpi ?

Je pense que plus nous serons capables de voir les liens entre les luttes existantes, tant au sein de la Sápmi qu'à l'extérieur, plus la résistance pourra se développer. De nombreuses zones du Sápmi confrontées à une exploitation minière intensive, telles que Riehpovuotna, Giron ou Njunisvárri (Nunasvaara), peuvent être difficiles d'accès pour celleux qui ne vivent pas déjà dans la région ou dans le Sápmi en général. Il est particulièrement difficile de s'y rendre en hiver ou en été, lorsque le soleil ne se couche jamais, et quand il est nécessaire d'agir en secret.

Un appel circule depuis peu, « *Nussir est une montagne, pas une mine !* », similaire à celui lancé pour la ligne ferroviaire *North Botnia*, puisqu'il cite les principaux investisseurs et diverses cibles qui s'étendent au-delà de Sámpi, en Europe, à l'Île de la Tortue et au-delà, en plus des mouvements qui l'ont inspiré. C'est très encourageant pour nous. De voir comment la lutte pour Sámpi continue de se propager, tout en élargissant notre compréhension de ce qui est possible et de ce qui est nécessaire pour lutter pour la Terre avec tout l'amour et la rage que nous portons en nous.

Plus d'infos sur
kolonierna.se
et
dukdig.noblogs.org

Merci beaucoup d'avoir pris le temps de répondre à ces questions. Lorsque nous nous asseyons autour du feu de camp pour rêver et conspirer afin de renverser le monde de la Machine, nos yeux se tournent vers le nord, songeant à la résistance que vous opposez au pillage de Sápmi, de ses créatures vivantes, de ses esprits et de ses peuples. Bonne chance dans toutes vos actions, n'abandonnez jamais.



Cueillette



Gaillet gratteron
(Galium aparine, Rubiacées)

Ses propriétés nutritives: une herbe à saveur de salade, crue dans les salades ou cuite à la vapeur.
Les feuilles et jeunes pousses se récoltent d'avril à août, les fleurs de juin à septembre. On la retrouve souvent en abondance dans les haies, les lisières, les berges et les champs.

Ses propriétes médicinales sont notamment *sudorifiques* : en stimulant la transpiration, le gaillet gratteron aide le corps à éliminer les toxines via la peau. La sudation accrue peut aussi jouer un rôle bénéfique dans le traitement de fièvres légères.
Le gaillet gratteron est aussi *antispasmodique* (crampes menstruelles et troubles digestifs) et *diurétique* (troubles renaux et urinaires légers et prévention des calculs rénaux).

A utiliser en infusion (1 cuillière de soupe de plante séchée par tasse d'eau bouillante. Laissez infuser 10 minutes, à boire jusqu'à 3 fois par jour).

Bientôt le printemps, saison dans laquelle on pourra pleinement se reconnecter avec le renouveau de toutes ces plantes qu'on aime, saluer les bourgeons qui s'ouvrent, les petites feuilles qui se déroulent. Une façon de renouer notre lien avec la terre et tout le vivant c'est d'établir des liens avec ses êtres exceptionnelles et sensibles, qui nous offrent leurs qualités nutritives, médicinales et magiques.

La cueillette, sujet de ce petit texte plus ou moins perché (selon vos expériences). Et aussi, partir à la cueillette en essayant de se défaire de cette vieille logique bien ancrée en nous, logique d'accumulation et d'accaparement, de consommation vide et désintéressée. Être conscient de ce qu'on vit, pourrait être le début d'une possible liaison… avec les plantes. Vous verrez : les plantes ne déçoivent pas, vous offriront plus d'un petit cri d'excitement, vous donneront même de la consolation quand le monde et nous-mêmes on va mal.

La réciprocité, organe vital dans toute relation. Ne pas que prendre, mais aussi donner. Ne pas uniquement donner, mais aussi accepter ce qu'on nous offre. Trouver un équilibre vivant et vibrant.

Et donc… se renseigner sur les plantes en voie de disparition dans notre territoire, et les laisser tranquilles pour ne pas diminuer leurs chances de reproduction. Se conscientiser sur tous ces autres êtres qui dépendent des plantes qui nous attirent vers eux : insectes, oiseaux, champignons, … et ne pas couper ce lien en notre unique « avantage». Prioritiser les plantes qui poussent en abondance pour notre cueillette au lieu de ces plantes rares. Ne pas cueillir trop, se limiter à l'usage qu'on va en faire : la terre ou l'arbre ne devrait pas avoir changé d'aspect après notre passage.

Et puis… s'appliquer. On peut replanter des bouts de racine de ces plantes qu'on a déraciné, on peut parsemer leurs semences, … Et plus : on peut écouter le cri de la terre en détresse qui résonne en nous-mêmes et se rallier de son côté dans sa défense. Lutter, saboter, conspirer. Autre aspect : le partage de notre cueillette et de notre connaissance avec d'autres autour de nous (ça fait plaisir et nous rapproche), tout comme s'ouvrir aux connaissances des autres, des plus anciens et plus ancrés dans le territoire. Bonne nouvelle : non, on ne saura jamais tout et il y aura toujours des nouvelles choses à apprendre !

Deux choses restent à être éclaircies. Premièrement : renseignez-vous sur les plantes dites toxiques car elles n'apporteront pas du bien à votre organisme. Et deuxièmement : ne faites pas vos cueillettes dans des environnements trop pollués (le long des champs d'agriculture, les routes, les voies ferrées, des courants d'eau pollués), c'est juste mauvais pour vous !

Pour celleux qui sont impatient.es et ont envie d'approfondir le contact, quelques basics à mettre dans votre poche.

- Commencez avec une plante ou deux. Il y en a tellement et les différentes infos sur quoi cueillir, quand cueillir, dans quelles circonstances, comment les sécher et les conserver, peuvent vous faire perdre la boussole.
- Cueillez toujours des plantes à l'aspect sain et vivant, mais laissez-en aussi quelques-unes de cette envergure sur place, pour une raison évidente.
- Généralement on va cueillir les plantes quand elles sont sèches, donc pas à la petite rosée du matin.

Plus spécifiquement :

- Les fleurs sont délicates alors ne les lavez pas avant le séchage. Laissez l'opportunité aux insectes de s'en aller. D'ailleurs, ne lavez pas les feuilles et tiges non plus, ce n'est pas nécessaire.
- Le moment de la cueillette des feuilles dépend d'une plante à l'autre : jeune feuille ou bien développée. Idéalement les feuilles sont cueillies avant la floraison (mais là aussi il y des exceptions).
- Les racines des plantes sont sacrées. Quand on les prend, on tue la plante, la question est d'en être consciente. En revanche, on peut laisser des bouts de racine dans la terre pour laisser une chance à la plante de se régénérer. Pour les plantes vivaces, on récolte à la fin de l'automne ou au début du printemps quand elles ont à peu près deux ans. Pour les plantes bisannuelles : on récolte à l'automne et au printemps de la première année.
- Pour l'écorce d'un arbre faites attention à ne pas tuer l'arbre. Si vous tailler des petites branches (des rameaux d'environ trois ans) de l'arbre pour en prendre l'écorce, l'arbre n'en souffrira pas tant que cela !
- Pour les fruits on les récolte quand ils sont presque mûrs ou mûrs, et les graines quand les fruits sont mûrs.

Le séchage et le stockage :

- Si les plantes ont été séchées trop rapidement elles perdent en potentialité, si elles ont été séchées trop lentement elles se décomposent ou moisissent.
- L'idée c'est que les plantes séchées soient d'une couleur vive.
- Séchez-les dans un environnement sombre, chaud et aéré, en paquets ou sur des étagères.
- Elles s'effritent quand elles sont sèches.
- Stockez-les idéalement dans des bocaux opaques, dans un endroit frais et sec.
- Les plantes ont différentes durées de conservation avant que leurs propriétés ne diminuent et disparaissent.

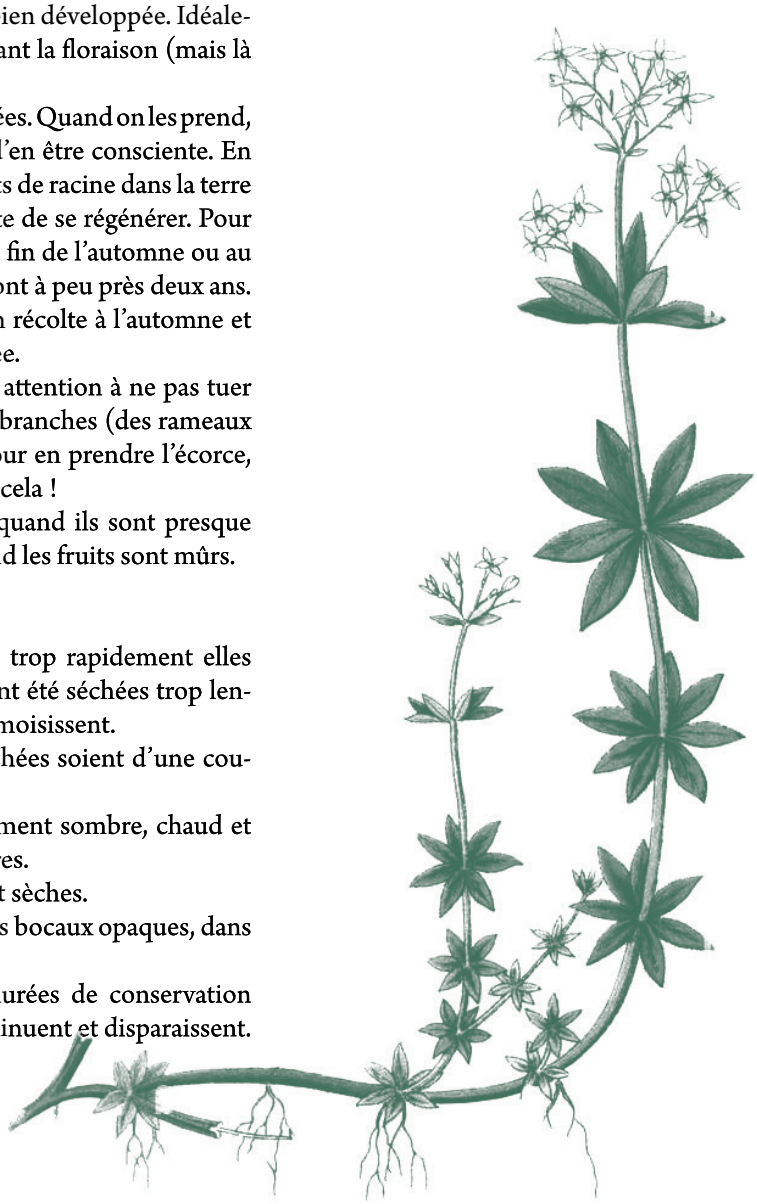
Au plaisir et à vous !

Aspérule odorante, gaillet odorant
(Galium odoratum, Rubiacées)

Les fleurs blanches et les tiges recoltées en avril, mai et juin ne libèrent leur parfum caractéristique qu'après séchage. Pour aromatiser des boissons, on les infuser les tiges séchées et les fleurs pendant 6 à 12 heures. On la trouve, en bande, dans les forêts de feuillus et les forêts mixtes.

Propriétes médicinales :
* sous forme sèche : *calmante, sédative* (angoisses, insomnies, maux de tête
* sous forme fraîche : *tonique, stimulante* (troubles digestifs, inappétance, légèrement aphrodisiaque)
* *Diurétique*, *antiseptique* urinaire (irritations urinaires)
* *Vasculotrope* (bouffées de chaleurs, troubles vasomoteurs).

Par précaution, éviter pendant la grossesse, en cas de règles trop abondantes ou de problèmes de coagulation.





La guerrière nue

Elle avance, sans peur. Elle n'a plus besoin de son armure, même plus de ces artefacts. Elle porte sa puissance en elle, dans le lien qu'elle a à elle-même, à ce qui l'entoure. Dans sa sagesse, dans son corps, dans son esprit, elle est tranquille et libre. Elle sait ses combats justes, elle connaît ses allié·es pour les mener, elle connaît ses atouts, ses endroits de fragilité, qu'elle ne craint pas mais reconnaît comme ses guides, aussi. Comme étant à chérir tout autant que le reste. Elle n'a plus besoin d'entrave pour se protéger, parce qu'elle incarne tout ce dont elle a besoin.

Quittons les cuirasses oppressantes de nos mécanismes de protection, de nos rôles sociaux, ces réflexes de survie qui nous collent à la peau et nous étouffent.

(Ce texte se veut être une porte qui s'entrouvre, une faille dans la falaise, qui nous donnerait envie de l'explorer. Il ne prétend pas être universel, ne résume pas les vécus de tout le monde, ne correspond pas à toutes les réalités. C'est la vision d'une relation à soi différente, que je voulais partager, pour qu'elle soit une possible inspiration, un souffle.)

Cultivons en nous le refuge qui nous permettra de trouver du repos entre chaque combat, entre chaque épreuve. Parce que du repos, il en faut. Ce refuge est en nous, c'est notre espace sacré, inviolable, secret. Il existe, mais nous en avons perdu la clef. Parce que personne ne nous a appris qu'il était là, parce que nos intériorités sont sans cesse malmenées, alors on les barricades. Mais chacun·e peut trouver le chemin de son refuge, de cet espace où nous réfugier. Nous avons mille choses avec lesquelles le rendre plus beau, plus solide, plus lumineux, plus confortable et réconfortant. Pour mener des combats qui ne nous détruisent pas au passage, pour encaisser le coût de la liberté (parce qu'elle coûte en confort, en sécurité !) il faut des endroits de paix, de calme, de confiance, de sécurité. Parfois nos ressources matérielles et affectives peuvent nous l'offrir. Mais parfois, ami·es et bains chauds sont inaccessibles.

Pourtant, notre corps garde la mémoire de tous les moments où nous avons été réconforté·es. Comment ne pas laisser le lien à ces mémoires se rompre ? Il nous revient d'apprendre comment choisir celles que nous voulons garder, et celles que nous voulons laisser partir. Si j'arrive à travailler avec mon attention, à être totalement en présence, je peux peut-être graver en moi la beauté lumineuse de ce lever de soleil. Je peux y repenser quand l'obscurité me gagne, et que j'ai besoin de lumière pour réchauffer mes os et mon âme.

Il est des sagesses qui peuvent nous aider à mener des vies justes, des combats fertiles. Je suis souveraine de décider quoi faire des émotions qui me traversent. D'apprendre à distinguer les émotions, passagères, de ce que je veux faire socle de mon agir. De les reconnaître comme étant des visiteuses, et non pas comme constitutives de ma personnalité, comme des traits de mon caractère. De même, nous pouvons apprendre à en avoir moins peur, à écouter le message qu'elles nous amènent. Elles sont moins des ennemies, ou des choses à dompter que des sources d'apprentissage. Et pourquoi les craindre, puisqu'une fois leur message délivré, elles pourront s'en aller ? Nous avons souvent été rudement malmené·es par ce monde malade et forcé·es à tellement souffrir que nous avons développé des tas de mécanismes, réflexes, automatismes, visant à nous protéger de ses souffrances. Il peut être judicieux de regarder quelles sont les choses que nous avons mobilisées pour survivre dans ce monde, et comment après nous avoir accompagnées, ces choses nous définissent aujourd'hui, mais peut-être aussi nous contraignent, empêchent nos transformations, nos guérisons profondes.

Certaines de ces guérisons impliquent l'ouverture du cœur que nous avons barricadé parce que par lui passent la peine et la souffrance. Et pour ouvrir son cœur, il faut apprendre à ne pas garder en soi ce qui nous blesse. On peut regarder l'horreur du monde sans la laisser nous habiter. Mais sans refermer son cœur pour autant. Simplement en la laissant nous traverser, nous toucher, puis en l'invitant à ne pas s'enraciner en nous. Parce qu'elle ne nous appartient pas. On peut combattre (on doit, dira la guerrière en moi !) sans laisser la dureté nous habiter, sans mobiliser la colère et la haine comme seuls moteurs. L'amour est bien plus fertile. L'amour de la terre, l'amour de nos proches, l'amour de la liberté, de l'idée du juste. L'amour n'est pas une émotion, il est l'énergie vitale, le lien qui nous unit, qui rend toute interaction sensorielle positive possible.

Nous n'avons pas à porter le deuil de la joie, à laisser la misère de ce monde nous habiter. Nous devons retrouver la joie et l'incarner si nous voulons transformer ce monde et lutter en profondeur contre l'exploitation et les massacres. Rien ne pousse s'il n'y a que des cendres. Arrêtons de croire que célébrer la joie, la lumière et la beauté nous transformera en êtres aveugles et dociles, ou en illuminé·es new age. À l'inverse, nous pourrions avoir

bien plus de vigueur à combattre en étant rempli·es d'amour et de joie, de confiance en nous, en notre refuge aussi, pour affronter les éventuelles conséquences de nos combats. Il ne s'agit pas juste de chimères ésotériques ou poétiques. L'enjeu est de taille, il parle de la survie de nos élans de révolte, de la perpétuation de nos idées de liberté, d'autonomie et d'épanouissement collectif.

Il s'agit de se construire un vrai centre solide, qui tienne à travers les tempêtes, et qui se passe des carcans que nous avons construit pour nous protéger, mais qui souvent nous empêchent d'exister pleinement.

Nous aurions tort de considérer ces choses comme secondaires. Bien sûr que la seule perspective du « mieux être » ne nous parle pas si elle ne s'accompagne pas d'un agir qui prône et répande la liberté. Mais tant d'énergie et de puissance perdue en lutte intérieure contre nos émotions, en rancœur, en souffrance, en méfiance. Abandonnons ce qui nous entrave, ce qui nous blesse, nous retient de pousser, d'avancer, de nous transformer.

Soyons des guerrières nues, confiantes, resplendissantes, solides et douces. Parce que le monde que nous voulons défendre a besoin de notre lumière, de notre amour.

À l'heure où nos corps sont de plus en plus machinisé, médié, réapprenons à les vivre, entièrement, dans la joie, la sueur, la danse, le froid et la jouissance. Le premier combat c'est de rester en vie. Avec ça nous pouvons mener les autres. Il n'y a pas d'en dehors, mais à l'intérieur, il y a des recoins à l'abri. À nous de les habiter, de les relier les uns aux autres, de les utiliser comme base pour sortir défendre la liberté. De les chercher à l'intérieur comme à l'extérieur. Nous avons mille ressources en nous, et autour de nous, pour nous épauler sur ce chemin. Il serait dommage de s'en priver.

Si nous laissons nos combats détruire nos cœurs, alors nous finirons par faire partie de ce qui dans ce monde doit disparaître pour que la vie se répande à nouveau sans entrave.

Lâchons les armures lourdes, qui nous empêchent autant qu'elles nous protègent. Cherchons nos allié·es, ces milliers de petites choses qui nous font du bien, des ami·es, une chanson, la caresse du vent, la vue d'une étoile, l'odeur du feu dans ton écharpe, la douceur de ma peau, le rire d'une enfant. Ne négligeons pas ces petits riens si puissants, n'oublions pas de les chérir, n'oublions pas qu'ils nous accompagnent, toujours. Si ce n'est dans la matière, au moins dans nos mémoires. Et comme nous le savons bien souvent à nos dépends, les mémoires du corps sont puissantes. Si nous avons parfois à faire durement avec les mémoires des moments difficiles, au moins utilisons cette puissance du corps pour mobiliser celles qui font du bien. Laissons nos cœurs gouverner nos vies, et nourrissons-les de tout ce qui reste dans ce monde que nous ne voulons pas perdre. Si nous laissons nos combats détruire nos cœurs, *alors nous finirons par faire partie de ce qui dans ce monde doit disparaître pour que la vie se répande à nouveau sans entrave*.

N'oublions jamais les êtres de lumière et de douceur que nous sommes, même bien cachés sous la cuirasse épaisse de nos rôles sociaux, de nos tenues de combat. N'ayons plus peur de notre sensibilité, de nos poésies, et apprenons à ne pas nous laisser blesser par les attaques qui ne manquerons pas d'arriver. Nous avons en nous toute la puissance nécessaire, ayons confiance, apprenons à voyager en nous-mêmes pour trouver les refuges dont nous avons besoin, apprenons à voir les mille merveilles qui se cachent autour de nous, pour rendre nos cœurs et nos centres plus solides. Ça ne nous rendra pas aveugles aux choses moins merveilleuses qui nous sautent aux yeux chaque jour, mais nous permettra de garder le courage nécessaire de les affronter.

Soyons les unes pour les autres un souffle puissant qui pousse nos ailes vers la liberté.

Une fille d'étoile et de poussière parmi d'autres.
Merci aux forces inconnues, et à celles connues, qui me portent.
Hiver 2025



En parlant de nature

Trouver un langage qui affirme notre parenté avec le monde naturel

Un cimetière semblait être un endroit étrange pour contempler les limites de l'existence. Niché entre le campus et l'autoroute, cet ancien cimetière est notre précieux coin de nature à proximité, où les morts depuis longtemps sont les compagnons silencieux des étudiants qui errent sur les sentiers vallonnés sous les chênes en voie de renaturation. Les noms gravés sur les pierres tombales envahies par la végétation sont recouverts de mousse et les corbeaux se rassemblent dans les branches nues d'un vieux hêtre, qui est également gravé de noms. En lisant les messages d'un cimetière, on comprend le profond désir humain de respect durable qui accompagne la personnalité. Des noms, des noms, des noms : les pierres semblent dire « *Je suis. Tu es. Elle était.* » La grammaire, en particulier notre utilisation des pronoms, est la manière dont nous cartographions les relations dans le langage et, par conséquent, la manière dont nous nous rapportons les uns aux autres et au monde naturel.

Sur la pointe des pieds dans ses bottes en caoutchouc, Caroline contourne une concession familiale en ruine pour se diriger vers la haie d'épines-vinettes où un sac en plastique est pris dans les épines. « *N'est-ce pas drôle, dit-elle, que nous trouvions irrespectueux de marcher sur les morts, mais que nous trouvions tout à fait normal de manquer de respect aux autres espèces qui vivent ici ?* »

Nous avons une grammaire spéciale pour désigner les personnes. Nous ne dirions jamais de notre défunt voisin : « *C'est* enterré au cimetière Oakwood ». Une telle formulation serait profondément irrespectueuse et le priverait de son humanité. Nous utilisons plutôt une grammaire spéciale pour les humains : nous les distinguons en utilisant « *il* » ou « *elle* » par exemple, une gram-

maire qui désigne les personnes vivantes et mortes de l'espèce Homo sapiens. Pourtant, nous disons de l'oriole qui chante pour réconforter les personnes en deuil depuis la cime des arbres ou du chêne lui-même sous lequel nous nous tenons : « *Ça vit au cimetière Oakwood* ». En anglais, seul l'être humain fait l'objet d'une distinction, tandis que tous les autres êtres vivants sont regroupés sous le pronom « *it* », qui désigne les êtres non vivants.

En tant que professeur de botanique, je m'intéresse autant aux lichens vert pâle qui effacent lentement les inscriptions sur les pierres tombales qu'aux noms presque oubliés, et les étudiantes, elles aussi, regardent au-delà des pierres pour apercevoir des champignons noirs dans l'herbe ou un renard urbain. Les étudiants qui se promènent en cette fin d'automne sont des étudiants de première année du cours d'écriture environnementale de Janine DeBaise au Suny College of Environmental Science and Forestry, où nous enseignons tous les deux. Je les ai invités à participer à une expérience sur la nature du langage et le langage de la personnalité. Janine me corrigerait : elle ne qualifierait pas ses étudiants de « freshmen » (étudiants de première année), car ils ne sont ni nouveaux ni tous des hommes. Nous les appelons « étudiantes de première année ». Les mots ont leur importance. Elle a rassemblé leurs devoirs, une réflexion écrite sur une promenade dans un cimetière la semaine dernière, comme cadre de référence. Nous revisitons maintenant le même endroit, mais avec de nouvelles idées sur la grammaire qui trottent dans la tête des étudiants. Nouvelles pour elles, peut-être, mais en fait anciennes : la grammaire de l'animisme.

Pour moi, cette histoire a commencé dans une autre salle de classe, à une autre époque, à la Carlisle Indian School, où mon grand-père potawatomi[1] a été envoyé lorsqu'il était enfant. Ma chance d'apprendre ma langue maternelle et votre chance de l'entendre un jour ont été volées dans les pensionnats indiens, où les enfants autochtones n'avaient pas le droit de parler leur propre langue. Entre les murs de cette école, les syllabes sèches de l'anglais ont remplacé les sons riches du potawatomi, qui évoquaient l'eau clapotant sur les rochers et le vent dans les arbres, une langue issue des terres des Grands Lacs. Notre langue est au bord de l'extinction, une espèce menacée de connaissances et de sagesse qui s'éteint avec la disparition de chaque ancien.

Ainsi, petit à petit, j'ai essayé d'apprendre ma langue perdue. Ma maison est parsemée de post-it sur lesquels sont inscrits *wiisgaak*, *gokpenagen* et *ishkodenhs*. C'est une langue très difficile à apprendre, mais ce qui me motive, c'est le dynamisme qui se dégage de chaque phrase. Il existe des mots pour décrire des états d'être qui n'ont pas d'équivalent en anglais. La langue que mon grand-père n'avait pas le droit de parler est principalement composée de verbes, qui permettent de décrire l'essence vitale du monde. Les noms et les verbes se déclinent en deux formes, animée et inanimée. On utilise un verbe différent pour désigner un geai bleu et un avion, ce qui permet de distinguer ce qui possède la qualité de la vie de ce qui n'est qu'un objet. Les oiseaux, les insectes et les baies sont désignés avec la même grammaire respectueuse que les humains, comme si nous étions tous membres de la même famille. Parce que nous le sommes. Il n'y a pas de « ça » pour la nature. Les êtres vivants sont désignés comme des sujets, jamais comme des objets, et la personnalité est étendue à tous ceux qui respirent et à certains qui ne respirent pas. Je salue les rochers silencieux avec le même respect que les mésanges bavardes.

Il n'est pas étonnant que notre langue ait été interdite. La langue que nous parlons est une offense aux oreilles des colons à tous égards, car elle remet en question les principes fondamentaux de la pensée occidentale, selon lesquels les humains règnent sur tout et tout le reste du monde vivant existe pour leur usage. Ceux que mes ancêtres appelaient leurs proches ont été rebaptisés « ressources naturelles ». Contrairement au potawatomi, qui est une langue verbale, l'anglais est principalement composé de noms, ce qui convient en quelque sorte à une culture aussi obsédée par les choses.

Au moment même où la langue du pays était réprimée, la terre elle-même passait de la responsabilité communautaire des peuples autochtones à la propriété privée des colons, dans un double coup de colonisation. Remplacer la conception autochtone de la terre comme un être vivant sacré par la conception coloniale de la terre comme un entrepôt de ressources naturelles était essentiel à la « destinée manifeste », de sorte que les langues qui racontaient une histoire différente étaient considérées comme ennemies. Les langues et la pensée autochtones constituaient un obstacle à la conquête des terres au même titre que les vastes troupeaux de bisons, et étaient donc également visées par l'extermination.

L'impérialisme linguistique a toujours été un outil de colonisation, destiné à effacer l'histoire et la visibilité des peuples déracinés ainsi que leurs langues. Mais cinq cents ans plus tard, dans un paysage rebaptisé, il est devenu un outil presque invisible. Nous oublions les noms originaux, que la rivière Hudson était « la rivière qui coule dans les deux sens », que Devils Tower était l'Ours Butte sacré des Lakota. Au-delà du changement de nom des lieux, je pense que l'acte le plus profond de l'impérialisme linguistique a été le remplacement d'un langage animiste par un langage objectivant la nature, qui transforme la terre aimée en

1. Les Potawatomis sont un peuple autochtone de la région du haut Mississippi. Ils parlent le potawatomi (langue algonquienne centrale). En langue potawatomi, ils se nomment eux-mêmes Bodéwadmi, un nom qui signifie « ceux qui gardent le feu » et qui fut attribué à leurs cousins Anishinaabe. (NdT.)

objet inanimé, la forêt en mètres cubes de bois. Parce que nous parlons et vivons avec ce langage tous les jours, notre esprit a également été colonisé par cette notion selon laquelle le monde vivant non humain et le monde des objets inanimés ont un statut égal. Les bulldozers, les boutons, les baies et les papillons sont tous désignés par le pronom « *it* », comme des choses, qu'il s'agisse de produits industriels inanimés ou d'êtres vivants.

L'anglais est devenu la langue dominante du commerce, dans laquelle sont rédigés les contrats visant à convertir une forêt en mine de cuivre. C'est la langue qui convient le mieux à cet usage, car la forêt et le minerai de cuivre sont équivalents. L'anglais codifie l'exceptionnalisme humain, qui privilégie les besoins et les désirs des humains par-dessus tout et nous considère comme détachés de la communauté de la vie. Mais je me demande si cela a toujours été le cas. Je ne peux m'empêcher de penser que la terre parlait clairement aux premiers Anglo-Saxons, tout comme elle le faisait aux Potawatomi. Le merveilleux livre de Robert Macfarlane, *Landmarks*, qui traite de la terre et du langage, recense une myriade de noms de lieux très particuliers qui mettent en lumière l'intimité ancestrale des Anglo-Saxons avec la terre et ses êtres. On dit que l'on nous juge par nos fréquentations, et je me demande si l'anglais n'a pas aiguisé sa hache verbale et perdu la compagnie des chênes et des primevères lorsqu'il a commencé à fréquenter le capitalisme. Je voudrais suggérer que nous pouvons commencer à réparer cette fracture, grâce aux pronoms. En tant qu'étudiante réticente aux formalités de l'écriture, je n'aurais jamais imaginé qu'un jour je défendrai la grammaire comme un outil de révolution.

CERTAINS ÉTUDIANTS du cimetière ont lu le chapitre de mon livre *Tresser l'herbe sacrée* qui évoque la grammaire de l'animisme. Elles sont surprises par l'hypothèse implicite de la hiérarchie des êtres sur laquelle repose la grammaire anglaise, une notion à laquelle elles n'avaient jamais réfléchi auparavant. Ils se plongent alors tête baissée dans les implications philosophiques des pronoms anglais.

Un étudiant, Carson, écrit dans son essai que c'est un mot qui engourdit : « *Il nous rend insensibles aux conséquences de nos actes et nous permet de profiter de la nature, voire de lui nuire, sans culpabilité, parce que nous déclarons que les autres êtres sont inférieurs à nous, qu'ils ne sont que des choses.* » Il fait écho aux mots de Wendell qui écrit : « *Les gens exploitent ce qu'ils ont simplement conclu être de valeur, mais ils défendent ce qu'ils aiment, et pour défendre ce que nous aimons, nous avons besoin d'un langage particulier, car nous aimons ce que nous connaissons particulièrement.* »

S'il est vrai que les mots ne sont que des vecteurs de sens, dépourvus de sens propre, de nombreuses cultures imprègnent la prononciation des mots d'une dimension spirituelle, car ils trouvent leur origine dans le souffle, dans le mystère de la vie elle-même. Dans son livre *Becoming Wise*, Krista Tippett écrit : « *Les mots que nous utilisons façonnent la façon dont nous nous comprenons, dont nous interprétons le monde, dont nous traitons les autres. Les mots créent des mondes.* »

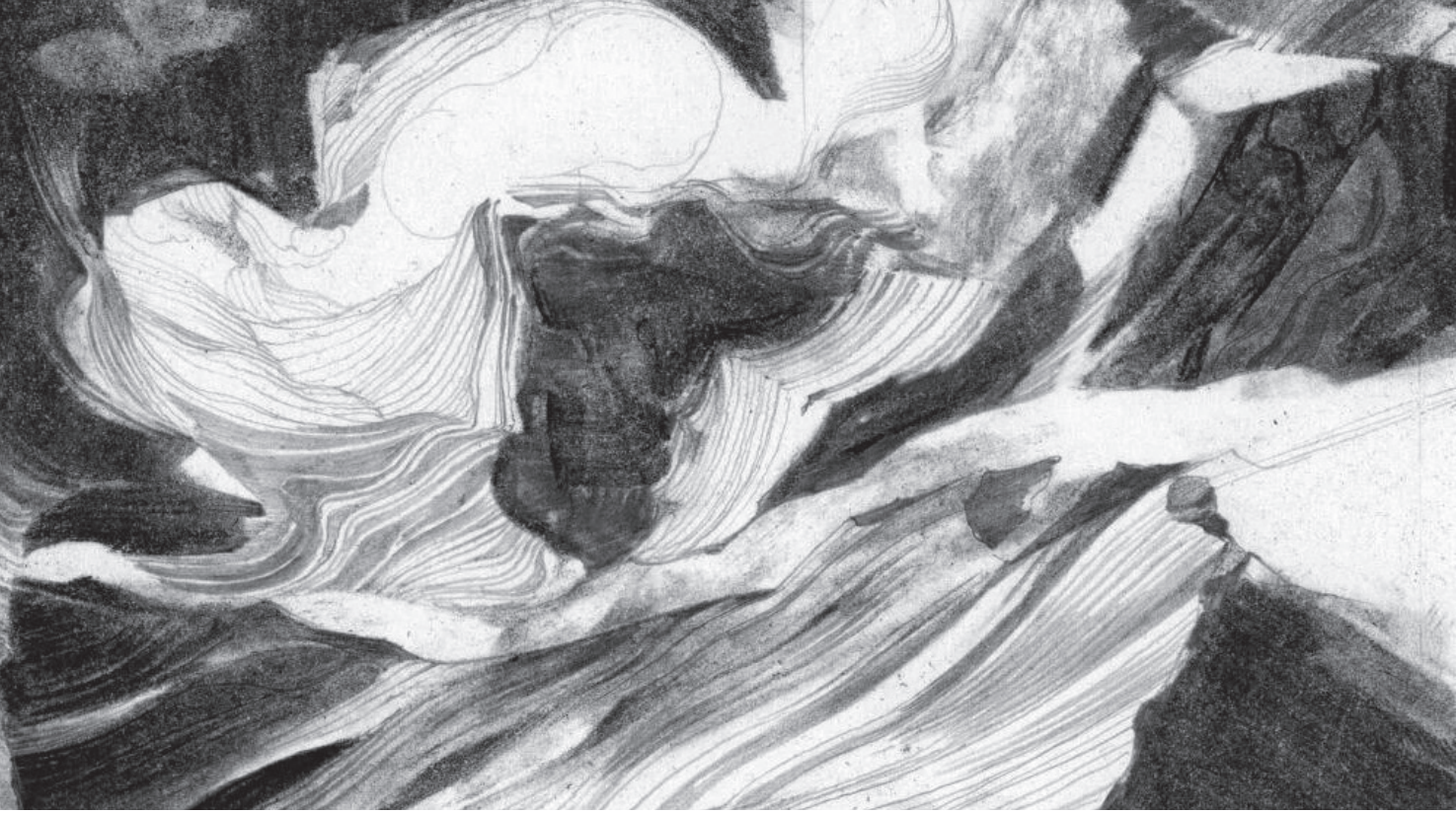
Je ne veux pas dire que nous sommes contraints d'agir d'une certaine manière à cause de notre grammaire. Je le répète depuis toujours et, jusqu'à présent, je n'ai pas fait de coupe-rase d'une forêt. (Je ne peux même pas me résoudre à jeter des déchets par terre, bien que j'aie essayé une fois, juste pour voir ce que cela ferait.) Une langue animiste n'impose pas non plus à ses locuteurs de se comporter avec respect envers les non-humains. Après tout, il existe des chefs de nations autochtones, élevés dans une grammaire animée, qui cèdent volontiers leurs terres à des sociétés minières ou forestières. Et la langue russe, bien qu'elle intègre l'animisme dans sa structure, n'a pas vraiment conduit à un essor de la durabilité dans ce pays. La relation entre la structure d'une langue et le comportement caractéristique d'une culture n'est pas causale, mais de nombreux linguistes et psychologues s'accordent à dire que la langue révèle des hypothèses culturelles inconscientes et exerce une certaine influence sur les schémas de pensée.

« Les mots que nous utilisons façonnent la façon dont nous nous comprenons, dont nous interprétons le monde, dont nous traitons les autres. Les mots créent des mondes. »

Alors que nous discutons sous les chênes, l'un des élèves exprime son désaccord avec véhémence : « *Ce n'est pas parce que je le dis que je manque de respect à la nature. J'ai grandi dans une ferme et nous appelions tous nos animaux ainsi, mais nous prenions grand soin d'eux. Nous disions cela simplement parce que tout le monde sait qu'on ne donne pas de nom à ce qu'on va manger.* » Exactement ! Nous l'utilisons pour nous distancier, pour exclure les autres de notre cercle de considération, créant ainsi des hiérarchies de différence qui justifient nos actions, afin de ne pas ressentir quoi que ce soit.

En revanche, la philosophie autochtone reconnaît les autres êtres comme nos proches, y compris ceux que nous avons l'intention de manger. Malheureusement, comme nous ne pouvons pas faire de photosynthèse, nous, les humains, devons prendre d'autres vies pour vivre. Nous n'avons pas d'autre choix que de consommer, mais nous pouvons choisir de consommer une plante ou un animal d'une manière qui honore la vie qui nous est donnée et la vie qui s'épanouit en conséquence. Au lieu d'éviter le risque éthique en créant une distance, nous pouvons accepter et réconcilier cette tension. Nous pouvons reconnaître les plantes et les animaux comestibles comme des êtres vivants à part entière et, grâce à des pratiques sophistiquées de réciprocité, démontrer notre respect pour l'échange sacré de la vie entre parents.

Les étudiants que nous accompagnons dans le cimetière sont principalement des scientifiques écolo-



giques en formation. La pratique consistant à tout « *it-iser* » dans la nature est non seulement courante, mais également obligatoire dans les écrits scientifiques. Rachel souligne que dans son cours de biologie, il existe « *des tabous stricts régissant la personnification de la nature, et même un murmure d'anthropomorphisme vous fera perdre une note sur un devoir* ».

J'ai eu le privilège de passer ma vie à m'agenouiller devant les plantes. En tant que botaniste, je collecte parfois des données. En tant que femme autochtone connaisseuse de plantes, je cueille parfois des remèdes. Ces deux rôles offrent un contraste saisissant dans ma façon de penser, mais je suis toujours émerveillée et toujours en relation avec la nature. Dans les deux cas, les plantes me nourrissent, m'enseignent et m'inspirent. Lorsque j'écris en tant que scientifique, je dois dire « *Une racine de 8 cm a été extraite du sol* », comme si les êtres feuillus étaient des objets, et, d'ailleurs, comme si je l'étais aussi. La rédaction scientifique préfère la voix passive aux pronoms sujets de toute sorte. Et pourtant, son langage technique, conçu pour être très précis, occulte la vérité plus profonde.

En tant que femme autochtone connaisseuse de plantes, je pourrais dire : « *Mes cousines végétales m'ont transmis leur savoir en matière de guérison et m'ont donné un remède à base de racines.* » Au lieu d'ignorer notre relation mutuelle, je la célèbre. Pourtant, la grammaire anglaise m'oblige à désigner ma guérisseuse estimée par le pronom « *it* » et non par « *a respected teacher* » (une enseignante respectée), comme toutes les plantes sont considérées dans la langue potawatomi. Cela m'a toujours mise mal à l'aise. Je veux un mot pour désigner l'être. Pouvons-nous désapprendre le langage de l'objectivation et nous débarrasser de la pensée colonisée ? Pouvons-nous créer un nouveau monde avec de nouveaux mots ?

Inspiré par la grammaire animée du potawatomi, qui me semble si juste et vraie, j'ai cherché une nouvelle expression qui pourrait être intégrée à la langue anglaise à la place de celle-ci lorsque nous parlons d'êtres vivants. En marmonnant toute seule à travers les bois et les champs, j'ai essayé de nombreux mots différents, dans l'espoir que l'un d'entre eux sonne juste pour mes compagnons feuillus ou à plumes. Il y en avait un qui revenait sans cesse dans mes réflexions. J'ai donc demandé conseil à mon aîné et guide linguistique, Stewart King, et lui ai expliqué mon objectif : trouver un mot pour insuffler l'animisme dans la grammaire anglaise, afin de réparer le manque de respect. Il m'a justement mis en garde en me disant que « *notre langue n'a pas la responsabilité de guérir la société qui a cherché à l'exterminer* ». Avec un profond respect pour sa réponse, j'ai également pensé à la façon dont les enseignements de notre sagesse ancestrale pourraient un jour être nécessaires pour guérir un monde ravagé. Je lui ai donc demandé s'il existait dans notre langue un mot qui traduisait l'état simple mais miraculeux du simple fait d'être. Et bien sûr qu'il y en a un. « *Aakibmaadiziiwin* », m'a-t-il répondu, « signifie « *être de la terre* ». J'ai poussé un soupir de soulagement et de gratitude pour l'existence de ce mot. Cependant, ces belles syllabes

ne pouvaient pas facilement être transposées en anglais pour remplacer le pronom « *it* ». Mais je me suis interrogé sur ce premier son, celui qui m'était venu à l'esprit alors que je marchais sur cette terre. En reconnaissant et en célébrant pleinement ses racines potawatomi, pourrions-nous entendre un nouveau pronom au début du mot, à partir de la partie « *aaki* » qui signifie terre ? *Ki* pour signifier un être de la terre vivante. Pas il ou elle, mais *ki*. Ainsi, lorsque le rouge-gorge gazouille un matin d'été, nous pouvons dire : « *Ki chante pour réveiller le soleil* ». *Ki* court à travers les branches sur ses pattes d'écureuil, *ki* hurle à la lune, les branches de *ki* se balancent dans la brise parfumée de pin, toutes vivantes dans notre langue comme dans notre monde.

Nous aurons bien sûr besoin d'un pluriel pour parler de ces nombreux êtres avec lesquels nous partageons la planète. Nous n'avons pas besoin d'emprunter au potawatomi puisque, ô surprise, nous avons déjà le mot anglais parfait pour les désigner : *kin* (parent). Les *kin* mûrissent dans les champs ; les *kin* nichent sous les avant-toits ; les *kin* migrent vers le sud pour l'hiver, mais reviennent bientôt. Nos mots peuvent être un antidote à l'exceptionnalisme humain, à l'exploitation, un antidote à la solitude, une ouverture à la sororité. Si les mots peuvent créer le monde, ces deux petits sons peuvent-ils rappeler la grammaire de l'animisme qui a été effacée de la bouche des enfants à Carlisle ?

Je ne me fais aucune illusion quant à la possibilité de changer soudainement notre langue et, par conséquent, notre vision du monde, mais en réalité, l'anglais évolue constamment. Nous abandonnons les mots dont nous n'avons plus besoin et en inventons de nouveaux qui nous sont utiles. Le *Oxford Children's Dictionary* a notamment supprimé les mots « *acorn* » (gland) et « *buttercup* » (bouton d'or) au profit de « *bandwidth* » (bande passante) et « *chatroom* » (salon de discussion), mais les a réintégrés suite à la pression publique. Je ne pense pas que nous ayons besoin de mots qui nous éloignent de la nature ; nous avons besoin de mots qui rétablissent cette relation, qui nous invitent à adopter une vision inclusive de la personnalité de tous les êtres.

Lorsque j'ai envoyé ces deux petits mots dans le monde comme des graines emportées par le vent, ils sont tombés ici et là sur un sol fertile. Plusieurs auteurs les ont intégrés dans des livres pour enfants et dans des chansons. Des lecteurs ont rapporté que le son même, le phonème prononcé « *ki* », résonne avec d'autres mots ayant une signification similaire. *Ki* est une orthographe parallèle de *chi*, le mot qui désigne l'énergie vitale inhérente qui circule à travers toutes choses[1]. Il trouve une harmonie avec « *qui* » dans les langues latines. On m'a dit que c'était le nom d'une déesse sumérienne de la Terre et la racine des mots turcs désignant l'arbre. *Ki* pourrait-il être la clé pour ouvrir une nouvelle façon de penser, ou pour se souvenir d'une ancienne ?

Mais ces réponses proviennent d'écrivains naturalistes, d'artistes, d'enseignants et de philosophes ; je voudrais savoir comment réagissent les jeunes, ceux qui façonnent le langage parmi nous. Notre petite université environnementale est dominée par les écologistes, donc s'il y a un public ouvert au *ki*, ce sont bien eux.

AVEC *KI* ET *KIN* QUI LEUR TROTTENT DANS LA TÊTE, les étudiants se promènent à nouveau ensemble dans le cimetière, s'amusant à utiliser ces mots et à voir comment ils les ressentent sur leur langue et dans leur tête.

Imprégnés des formalités de la syntaxe, bon nombre d'étudiantes posent des questions sur les « règles » d'utilisation de ces nouveaux mots, règles que nous n'avons pas. Y a-t-il un cas possessif ? Où sont les limites ? « *Je pourrais dire « ki » à propos de cet arbuste,* » dit Renée, « *mais qu'en est-il du vent ?* »

« *Oui,* » lui réponds-je, « *dans ma langue, le vent est considéré comme animé.* »

Alors que nous nous tenons sous le chêne aux branches robustes, les étudiants débattent de la manière d'utiliser ces mots. Si l'arbre est *ki*, qu'en est-il des glands ? Elles conviennent que les glands sont *kin*, toute une famille de petits êtres. Le sol est également jonché de branches tombées dans cette partie négligée du cimetière. « *Ces branches mortes sont-elles aussi considérées comme kin ? Même si elles sont mortes ?* » demande Evelyn. « *En regardant les branches mortes sur le sol, je me suis surprise à penser beaucoup au bois de chauffage* », dit-elle. « *J'ai toujours parlé et pensé comme si c'était moi qui fabriquais le bois de chauffage. Mais quand j'ai pensé à cet arbre comme à un ki, comme à un être vivant, j'ai soudain compris à quel point c'était absurde. Je n'ai pas fabriqué le bois de chauffage. C'est*

1. *Chi*, ou *Qi* est l'énergie vitale dans la philosophie taoïste et la médecine traditionnelle chinoise (NdT.)

l'arbre qui l'a fait. Je ne faisais que le ramasser par terre. » En une seule phrase, Evelyn assiste à un transfert de l'action ou de la capacité d'agir de l'humanité vers l'arbre lui-même. La grammaire de l'animisme est un antidote à l'arrogance ; elle nous rappelle que nous ne sommes pas seuls. Evelyn écrit plus tard : « *L'utilisation du mot ki m'a fait voir les choses différemment, comme si toutes ces personnes m'offraient des cadeaux, et je ne pouvais m'empêcher d'éprouver de la gratitude. Nous appelons ce type de bois de chauffage du petit bois, et pour moi, il a allumé une nouvelle compréhension. Et regardez, le mot* kin *(parenté) se trouve juste là, dans* kindling *(petit bois).* »

Une autre étudiante, Amanda, ajoute : « *Ce mot me fait considérer les arbres davantage comme des individus. Avant, je les appelais tous simplement « chênes », comme s'ils appartenaient à une espèce et non comme des individus. C'est ainsi qu'on nous l'enseigne en dendrologie, mais l'utilisation du mot ki me fait penser à chacun d'entre eux, non pas simplement comme des « chênes », mais comme ce chêne particulier, celui avec la branche cassée et les feuilles brunes.* »

Malgré leur très brève introduction au *ki* et au *kin*, les étudiants comprennent immédiatement les implications de ces mots : « *J'imagine que cela représenterait un défi pour la plupart des personnes religieuses* », dit Paul. « *Cela fait en quelque sorte descendre les humains du piédestal qui les place comme les seuls êtres dotés d'une âme.* » En effet, les missionnaires chrétiens ont été les fers de lance de la suppression linguistique dans les cultures autochtones et ont été parmi les principaux architectes du mouvement des pensionnats indiens. La guerre contre une langue animiste et en relation avec le monde naturel était essentielle à la double mission de conversion religieuse et économique. Il est certain que le mandat biblique de soumission de la création par l'homme était incompatible avec les langues autochtones.

Un autre étudiant, Kieran, remarque : « *Utiliser ces mots dans mes conversations m'a ouvert les yeux sur le fait que nous sommes tous liés. Lorsque vous commencez à utiliser ki et kin, vous regrettez de les avoir considérés comme acquis toute votre vie.* »

Les écopsychologues ont suggéré que notre conception de nous-mêmes comme étant intrinsèquement séparés du monde naturel a des conséquences négatives sur le bien-être des êtres humains et des écosystèmes. Peut-être que ces mots peuvent être un remède pour les deux, afin que chaque fois que nous parlons du monde vivant, nous expirions le respect et inspirions la fraternité, transformant l'atmosphère même en un moyen de créer des liens. Si les pronoms peuvent susciter l'empathie, je veux inonder le monde de leur son.

Les étudiantes les plus extraverties expriment un certain enthousiasme pour les nouveaux pronoms, mais les sceptiques réservés gardent leurs réserves pour le devoir écrit lorsque nous sommes de retour en classe. Un élève le formule ainsi : « *C'est une idée généreuse et bienveillante, mais elle ne fonctionnera jamais. Les gens n'aiment pas le changement et ils seront furieux si vous essayez de leur dire comment parler. La plupart des gens ne veulent pas considérer la nature comme étant aussi bonne qu'eux.* » Un étudiant écrit dans une écriture brouillonne qui traduit son impatience dans chaque lettre à moitié formée : « *Si vous voulez changer le monde, faites quelque chose de concret. Faites du bénévolat à la banque alimentaire, plantez un arbre. Imaginer des pronoms est une énorme perte de temps.* »

C'est pourquoi j'aime enseigner, parce que nous sommes obligés de rendre des comptes.

L'abstraction consistant à « *inventer des pronoms* » semble bien futile à une époque de l'histoire de notre nation où le langage irrespectueux est monnaie courante dans le discours politique. Le nationalisme américain, sans parler de l'exceptionnalisme humain, est élevé au rang d'objectif noble, ce qui laisse peu de place à l'humilité et à la compassion écologique. Il semble chimérique de plaider en faveur du respect des êtres non humains alors que nous refusons de l'étendre aux réfugiés humains. Mais je pense que cet étudiant a tort. Les mots ont leur importance et peuvent avoir des répercussions dans le monde « réel ».

La compassion écologique qui réside dans nos langues autochtones menace une fois de plus l'entreprise de domination, alors que les forces politiques et



économiques s'opposent au monde naturel et que le colonialisme extractif renaît sous le signe de la prospérité. Le contraste entre les visions du monde est aussi marqué aujourd'hui qu'à l'époque de mon grand-père, et ce sont encore une fois les terres et les peuples autochtones qui en font les frais.

Si vous pensez qu'il s'agit uniquement d'une question linguistique obscure, regardez simplement la prairie du Dakota du Nord où, au moment où j'écris ces lignes [2017], des centaines de personnes campent dans une tempête de neige, endurant un froid glacial pour continuer à veiller sur leur rivière, menacée par la construction du Dakota Access Pipeline et les inévitables déversements de pétrole qui en résulteront. Pour eux, la rivière n'est pas une chose inanimée : elle fait partie de leur cercle de responsabilité morale et de compassion, et ils la protègent donc farouchement, comme si elle était un membre de leur famille, car c'est le cas. Mais ceux qu'ils protègent de cette rivière parlent de celle-ci, du pétrole et du pipeline en utilisant le même terme, comme si « cela » leur appartenait, comme si « cela » n'était rien de plus qu'une ressource à leur disposition. Comme si elle était morte.

La compassion écologique qui réside dans nos langues autochtones menace une fois de plus l'entreprise de domination, alors que les forces politiques et économiques s'opposent au monde naturel et que le colonialisme extractif renaît sous le signe de la prospérité.

À Standing Rock, entre ceux qui sont armés de canons à eau et ceux qui sont armés de prières, il existe deux langages différents pour le monde, et c'est là que se dessinent les lignes de bataille. Traitons-nous la terre comme si elle était notre parent, comme si elle était animée par l'être, avec réciprocité et respect, ou comme une chose que nous pouvons traiter avec ou sans respect, selon notre choix ? Le langage et la vision du monde du colonisateur s'opposent une fois de plus à la vision du monde autochtone. Conscients de cela, les protecteurs de l'eau à Standing Rock ont été rejoints par des milliers d'alliés non autochtones, qui s'expriment également avec la voix de la résistance, qui parlent au nom du monde vivant, au nom de la grammaire de l'animisme.

LES ÉTUDIANTS COMMENTENT QU'ILS AIMERAIENT UTILISER *KI* ET *KIN*, mais butent sur les changements de formulation. « *Ce serait beaucoup plus facile si j'avais appris cela quand j'étais enfant* », disent-ils. Ils ont bien sûr raison. Non seulement parce que les schémas linguistiques s'établissent tôt dans le développement, mais aussi parce que les enfants parlent tout naturellement des autres êtres comme de personnes. J'adore écouter mon petit-fils qui, comme la plupart des tout-petits qui regardent un papillon voleter dans le jardin, dit : « *Il vole* » ou « *Elle est assise sur une fleur* ». Les enfants parlent d'abord avec une grammaire universelle animée, jusqu'à ce que nous leur apprenions à ne plus le faire. Mon petit-fils est également complètement fasciné par les bulldozers et peut les regarder indéfiniment, mais malgré leurs mouvements et leur rugissement, il ne se trompe pas sur leur nature : il les appelle « *it* ».

Je lui apprends également quelques mots en potawatomi. En hommage à la langue qui a été retirée à son arrière-grand-père, je souhaite transmettre cette langue à mon petit-fils afin qu'il ne se sente jamais seul au monde et qu'il vive entouré de ses proches. Il a déjà acquis les bases de l'animisme : il embrasse les arbres et la mousse. Mon cœur s'est rempli de joie lorsqu'il a levé les yeux de ses myrtilles dans son porridge et m'a demandé : « *Nokomis, est-ce que ce sont des minan ?* »

Il grandit à une époque où le respect entre les peuples s'est effrité et où le tissu social présente des lacunes béantes. Pour réparer cela, nous devons retisser les liens entre les humains et nos cousins plus qu'humains. Peut-être qu'aujourd'hui, à l'heure où le mythe de l'exceptionnalisme humain s'est révélé illusoire, nous écouterons d'autres intelligences que la nôtre, celles de notre kin, de nos parents. Pour y parvenir, nous aurons peut-être tous besoin d'un nouveau langage qui nous aidera à honorer et à nous ouvrir aux êtres qui nous enseigneront. J'espère que mon petit-fils considérera toujours les autres êtres comme une source de conseils et d'inspiration, et qu'il écoutera davantage les papillons que les bulldozers.

Robin Wall Kimmerer



Romance pour l'océan

et à toi, l'enfant de la lune

merci à vous
pour tout
pour toujours

J'ai partagé mes secrets avec toi
et tu m'as traversée
avec le vert, le bleu, le noir et l'argent
de tes yeux aqueux et consolant

J'ai ruminé mes secrets avec toi
et tu m'as bercée
avec le son des marrés
un ton doux, renouvelant et onduleux

J'ai angoissé mes secrets avec toi
et tu m'as évoquée
la brise des sages qui seule avec corps, peau et bois
vivaient ensemble avec toi

J'ai tremblé mes secrets avec toi
et tu m'as imagée
qu'à travers les terrifiants orages
ma barque saine prendra le bon virage

J’ai désespéré mes secrets avec toi
et tu m’as renvoyée
l’horizon où mes pensées s’envolent sans entraves
des grands voiliers fières et braves

J’ai pleuré mes secrets avec toi
et tu m’as réveillée
la force de tes montagnes
qui te protègent et t’accompagnent

J’ai souri mes secrets avec toi
et tu m’as encouragée
les oiseux qui jouent avec toi,
la baleine, la merveille, la joie

J’ai chanté mes secrets avec toi
et tu m’as inspirée
avec le timbre de tes rêves
le reflet des étoiles sur tes lèvres

J’ai chuchoté mes secrets avec toi
et tu m’as emportée
dans une vague passionnée
flots d’idéaux indomptés

J’ai dévoilé mes secrets avec toi
et tu m’as caressée
la rafale qui ride ta surface
et la mienne qui souffle et s’embrase

J’ai murmuré mes secrets avec toi
et tu m’as projetée
ton âme profonde et nébuleux
large, clair, tempétueux

J’ai offert mes secrets à toi
et tu m’as régalée
la franchise du coquillage orné
la vision d’une perle, être confiée

J’ai ouvert mes secrets à toi
et je me suis révélée
sur ta plage mon être s’est déverrouillée
a senti la bonheur de m’aimer

l’enfant des nuages



La résistance mapuche *s'acharne*

Au sud du continent d'Abya Yala, entre les océans Atlantique et Pacifique, se situent les terres ancestrales du peuple mapuche. De vastes territoires de gigantesques forêts traversés par d'imposantes rivières, de longues côtes et des îles, les majestueux massifs de la Cordillère et ses volcans. Comme les territoires avoisinants, jadis habités par d'autres peuples aujourd'hui exterminés ou dispersés, ces terres sont dominées par les États chilien et argentin qui y ont organisé l'exploitation et la spoliation. Industries forestières, latifundistes, mines, pisciculture industrielles, projets énergétiques et tourisme y ont défiguré la nature et placé les Mapuches sous le joug du système industriel, détruisant leur culture et leur cosmovision. Mais depuis plusieurs décennies, surtout au Chili, mais aussi en Argentine, des Mapuches mènent une lutte radicale pour chasser les entreprises capitalistes et récupérer leurs territoires afin d'y reconstruire la nation mapuche, leur monde. Cette lutte renoue avec les traditions guerrières du *weichan* des communautés mapuches lors de leur lutte centenaire et acharnée contre l'Empire inca et les colonisateurs européens successifs, jusqu'à soi-disant « Pacification de l'Araucanie » quand, en 1861, l'État chilien indépendant lance une vaste expédition militaire pour conquérir les terres ancestrales des Mapuches et soumettre une population rebelle.

Cette lutte radicale s'appuie principalement sur trois axes : en premier, le « contrôle territorial », qui consiste à harceler et à chasser les entreprises (notamment forestières et extractivistes) puis à occuper les territoires. En deuxième, la « résistance », les actions de sabotage et d'attaque contre les émanations du système capitaliste et contre l'État chilien. Le contrôle territorial implique donc des occupations, la reconversion des terres exploitées (monoculture de pins et d'eucalyptus), la reconstruction du monde mapuche avec ses coutumes, ses traditions, sa cosmovision et ses institutions sociétales. La résistance consiste surtout en attaques incendiaires contre les exploitations forestières, les installations extractivistes (granulés, parcs éoliens, barrages hydroélectriques), en embuscades contre des convois forestiers (surtout par la route, mais aussi par le rail), en attaques contre des dispositifs de contrôle et de surveillance (casernes, postes de police, tours de vigie…) et en sabotages d'infrastructures (antennes-relais, ponts, réseau ferroviaire et pylônes électriques). Elles sont la plupart du temps menées et revendiquées par les différentes organisations de résistance mapuche, tel que la *Coordinadora Arauco-Malleco* (CAM), *Weichan Auku Mapu* (WAM), *Liberacion Nacional Mapuche* (LNM), *Resistencia Mapuche Lafkenche* (RML),…
Et enfin en troisième, comme trame de fond et profond, la « reconstruction du monde mapuche », des communautés, de la spiritualité issue de la cosmovision mapuche.

Le gouvernement de gauche de Boric, au pouvoir depuis 2022, a prolongé et intensifié l'état de siège dans ce que l'État chilien appelle la Macrozona Sur. Il a ainsi préparé le terrain pour une répression encore plus intensive que promet le futur président d'extrême droite, Kast, élu en décembre 2025.

Les six bruits dans le Wallmapu sous occupation militaire

Dans différentes communautés et Lof qui composent ou ont historiquement composé la résistance mapuche pour l'autodétermination, en particulier dans les provinces de Malleco et d'Arauco, les enfants et les personnes âgées mapuches reconnaissent différents types de bruits de harcèlement technologique dans le cadre de cette guerre de faible intensité qui sévit actuellement à Wallmapu.

Une réalité invisible pour la grande majorité de la société, mais très présente dans différentes écoles situées dans des zones de conflit, où les enfants appartenant aux Lof en résistance, ainsi que leurs parents, reconnaissent six types de bruits causés par le harcèlement technologique :

1- Le drone conventionnel.
2- L'hélicoptère Camcopter modèle S-100.
3- L'avion sans pilote, utilisé tant par l'armée que par l'armée de l'air chilienne.
4- Les véhicules Mowats, plus connus à Wallmapu sous le nom d'amphibies.
5- Le Jeep blindé, connu sous le nom de *zorrillo*.
6- L'hélicoptère conventionnel, utilisé tant par l'armée que par les carabiniers chiliens.

Ces six types de bruits sont présents à toute heure du jour et de la nuit. Les six bruits peuvent même être entendus en une seule journée, ce qui représente une forme de siège militaire et policier, mais aussi une forme de torture et une autre forme de guerre psychologique constante de la part de l'État chilien et, plus précisément, du gouvernement de Gabriel Boric, car ces six types de bruits n'étaient pas présents sous les gouvernements précédents et sont liés à l'escalade progressive de cette guerre de faible intensité contre les Mapuche.

Sans aller plus loin, en décembre et janvier 2025, Carolina Tohá, alors ministre de l'Intérieur du gouvernement progressiste, féministe et pluraliste actuel, s'est rendue à Wallmapu, plus précisément à l'ancien lycée technique agricole de Pailahueque, situé dans la commune d'Ercilla, qui est depuis près de dix ans la plus grande et la plus importante base militaire et policière implantée sur le territoire mapuche, appelée ZACOP (Zona Araucanía Control de Orden Público). À cette occasion, Carolina Tohá a remis aux carabiniers chiliens un hélicoptère drone moderne sans pilote appelé Heli Camcopter S-100, fabriqué par l'entreprise autrichienne Schiebel, d'un coût de 7 milliards de pesos, qui émet un son très particulier (entre celui d'un avion, d'un hélicoptère et d'un drone). Grâce à cela, les carabiniers du Chili sont devenus la seule police d'Amérique du Sud à posséder ce nouvel élément technologique « au service de la sécurité », comme l'a déclaré l'ancienne ministre de l'Intérieur elle-même : « *Cet hélicoptère drone ne quittera en aucun cas la zone Macro Sud (Wallmapu) afin d'assurer une plus grande sécurité et tranquillité dans la région.* »



Tohá, ministre de l'Intérieur (gauche) remet aux carabiniers un Camcopter S-100 pour combattre la résistance mapuche.

En discutant avec des personnes de différents endroits de la région de Malleco, elles affirment que les différents types de bruit affectent leur quotidien car pendant la journée :

« *on peut être tranquillement en train de faire le ménage chez soi quand soudain, ce bruit apparaît. Il n'est pas très fort, mais il est constant... En réalité, nous devons mettre de la musique pour ne pas l'entendre, car ce bruit constant est assez gênant... Et à ce stade, je ne sais pas ce qu'ils veulent que nous leur montrions...* », explique une *lamgen* d'un lof emblématique en résistance, faisant allusion au drone.

Un autre témoignage d'une récupération territoriale située à côté de la route 5 sud, après Collipulli au sud, déclare ce qui suit :

« *Ces avions survolent la région toute la journée... ils vont de Lof en Lof... ils font le tour de Temucuicui, puis ils passent par Pidima et reviennent ici... un autre jour, ils passent par Bajo Malleco ou aussi par Maica* ». Le récit ci-dessus montre comment la

province de Malleco, en particulier les Lof en résistance, est purement et simplement assiégée par les différents appareils technologiques répressifs.



« Les soldats hors du Wallmapu
Empathie & solidarité avec la résistance mapuche »

Une autre forme d'occupation et de siège est représentée par les contrôles militaires conjoints avec les carabiniers - qui, dans l'état d'urgence actuel, soit la deuxième occupation militaire du Wallmapu, ont atteint le nombre de 650 000 identités contrôlées - sur différentes routes et pistes, en particulier celles qui mènent à différentes communautés et secteurs emblématiques de la résistance. Tel le carrefour de Quechereguas, également appelé carrefour de Collico, dans la commune d'Ercilla, qui représente un secteur stratégique pour l'armée et la police. Les routes qui s'y croisent mènent en effet à des secteurs importants dans la lutte pour la récupération territoriale (comme Temucuicui, Chacaico ou Collico).

Un autre endroit visé est le bas Malleco. Une personne originaire de ce secteur commente : « *Il arrive parfois que le contrôle militaire et les carabiniers nous retardent d'une dizaine de minutes, car les forces armées peuvent contrôler plusieurs voitures à la fois et cela crée des embouteillages. Donc, si vous avez un billet de bus, vous devez quitter la maison plus tôt* ».

À cet endroit, à côté du pont Malleco, se trouve l'une des bases militaires avancées qui a été mise en place sous le gouvernement Boric.

Un autre témoignage est celui d'un membre de la communauté Temucuicui concernant les contrôles policiers et militaires au croisement de Quechereguas déjà cité, dans la commune d'Ercilla, à proximité de la route Cinco Sur :

« *Il m'est arrivé récemment d'avoir une altercation avec les carabiniers alors que j'allais déposer mes trois enfants à l'école, dont deux devaient prendre le bus qui les emmène à la ville de Victoria. C'était la cinquième fois du mois qu'ils me contrôlaient, alors je leur ai dit : « C'est la cinquième fois que vous me contrôlez, je fais 14 kilomètres aller-retour pour déposer et récupérer mes enfants à l'école ; vous connaissez par coeur le numéro d'immatriculation du véhicule ; il y a une caméra moderne ici, aujourd'hui je suis en retard pour arriver à temps au minibus de mes enfants et vous contrôlez mon identité... À ce moment-là, mon fils, encore mineur, s'est énervé en voyant qu'il y avait déjà trop de contrôles avec les mêmes agents de police... La situation était très tendue à ce moment-là, car les policiers se sont également énervés, mais ensuite, la situation s'est calmée.* »

Cela montre bien que les 650 000 contrôles d'identité ne visent pas les grands propriétaires terriens de la région, mais les mapuche et les leaders de diverses communautés en résistance. Tout à fait dans le style de l'Apartheid en Afrique du Sud.

Un autre témoignage d'une personne âgée :

« *Hier soir, vers trois heures du matin, l'avion sans pilote volait. L'avez-vous entendu ? Hier soir, l'amphibie est également arrivé jusqu'au pont, mais il n'a pas réussi à traverser jusqu'ici.* »

Les récits ci-dessus sont un petit échantillon d'un quotidien caché et invisible et d'une normalisation de la violence de la part de l'État, déguisée en bonne volonté par le biais du *Plan Buen Vivir*, en plus d'une indolence de la part de la société en général qui semble accepter voir cautionner cette militarisation. Et qui a cru au discours de cette nouvelle « *idéologie de l'occupation* » de la part de la presse en ce qui concerne le « *narco-terrorisme* », le « *terrorisme* » et le « *crime organisé* » pour dénigrer la résistance mapuche, la récupération territoriale et l'autodétermination.

Gabriel Boric laissera sans aucun doute comme héritage le siège des communautés et des Lof en résistance, plus de 60 lois répressives, plus d'une centaine de prisonniers politiques mapuches et l'état d'urgence le plus long de l'histoire du pays appelé Chili.

Le 18 novembre 2025 a marqué le troisième anniversaire et demi de la « deuxième occupation militaire du Wallmapu ». Le 14 décembre, le candidat ultraconservateur d'extrême droite, un zombie partisan de l'ancienne dictature de Pinochet, José Antonio Kast, a été élu prochain président. Il prendra ses fonctions en mars 2026. Il a annoncé vouloir arrêter les processus de restitution des terres aux communautés, abroger les quelques lois supposées garantir certains droits aux mapuche et autres peuples autochtones et envoyer plus de militaires pour « libérer » les territoires (des mapuche) et « nettoyer » la zone de toutes les organisations de résistance armée, qualifiées de « terroristes ruraux ».

Au sein de la résistance mapuche, des communautés en lutte aux organisations de combat, des collectifs mapuche dans les villes aux libertaires solidaires, tout le monde se prépare à de rudes combats.

Inspiré d'un reportage de *Radio Kurruf*

Lutter sous l'état de siège

Entretien avec Hector Llaitul de la Coordinadora Arauco-Malleco (CAM)

En novembre, un long entretien fut réalisé avec Hector Llaitul, werken (porte-parole) de l'organisation de résistance mapuche *Coordinadora Arauco-Malleco* (CAM) par une radio libre de Wallmapu. Llaitul a été condamné en mai 2024 à 23 ans de prison pour son engagement au sein de la résistance radicale mapuche. Voici quelques extraits qui parlent de la situation actuelle au Wallmapu.



La question de la sécurité a été un thème récurrent au sein du gouvernement actuel et pendant la campagne présidentielle. Comment évaluez-vous les politiques de sécurité mises en œuvre par le gouvernement de gauche dans le Wallmapu ?

Il faut tout d'abord souligner que le gouvernement Boric est celui qui a le plus maltraité la cause mapuche à travers ses politiques de sécurité, ce qui se traduit non seulement par une répression accrue dans les communautés, entre autres mesures, mais aussi par un soutien inconditionnel aux groupes économiques qui nous confrontent avec plus de force à leurs politiques extractivistes dans le Wallmapu ancestral. Répression aveugle, nombre record de prisonniers politiques mapuches sous ce gouvernement, torture et persécution dans les prisons, et militarisation de tout le Wallmapu. La tromperie et l'absence de réponse aux revendications dans les « commissions pour la paix » témoignent du traitement cruel et raciste du gouvernement actuel qui, par le biais d'un nouvel ordre social et politique, a créé les conditions pour qu'un nouveau gouvernement d'extrême droite déclare la guerre au peuple nation mapuche. Il est clair pour nous que l'un des grands héritages du gouvernement actuel a été de créer les conditions sociopolitiques et discursives permettant à une nouvelle gouvernance d'extrême droite de perpétuer le système capitaliste qui menace les ressources naturelles de la manière la plus brutale qui soit, ce qui a permis de garantir les investissements des groupes économiques principalement dans le territoire ancestral mapuche. Ainsi, l'État impose à nouveau une stratégie qui réinstalle un discours et une position anti-mapuche chargés de colonialisme et de racisme pur et dur.

Cependant, notre peuple a fait preuve de courage et de dignité face à cette nouvelle offensive néofasciste qui plane sur le cône sud, et il continuera à agir avec intégrité et courage, comme l'ont fait nos ancêtres. […]

L'état d'urgence, les lois draconiennes, les procureurs racistes, la diabolisation des mapuches et des weichafé, les drones, les chars, les blindés et le nombre exorbitant de militaires et de policiers témoignent d'un scénario de guerre contre la cause mapuche. C'est pourquoi il peut sembler presque incompréhensible que le Parti communiste et une certaine gauche du Frente Amplio [large coalition progressiste] puissent être favorables à la prolongation de l'état d'urgence, accordant aux forces armées le pouvoir de garantir le fonctionnement des institutions, créant ainsi une plateforme néofasciste qui rétablit le pouvoir de la droite et s'impose à nouveau avec l'armée dans tout le Chili.

Nous pouvons souligner que le gouvernement Boric confirme que, quel que soit le gouvernement au pouvoir, de droite, de centre ou de pseudo-gauche, une répression et une intolérance accrues ont été imposées à la cause mapuche, réaffirmant la véritable nature capitaliste et coloniale de l'État chilien.

Où en sont le mouvement et la résistance mapuches face à cette offensive fasciste ?

Même si nous faisons aujourd'hui face à une nouvelle offensive néofasciste dans le Wallmapu historique, qui pourrait s'intensifier encore davantage avec des gouvernements dirigés par l'extrême droite chilienne, les contradictions s'aggraveront et le conflit historique de notre peuple avec l'État capitaliste s'intensifiera à des niveaux encore inconnus, ce qui sera la responsabilité des puissants.

La résistance renaîtra grâce à la conscience et à l'engagement dans la lutte des nouvelles générations de weichafé et du *Newen* de la Mapu [énergie spirituelle profonde dans la cosmovision mapuche], qui perdureront à jamais.

Une résistance reprise par les communautés qui ont adopté la stratégie du contrôle territorial [occupation des terres], qui n'abandonneront pas la voie qu'elles ont choisie de lutter sans merci contre les différents projets extractivistes, principalement contre les exploitations forestières et les centrales hydroélectriques, tant que celles-ci persistent à piller et à dévaster nos territoires, considérés comme sacrés.

Nous revendiquons la poursuite de la lutte autonomiste et révolutionnaire mapuche parce qu'il existe des investissements qui portent atteinte aux communautés et à leurs revendications, parce qu'ils portent atteinte à la nature et à nos modes de vie, parce qu'ils visent à exterminer notre *Itrofilmogen* [le vivant, toutes les vies]. La lutte se poursuivra et sera plus forte car il existe encore un mouvement qui se bat pour l'autonomie et pour de véritables transformations qui rétablissent notre monde mapuche dans son sens le plus large. En effet, le renforcement de notre *kimun* [sagesse] et *rakiduam* [pensée] a permis la renaissance de nombreux *newen pu kona ka pu weichafe* [esprits et guerriers] prêts à donner leur vie si nécessaire pour la reconstruction nationale mapuche.

Face à l'offensive néofasciste représentée par Kast et le colonialisme, un grand mouvement de résistance pour la reconstruction de notre peuple s'opposera. Et les actions ne s'arrêteront pas, car face à chaque abus et injustice du système des entrepreneurs et des colons, la réponse viendra du plus profond de notre essence mapuche. Car nous n'agissons pas selon la logique *winka* [envahisseur] ou occidentale, ni en tant que défenseurs de l'environnement, comme nous appellent les « progressistes ». Nous n'agissons pas non plus comme des militants sociaux ou des politiciens pragmatiques, comme se sont définis les partisans d'une nouvelle constitution, mais nous luttons en tant que mapuches, parce que nous sommes mapuches et chaque fois qu'il y aura une atteinte à notre Ñuke Mapu, à nos Lof, à nos prisonniers politiques, il y aura une réponse avec tout le *Feyentun* et le *Newen* de la Mapu [spiritualité et énergie de la terre].

Weichan



7 novembre 2025, attaque incendiaire à Vilcun contre une exploitation forestière

25 octobre, Cañete (Bio Bio).
Quelques jours avant le début du procès contre les weichafé (guerriers mapuche) Miguel Llanquileo Cona et Eric Montoya Montoya, l'organisation de résistance mapuche Weichan Auku Mapu (WAM) revendique l'attaque incendiaire contre des engins forestiers appartenant à une scierie industrielle. Les assaillants avaient laissé une banderole en solidarité avec les prisonniers politiques mapuche. Les deux weichafé inculpés, appartenant à la WAM, avaient été arrêtés en 2023 à bord d'un véhicule volé. Plusieurs armes de guerre et de grenades avaient été retrouvés dans le coffre. Le 12 novembre, ils ont été condamnés à 24 ans de prison. Le tribunal a notamment retenu que les armes saisies avaient été utilisées lors de 7 attentats dans le Wallmapu.

7 novembre, Vilcún (Araucanía).
Les weichafé armés de la WAM lancent une vaste attaque contre l'exploitation forestière et agricole Traipo. Une maison patronale, deux magasins, un hangar, un bureau et un casino, ainsi que plusieurs véhicules sont incendiés.

8 novembre, Carahue (Araucania)
Le siège de l'entreprise de granulats Transportes y Aridos, est attaqué pendant la nuit. De nombreux engins et camions sont incendiés et détruits. Une banderole de la WAM est laissée sur place, faisant référence aux prisonniers politique mapuche.

9 novembre, Cunco (Araucania)
Nouvelle attaque revendiquée par la WAM : cinq pelleteuses et deux skidders de l'entreprise forestière Curanco sont réduits en cendres. Sur place, une banderole disant « Face à leur Justice et leurs lois, action et sabotage. »

11 novembre, Contulmo (Bio Bio)
Quatre engins forestiers et cinq véhicules de l'entreprise forestière multinationale Arauco sont incendiés lors d'une attaque revendiquée par la WAM. Tôt le matin, une dizaine de weichafé armés ont fait irruption sur l'exploitation forestière. Ils/elles ont menacé la trentaine de travailleurs sur place de se tenir à l'écart. Il n'y a pas eu de blessés. Les weichafé ont exproprié deux fourgons de l'entreprise. Ils seront retrouvés une semaine plus tard par les forces de l'ordre. Le gouverneur de la région Bio Bio implore le gouvernement d'appliquer la loi anti-terroriste et de renforcer la présence militaire et policière dans la zone.

12 novembre, San Pablo (Los Lagos)
Plusieurs engins d'une entreprise de voirie travaillant à la réfection de la route sont incendiés pendant la nuit.

17 novembre, Nueva Imperial (Araucania)
Un camion transportant du bois est incendié sur la route entre Temuco et la côte. Une banderole de l'ORT Leftraru, un des regroupements de combat territorial de l'organisation de résistance Coordinadora Auraco-Malleco (CAM) est retrouvée sur place, faisant référence à Julia Chuñil. La leader mapuche, très active dans la résistance pour la défense de la terre, a disparue du territoire ancestral occupé de Los Laureles (région Los Ríos) en novembre 2024. Elle aurait été enlevée et assassinée par des paramilitaires. Son corps n'a jamais été retrouvé et a probablement été brûlé.

18 novembre, Angol (Araucania).
Tôt le matin, des weichafé armés interceptent un convoi forestier sur la route entre Angol et Collipuli. Ils tirent en l'air et obligent les conducteurs à descendre des véhicules. Ensuite, ils/elles arrosent les 4x4 et camions transportant du bois avec de l'essence et y mettent le feu.

28 novembre, Collipuli (Araucania).
Deux weichafé armés interceptent un véhicule des vigiles de l'entreprise forestière multinationale Mininco. Ils menacent les vigiles, les obligent à descendre du véhicule et s'emparent de leurs armes et d'un drone de surveillance. Puis mettent le feu au véhicule.

7 décembre, Cañete (Bio Bio).
Pendant la nuit, des weichafé mettent le feu à une villa d'un latifundiste. Une banderole sur place, signée par RML, Resistencia Mapuche Lafkenche, une organisation de résistance, dit : « *Pas de paix ni d'accord. Wallmapu libre. Liberté pour les prisonniers politiques mapuche.* »



Récit du chem *à Pumalal*

Je m'appelle Koyam, je fais partie de l'organe de résistance territoriale (ORT) Wenteche de la *Coordination Arauco-Malleco* (CAM) et je vais vous raconter l'histoire de l'attaque des installations des grands exploitants forestiers à Pumalal. Une opération planifiée, coordonnée et proposée à la direction de la CAM par notre dirigeant et chef, le weychafé *Blanquito*. L'objectif principal de l'action était de s'occuper des *winkui*, que les winka perturbent tant, mais aussi d'aider le peuple mapuche et d'inciter les plus jeunes à se joindre à la lutte. Tout s'est passé sur les exploitations de l'entreprise forestière *Mininco*, qui a fait les plus gros investissements dans cette région. Les weichafé ont choisi cet endroit parce que le *winkul* y est le plus sacré, mais aussi en raison du type d'engins sur place, car il s'agissait de camions neufs, ce qui allait représenter une très grosse perte pour les capitalistes. Il est important de préciser que l'*ORT Wenteche* s'appelle aussi Matiás Catrileo. Ils l'ont assassiné près d'ici, près des gorges.

Le peñi Marco était le référent du groupe, il a fait le premier pas pour aller au chem. Il indiquait la stratégie et préparait tout, il faisait

les études avant les attaques, c'était sa tâche. Il était aussi celui qui était le plus préparé, il avait toujours son fusil avec lui. Il essayait de veiller à lintégrité de ses peñi pour que tout le monde soit en sécurité et que personne ne soit laissé pour compte. D'autre part, il était toujours bien préparé, conscient de ne pas boire, de ne pas divulguer d'informations, de prendre soin de lui. L'alcool et la drogue étaient toujours interdits parmi nous, de même pour le peñi Marco. Par ailleurs, le weychafe Marco a toujours respecté les *Ñuke Mapu*. Il était un soutien religieux dans les affaires mapuches et nous parlait toujours de l'importance du *Chaw Nguenechen* dans nos actions. Ces mêmes *newen* nous ont aidé, il est clair qu'ils voulaient aussi éviter d'être détruits, car c'est ce que font les forestiers, ils détruisent notre monde.

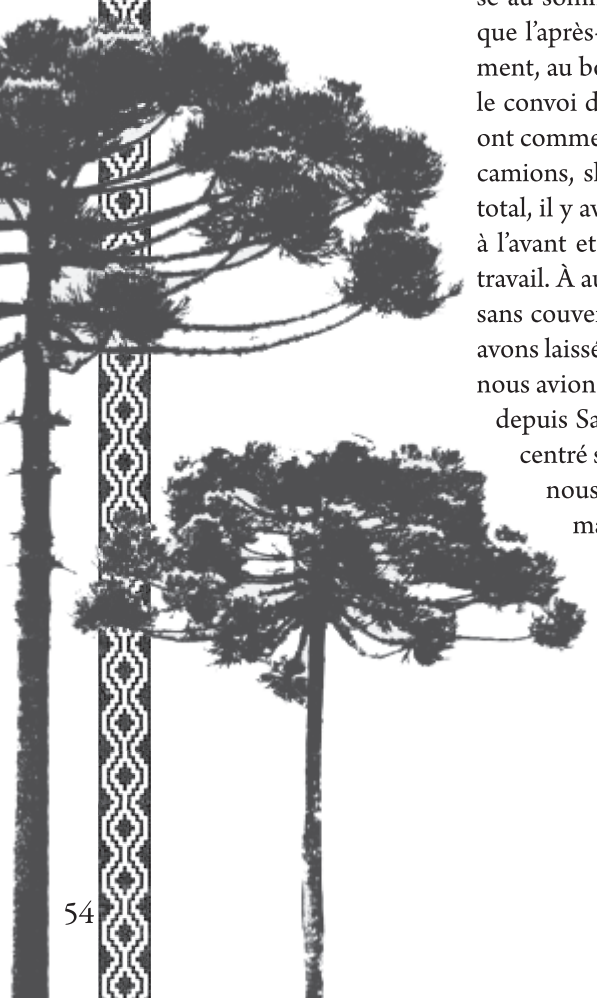
En prévision de l'opération, un peñi devait aller repérer le chemin quinze jours avant l'action. Il faut dire que nous avons toujours un plan B en cas de problème. Nous étions cinq au total et nous nous sommes tous préparés physiquement et psychologiquement.

Quand le jour est arrivé, nous avons dit aux kure de se tenir prêtes si nous tombions prisonniers et, comme nous avions tous des familles, de s'occuper des enfants et des familles. S'il y avait eu un problème, nous étions tous prêts à attaquer parce que nous avions de bons fusils et de bonnes armes : un M 16, un AK 47, et les autres avec des .38 et des fusils de chasse.

Ce jour-là, ils sont venus nous chercher à 2 heures du matin à la maison, nous sommes partis par temps froid et nous avons pris tout ce qu'il fallait pour survivre : du maté, du kofke, du merken, du chocolat, une bouilloire et du charbon de bois parce que nous ne voulions pas faire de fumée qui pouvait trahir notre présence. Nous avons également pris des vêtements de camouflage. Nous sommes descendus petit à petit, on nous avait laissé au sommet de la colline pour avoir une bonne vue. Au fur et à mesure que l'après-midi arrivait, nous nous rapprochions de plus en plus et finalement, au bout d'un moment, nous avons trouvé notre objectif : on a bloqué le convoi de camions, demandé aux chauffeurs de descendre, puis nos *peñi* ont commencé à arroser les engins pendant que d'autres mettaient le feu aux camions, skidders, moissonneuses, pelleteuses, etc. à l'aide de torches. Au total, il y avait douze amions et diverses machines forestières. Le M 16 était à l'avant et l'AK 47 couvrait l'arrière, tandis que les autres *peñi* faisaient le travail. À aucun moment, les *peñi* qui arrosaient les camions n'ont été laissés sans couverture, d'autant plus qu'ils étaient presque tous des parents. Nous avons laissé des tracts sur place et sommes partis par le chemin alternatif que nous avions repéré. Il paraît que les flics ont envoyé un avion de surveillance depuis Santiago, mais ils n'ont rien pu faire. L'avion de repérage s'est concentré sur le feu, car il est entraîné à détecter la chaleur corporelle, ce qui nous a permis de faire diversion et de sortir sains et saufs. Nous avons marché pendant douze à quinze heures pour revenir à travers les collines. Nous n'avions pas de lampes, mais nous connaissions la région, c'était notre avantage, et les keufs restaient sur les routes principales.

Cette attaque nous a aidé personnellement à avoir plus de courage, à être respectés en tant que mapuche et, ainsi, contribuer à l'autonomie, à la liberté.

Traduit du livre *Chem ka Rakiduam. Pensamiento y acción de la CAM*, première édition en 2019



Faire groupe

Un groupe de copains décide de partir en balade en montagne en avril pour deux jours. Ils espèrent faire des affûts pour observer des chamois.

C'est Noisette qui a le plus d'expérience. D'ailleurs, c'est chez elle qu'on se donne rendez-vous.

Sur l'insistance des copains (surtout Cajou) pour voir les chamois, elle a finalement réussi à caler un week-end tous ensemble (pas simple avec les agendas de tout le monde !). Elle a un peu la pression car elle sait que les grands groupes ne sont pas l'idéal pour faire des approches discrètes. Mais elle est contente de partager sa passion des affûts avec tout le monde. Le rendez-vous a été fixé à 10h, le temps pour Cajou et Pécan qui viennent de loin de faire la route.

Amande est arrivée la veille chez Noisette parce qu'elles sont super copines, que c'est plus pratique pour le stop et qu'il n'y a rien de tel qu'une bonne nuit de sommeil avant de partir en montagne.

À 10h, Cajou et Pécan arrivent. Ils commencent directement à discuter avec Amande qu'ils n'ont pas vu depuis longtemps. Noisette, qui s'est levée tôt pour préparer toutes ses affaires, ramène régulièrement la discussion au matériel car elle a peur qu'un de ses potes ait oublié des affaires. De fait, elle prête une couche supplémentaire à Amande (il fait froid en montagne la nuit) et une paire de guêtres à Cajou qui n'est équipé que de chaussures basses (il peut y avoir de la neige en haut même s'il fait beau en bas !). La discussion dérive et Noisette finit par expliquer de quelle façon faire son sac quand on part en rando. 10H40, et Cacahuète n'est toujours pas là. En même temps, il est toujours en retard. Cajou s'inquiète (il a peut-être eu un accident avec la neige sur le col ?). Noisette s'agace car elle voit que le temps passe et sait que la montée peut être longue. Là, Pécan annonce qu'ils ne pourront pas rester trop longtemps dimanche car ils ont une réunion à 16h qu'ils avaient oublié. Noisette voit la fenêtre de temps pour pouvoir observer les chamois se raccourcir toujours plus. 10H50, Cacahuète finit par arriver. (« Ha bon c'était pas 10h30 le rendez vous? En tout cas, y'avait plein de problèmes sur la route ! »). Il manque du matériel à Cacahuète qui sait que Noisette en a beaucoup à prêter dans sa maison, mais, comme il a déjà mis tout le groupe bien en retard, il n'ose pas demander. Cajou l'accueille et lui demande s'il a fait bonne route. Pécan est agacé du retard de Cacahuète et en plus a une petite douleur à la cheville qui ne passe pas et qui le rend de mauvaise humeur (un mauvais coup à la boxe), mais bon il en a vu d'autres, il serrera un peu plus ses chaussures et ça ira. Ce n'est vraiment pas grave, ça ne sert à rien d'en parler. Noisette coupe court aux retrouvailles, on charge et la petite troupe se met en route avec la voiture de Noisette. Il est 11h15. Heureusement on ne va pas loin. On arrive au début de la rando à 11h40. On décharge les sacs. Cacahuète a super faim, il n'a pas pris le temps de déjeuner. Mais bon, il ne va pas ralentir le groupe alors qu'il l'a déjà mis en retard. Noisette a faim mais elle se dit que, là, tout le monde veut partir. Cajou a faim mais elle ne veut pas passer pour la personne qui se plaint tout le temps. Pécan s'en fout, il a mal à la cheville. Et Amande vient de s'envoyer 2 barres protéinés discrètement pour tenir jusqu'à la pause. Ça a surpris Cajou qu'elle ne partage pas, mais elle dit rien. La



petite troupe démarre. Le dénivelé est important. Et les nuages s'amènent (le temps change vite en montagne). Amande marche vite devant car elle est entraînée à faire plein de courses de trail. Suivie de près par Pécan qui semble un peu râler mais qui est super sportif. Noisette les suit mais cherche en même temps à faire des points cartes réguliers car, avec le brouillard, elle ne reconnaît pas bien. Et puis, elle regarde souvent en arrière Cajou et Cacahuète qui sont beaucoup trop lents pour les garder du coin de l'œil et qui, en plus, parlent fort, ce qui risque de faire fuir les chamois.

On continue de monter, Amande a beaucoup transpiré et avec le vent qu'il y a, elle rechigne à faire des pauses pour attendre les autres car elle a froid. Pécan commence à boiter mais personne ne le remarque. Noisette se rend compte qu'il y a peu de chances de voir les chamois avec ce brouillard mais elle a peur de décevoir ses amis qui sont venus de loin pour ça, alors elle se dit qu'en poussant le groupe à marcher plus, on pourra passer au-dessus des nuages et retrouver de la visibilité.

Cajou en chie physiquement dans la montée, elle se sent conne de ralentir tout le monde mais elle est contente de ne pas être seule et de rencontrer Cacahuète qui est super marrant. Cacahuète fait des blagues en parlant fort pour remonter le moral de Cajou pour qui ça n'a pas l'air simple, puis il s'en fout un peu des chamois, il est surtout là pour traîner avec ses potes...

Nous retrouvons le groupe plus haut dans la montée. Tous ensemble dans une petite bergerie pour s'abriter un peu du vent en plein brouillard. Cacahuète fait une chute de tension parce qu'il n'a toujours pas mangé. Pecan annonce qu'il ne peut plus marcher avec sa cheville et qu'il va faire demi-tour seul pour retourner aux voitures. Amande a les lèvres bleues et n'arrive plus du tout à se réchauffer. Cajou est épuisée physiquement et ne parle plus. Noisette, qui se sent responsable du groupe, commence à parler agressivement à tout le monde parce qu'elle n'en peut plus de gérer et qu'elle a l'impression qu'elle aurait dû mieux faire. Tout le monde s'accuse les uns les autres et la dispute éclate. Perdus. Dans le brouillard et le vent en pleine montagne. Avec une hypothermie et une blessure incapacitante. Et en plus, personne n'a aperçu de chamois.

Comment éviter d'en arriver là ?

Se connaître soi-même

Dans les sociétés européennes, le culte de la performance nous enferme. Nous sommes éduqués à croire que l'erreur est un échec. Ainsi nous mettons en place beaucoup de comportements d'évitement. Il est très dur de poser des limites. « Je n'y arrive pas », « j'ai besoin d'aide » sont vus comme des aveux de faiblesse comme si l'on devait pouvoir tout réussir tout seul, tout le temps.[1] Prisonniers de ce paradigme de la réussite scolaire, sociale, des bonnes notes, du mérite. On commence à cacher aux autres nos points vulnérables. On se raconte l'histoire qu'on est super indépendant. Qu'on a plein de forces, qu'on peut tout surpasser. En réalité, quand on creuse, ce sont surtout nos peurs qui nous dirigent. Mais la base de la coopération, c'est d'être clair dans nos besoins, dans nos limites, dans nos objectifs.

Parfois le problème est encore plus profond. Nous sommes tellement déconnectées de nous-mêmes que nous ne nous connaissons pas. Prises dans une vie sans rites de passage, sans cérémonie, sans chasse, sans froid, sans faim, sans deuil collectif,... Nous baignons dans une vie facile où l'on ne connaît plus l'inconfort. Alors parfois, quand d'un coup on glisse, on découvre un monde de sensation, de peur, de stress avec lequel nous n'avons presque jamais eu de prises et nous perdons pied, nous paniquons. On n'apprend pas à guérir, en revanche, on se raconte qu'on gère tout en accumulant des traumas sous le tapis. On apprend juste à toujours plus serrer les dents. En s'abîmant toujours plus au passage. Comment prétendre se connaître si on ne sait pas comment on réagit dans l'adversité ? Comment peut-on coopérer si on ne se connaît pas soi-même ? Comment agir délibérément au sein d'un groupe si nous portons toujours un masque social modelé par nos peurs ?

Connais toi toi-même. Tes points forts et tes défauts. Et partage-les aux autres.

Altruisme

Les gens altruistes sont les plus dangereux disait quelqu'un. Et dans la bouche de ce quelqu'un, « dangereux » est un terme positif. Si chaque personne du groupe s'occupe des besoins des autres avant ses propres besoins, ce groupe peut littéralement devenir inarrêtable. Bien plus que la compétence. Ou la force physique. Ce n'est pas un gentil

[1] C'est bien sur un mythe qui reste crédible uniquement dans une société hautement technologique où l'on peut se raconter que l'on n'a besoin de personne, des serviteurs robots, des machines ou des esclaves à l'autre bout du monde font tout le boulot pour nous.

décroissant qui a écrit ça mais un instructeur des forces spéciales anglaises. Pour monter des équipes qui partaient en infiltration de l'autre côté des lignes ennemies dans la France occupée par l'Allemagne nazie. C'était le critère principal. De nombreuses recrues extrêmement compétentes et entraînées ont été renvoyées pendant la sélection. Parce que malgré tous leurs talents, ils étaient en compétition avec leurs partenaires. Et la sélection rude l'a prouvé ; 100 % des groupes qui réussissaient les tests étaient des groupes avec un haut degré de coopération et d'entraide.

La clé n'est probablement pas de tout donner aux autres tout le temps (on risque vite de se cramer et de dépasser nos limites). Mais de cesser de séparer moi et les autres. Penser les autres comme une partie de nous-mêmes, réapprendre à penser parfois comme un « nous ».

L'altruisme crée la vraie puissance.

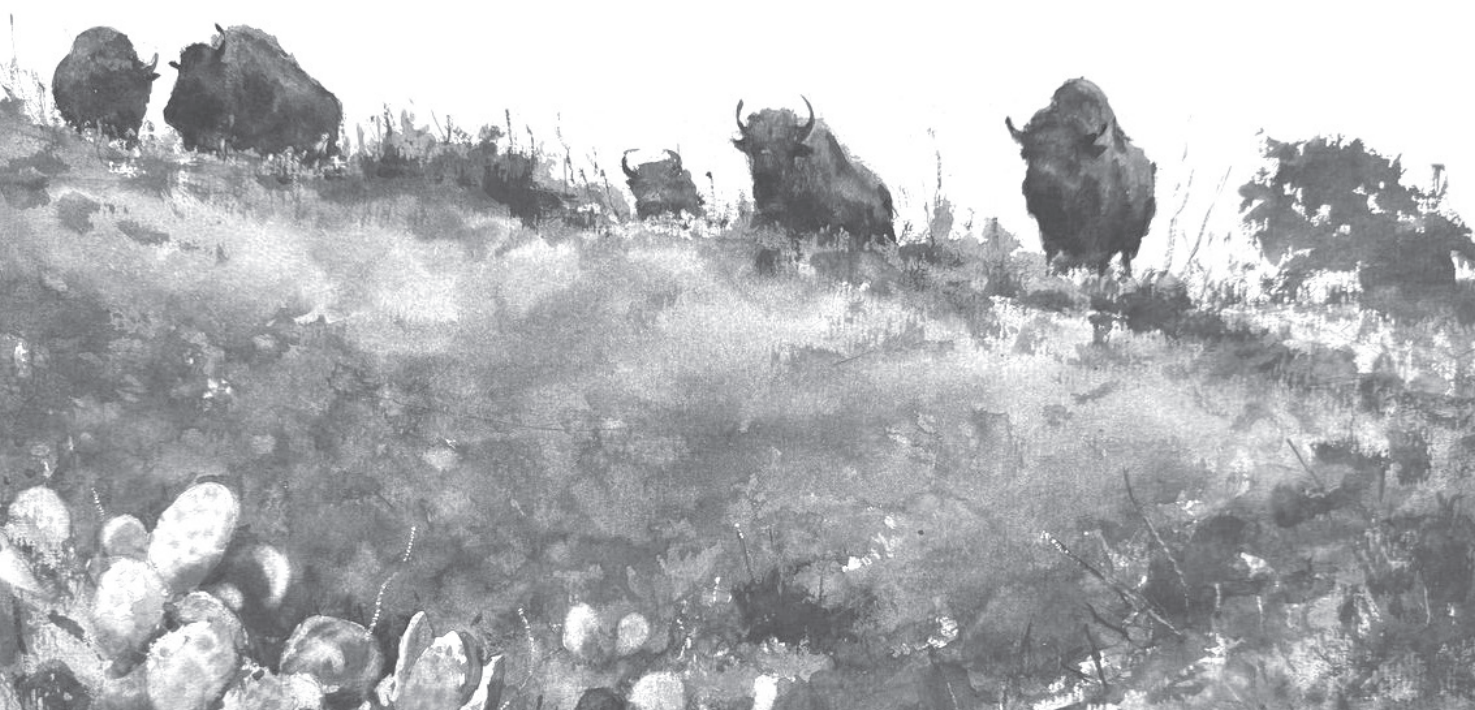
Confiance

Quand tu passes ton temps à te retourner pour vérifier que les gens avec qui tu t'organises ont bien fait leur boulot, tu fais mal le tien. La synergie de groupe fonctionne notamment sur la délégation et la préparation. C'est parce que Rouge regarde nos arrières que je peux rester focus sur les côtés. Et c'est parce que Rouge regarde les arrières, et que moi, Vert, je regarde les côtés, que Jaune peut rester focus sur ce qui se passe devant et prévenir en cas de rencontre avec les chamois. Et c'est parce que l'on fait tous ça que Bleue peut faire son boulot avec la carte pour nous diriger sans se prendre la tête. Et qu'Orange est dédié à vérifier que tout le monde va bien, aider dans un passage difficile, demander des pauses, avoir en tête l'état physique et psychique de tout le monde qu'on peut avancer efficacement. Mais si chaque personne du groupe doit gérer comment elle se sent (stress, fatigue, blessure…), savoir où elle met le pied à son prochain pas (cailloux, racines, bosses, trous), savoir comment les autres membres du groupe se sentent (stress, fatigue, blessure), comprendre la direction générale (monter, descendre, éviter ce roncier) ; si en plus, notre objectif est par exemple de faire de la photo animalière, je dois projeter mon intention (où pourraient être les chamois, comment se déplacent-t-ils, rester discrets pour ne pas être repérés, les voir avant d'être vus etc,), alors il est bien évident que rien n'est bien fait et que les problèmes arrivent en cascade.

Confiance + délégation = puissance de groupe

Définir les objectifs

Pour qu'un groupe fonctionne bien il doit regarder dans la même direction. C'est en participant à une cause qui me dépasse que je peux transcender mes besoins pour appartenir à quelque chose de plus grand. Cela peut être ponctuel (un week-end, une semaine, un mois, une saison) comme sur un temps beaucoup plus long. Mais les objectifs doivent être clairement définis, compris et acceptés par tout le monde pour vraiment donner un sens (surtout pour des objectifs qui nous font nous mouvoir



sur un temps beaucoup plus long, voire peuvent décider d'une grande partie de nos vies).

objectif clairement défini et accepté = un groupe qui connaît son pourquoi

Ok, mais alors, comment fait-on ?

Se connaître soi-même

Noisette : je suis douée à l'orga mais je veux trop en faire. J'ai besoin d'apprendre à déléguer.

Amande : j'ai un super physique mais j'ai du mal à faire confiance aux autres. J'ai besoin d'apprendre à coopérer.

Cajou : je suis douée pour prendre soin des autres mais je manque de confiance en moi. J'ai besoin d'apprendre à me rassurer par moi-même.

Pecan : Je suis courageux mais je suis trop exigeant avec moi-même. J'ai besoin d'apprendre à accepter mes limites

Cacahuète : Je suis curieux et altruiste mais j'ai beaucoup de mal à ne pas me disperser. J'ai besoin d'apprendre à m'autodiscipliner.

Altruisme et confiance

Noisette fait passer ses besoins après ceux des autres mais elle a un problème de confiance envers ces autres. Elle pourrait être moins exigeante avec elle-même et former des gens pour prendre le relais, accepter de déléguer davantage.

Amande peut profiter de son entraînement pour aider les autres, et partager sa nourriture si elle voit d'autres gens en difficulté.

Cajou doit prendre l'habitude de vérifier si son état est ok, avant de projeter toute son attention sur les autres.

Pecan a besoin de poser ses limites beaucoup plus tôt pour ne pas devenir un poids pour le groupe plus tard. S'il avait visibilisé sa blessure, il était possible de lui ôter du poids, trouver une variante d'itinéraire, voire changer de plan. Il aurait pu marcher plus doucement pour se ménager et soutenir les autres.

Cacahuète aurait pu arriver plus tôt. Poser ses besoins et demander de l'aide pour les repas et le matériel. Filer un coup de main plutôt que d'arriver toujours en dernière minute avec les mains vides.

Quels était les objectifs de ce groupe ? Passer du bon temps entre potes en montagne ? Se faire un défi sportif ? Observer des animaux sauvages ? Transmettre des compétences de vie en nature ? Aucune réponse n'est bonne ou mauvaise en soi mais elle n'implique pas les mêmes besoins.

De façon plus générale. Le temps que vous passez avec vos ami·es est précieux. Trouvez un weekend où vous pouvez arriver la veille et repartir le lendemain pour avoir un temps qualitatif.

Prenez l'habitude de séparer la compétence (Noisette a l'habitude des affûts) et l'organisation (Noisette trouve des dates, accueille tout le monde, vérifie le matériel, utilise son véhicule).

Attendez tout le monde pour faire des check-up physiques, matériels, émotionnels sinon vous risquer de vous répéter tout le temps et de perdre patience.

Faire un briefing clair. On part d'ici. On va là-bas. On cherche à faire ça. Si ça ne passe pas, on peut aller à ce refuge. Nos contraintes horaires et météo sont comme ça. On sera de retour ici à telle heure.

Prenez un temps en amont tous ensemble pour définir clairement vos objectifs.

Garder toujours un petit temps à la clôture pour débriefer, partager les meilleurs souvenirs, et s'organiser pour la prochaine.

Prenez soin des autres, prenez soin de vous. On le mérite bien.

Et bons affûts à tout le monde.

« Seul on va plus vite. Ensemble on va plus loin. »

Nightingale

[2] ***Spoiler*** un objectif aussi vague et titanesque que « abattre le capitalisme » n'est pas suffisant pour faire tenir un groupe, il va falloir découper, segmenter, définir des objectifs intermédiaires qui fonctionnent si nous voulons garder un groupe sur la durée.



Une conversation avec Ted Kaczynski

« J'ai lu Edward Abbey au milieu des années 80 et c'était une des choses qui m'a donné l'idée que, oui, il y a d'autres gens qui ont les mêmes attitudes que moi. J'ai lu Le Gang de la clef à molette, je crois. Mais ce qui m'a motivé en premier ce n'était pas quelque chose que je lisais. J'étais juste enragé de voir les machines déchiqueter les forêts et tout ça… »

Theodor Kaczynski, dans une interview avec *Earth First ! Journal*
réalisée dans la Prison de Sécurité Maximale de Florence, Colorado (États-Unis), juin 1999

Theodore Kaczynski a développé une attitude négative envers le système techno-industriel très tôt dans sa vie. C'était en 1962, pendant sa dernière année à l'université de Harvard, explique-t-il, qu'il a commencé à ressentir un sentiment de désillusion envers le système. Et il dit qu'il se sentait assez seul. « Dans les années 60, il y avait eu quelques critiques de la technologie, mais pour ce que j'en sais, il n'y avait pas de gens qui étaient contre le système technologique en tant que tel… Ce n'était que vers 1971 ou 1972, peu après que je sois allé vivre au Montana, que j'ai lu le livre de Jacques Ellul, *La Société Technologique*. C'est une œuvre magistrale. J'étais très enthousiaste quand je l'ai lu. Je pensais "ah, ce gars dit des choses que je voulais dire depuis si longtemps." »

Je lui ai demandé pourquoi il a fini par être contre la technologie ? Sa réponse immédiate était, « Qu'est-ce que tu crois ? Elle réduit les gens à des rouages de la machine, elle nous enlève notre autonomie et notre liberté. » Mais il y avait bien sûr plus. De pair avec la rage qu'il ressent contre la machine, ses paroles révélaient un amour évident pour un endroit très spécial dans les territoires sauvages de Montana. Il était très animé, il parlait avec beaucoup de passion quand il racontait des histoires sur la vie montagnarde qu'il avait créé là-bas et qu'il a ensuite essayé de défendre contre l'empiètement par le système. « La vérité c'est que je ne suis pas orienté sur la politique, j'aurais vraiment préféré de juste vivre en forêt. Si personne n'était venu construire des routes là-bas, abattre des arbres et faire du bruit avec des hélicoptères et des motoneiges, je serais encore en train de vivre là-bas et le reste du monde pouvait aller s'occuper de lui-même. J'ai fini par être impliqué dans des questions politiques parce que j'y ai été poussé, pour ainsi dire. Je n'ai pas une véritable inclinaison dans cette direction. »

En 1971, Kaczynski est allé vivre dans une cabane qu'il a construit lui-même près de Lincoln, dans le Montana. Pendant sa première décennie là-bas, il s'est concentré sur l'acquisition de savoir-faire primitifs qui devaient lui permettre de vivre de façon autonome dans la nature sauvage. Il expliquait que l'impulsion pour faire cela faisait partie de sa psychè depuis son enfance : « Il n'y a pas de doute que la raison pour laquelle j'ai déserté le système technologique est que j'avais lu sur d'autres façons de vivre, en particulier celles des peuples primitifs. Je me souviens que quand j'avais 11 ans, j'allais à la petite bibliothèque locale à Evergreen Park, dans l'Illinois. Ils avaient une série de livres publiée par le *Smithsonian Institute* qui couvrait plusieurs domaines scientifiques. Parmi d'autres choses, j'ai lu sur l'anthropologie dans un livre consacré à la préhistoire humaine. Cela m'a fasci-






né. Après avoir lu quelques autres livres sur le Néanderthalien et autres, j'avais cette forte envie de lire plus. J'ai commencé à me demander pourquoi et je me suis rendu compte que ce que je voulais vraiment, ce n'était pas de lire un autre livre, mais de juste vivre de cette façon-là. » Kaczynski raconte qu'il a alors commencé à étudier intensivement comment identifier des plantes comestibles, pister des animaux et acquérir des techniques primitives, en s'y prenant comme l'académicien qu'il était. « Il y a beaucoup d'années, j'avais l'habitude de lire des livres comme *Lives of Game Animals* d'Ernest Thompson afin d'en apprendre plus sur le comportement animalier. Mais à un certain moment, après avoir vécu en forêt pendant un temps, j'ai développé une aversion à lire n'importe quel récit scientifique. Dans un certain sens, lire ce que les biologistes professionnels disaient sur la vie sauvage la ruinait ou la contaminait. Ce qui a commencé à l'emporter, c'était les connaissances sur la vie sauvage que j'acquérais par mes propres expériences. » Kaczynski parlait longuement sur la vie qu'il menait dans sa petite cabane sans électricité ni eau courante. C'était sa façon de vivre et ses avocats ont essayé d'utiliser cette cabane pour remettre en question sa santé mentale pendant son procès. C'était une stratégie défensive qu'il trouvait fortement insultante. Nous avons parlé des détails de sa routine quotidienne : « J'ai pas mal d'expériences avec l'identification de plantes sauvages comestibles, » disait-il avec une certaine fierté, « c'est certainement une des activités les plus satisfaisantes que je connaisse, aller en forêt et chercher des choses qui sont bonnes à manger. Mais le problème avec une région comme le Montana, et c'est la différence avec les forêts de l'est, c'est que les féculents sont bien moins présents. Il y a des racines comestibles, mais elles sont généralement très petites et éparses. Généralement les meilleures poussent dans les zones plus basses qui sont des zones d'agriculture, c'est-à-dire des fermes, et les fermiers ne veulent pas trop que tu creuses dans leurs champs, donc les féculents, c'étaient de la nourriture civilisée. J'achetais de la farine, du riz, farine de maïs, de l'avoine, du lait en poudre et de l'huile pour cuisiner. »

Kaczynski regrette de ne pas avoir été capable d'accomplir trois choses : construire une arbalète pour chasser, fabriquer une bonne paire de mocassins en daim qui résistent à ses randonnées quotidiennes sur les versants rocheux des collines et apprendre à faire systématiquement du feu sans utiliser des allumettes. Il dit qu'il s'occupait très bien et qu'il était heureux avec sa vie solitaire. « Une chose que j'ai appris en vivant dans la forêt, c'est que tu arrêtes de t'inquiéter pour l'avenir, de t'inquiéter de mourir ; si les choses vont bien au moment, tu penses, bon, et quoi alors si je meurs la semaine prochaine, les choses vont bien en ce moment-même. Je crois que c'était Jane Austen qui écrivait dans un de ces romans que le bonheur est toujours quelque chose qu'on anticipe dans l'avenir, pas quelque chose qu'on a au moment même. Ce n'est pas toujours vrai. Peut-être c'est vrai dans la civilisation, mais quand tu quittes le système et que tu te réadaptes à une différente façon de vivre, le bonheur est souvent quelque chose que tu as au moment même. »

« Le grand problème, c'est que les gens ne croient pas qu'une révolution soit possible, et ce n'est pas possible justement parce qu'ils croient qu'elle ne l'est pas. En grande partie, je trouve que le mouvement éco-anarchiste est en train d'accomplir pas mal de choses, mais je crois qu'il pourrait faire mieux... En général, je crois que ce qu'il faut faire, ce n'est pas d'essayer de convaincre ou de persuader la majorité des gens que nous avons raison, mais plutôt de faire augmenter les tensions dans la société jusqu'au point où les choses commencent à chanceler. »

Il avoue volontiers qu'il a commis pas mal d'actions de sabotage pendant les années 70, mais qu'est alors arrivé le moment où il a décidé de mettre plus d'énergie dans le combat contre le système. Il décrit le catalyseur : « Pour moi, le meilleur endroit était le plus vaste vestige de ce plateau qui date de l'âge tertiaire. C'est vallonné, ce n'est pas plat, et quand on arrive au bout, il y a de ces ravines qui finissent très brusquement sur des falaises raides. Il y avait même une cascade. C'était à deux jours de marche de ma cabane. C'était le meilleur endroit jusqu'à l'été de 1983. Cet été-là il y avait trop de gens autour de ma cabane, j'avais donc décidé que j'avais besoin d'un peu de paix. Je retournai sur le plateau et en arrivant là-haut, je suis tombé sur une route qu'ils avaient tracée au milieu. » Sa voix s'estompe, il fait une pause, puis continue : « Tu ne peux pas t'imaginer combien ça m'a bouleversé. C'était à ce moment que j'ai décidé que plutôt d'essayer d'acquérir d'autres compétences du sauvage, j'allais me dédier à rendre les coups au système. Vengeance. Ce n'était pas la première fois que je faisais du sabotage, mais à ce moment, c'est devenu une priorité pour moi… J'ai fait un effort conscient de lire des choses qui avaient trait aux questions sociales, particulièrement au problème de la technologie. Je voulais en partie comprendre comment des sociétés changent, et dans ce but, j'ai commencé à lire de l'anthropologie, de l'histoire, un peu de sociologie et de psychologie, mais surtout de l'anthropologie et de l'histoire. » Kaczynski arrivait rapidement à la conclusion que des stratégies réformistes qui ne faisaient qu'appeler à « réparer » le système ne menaient nulle part, et il avait peu de confiance dans l'idée qu'un changement massif de conscience pourrait un jour saper le système technologique. « Je ne crois pas que c'est possible. En partie à cause de la tendance humaine, pour la plupart des gens, il y a des exceptions, à choisir la voie de la moindre résistance. Ils prendront le chemin facile, et renoncer à sa voiture, à sa télévision, à son électricité n'est pas la voie de la moindre résistance pour la plupart des gens. A mon avis, il ne peut pas exister une façon contrôlée ou planifiée pour démanteler le système industriel. Je crois que la seule façon pour s'en débarrasser, c'est qu'il s'écroule et s'effondre.

C'est pour cela que je pense que les conséquences seront quelque chose comme lors de la Révolution russe, ou des circonstances de ce qu'on voit aujourd'hui dans d'autres parties du monde comme aux Balkans, en Afghanistan, au Rwanda. Cela pose un dilemme pour les radicaux qui ont un point de vue non-violent. Quand les choses s'écrouleront, il y aura de la violence, et cela soulève une question, je ne sais pas si je veux vraiment la qualifier de question morale, mais ceux qui comprennent la nécessité de se débarrasser du système techno-industriel doivent se rendre compte du fait que s'ils œuvrent pour son effondrement, ils vont en effet tuer beaucoup de gens. Si le système s'effondre, il va y avoir des troubles sociaux, il va y avoir de la famine, il n'y aura plus de pièces de rechange ou du diesel pour les engins agricoles, il n'y aura plus de pesticides ou de fertilisants dont dépend l'agriculture moderne. Il n'y aura donc pas assez de nourriture, qu'est-ce qui va se passer alors ? Pour ce que j'ai lu, aucun radical n'affronte cette question. » A ce moment, il me demande, en tant que radicale, de me confronter à cette question. J'ai répondu que je ne savais pas quoi répondre. Il disait que lui non plus il ne savait pas, il a serré ses mains et m'a regardé intensément. Son accent du Midwest, sa structure vocale et ses tournures de phrase étaient tellement familiers et je me disais qu'il me faisait fort penser à mes profs quand j'étudiais l'anthropologie, l'histoire et la philosophie politique à Ohio. Je lui ai raconté comment un de mes conseillers d'études supérieures, le docteur Resnick, lui aussi un diplômé de Harvard, avait une fois soulevé la question suivante lors d'un séminaire sur la légitimité politique. Disons qu'un groupe de scientifiques demande d'avoir une réunion avec les principaux politiciens du pays pour discuter sur l'introduction d'une nouvelle invention. Les scientifiques expliquent que les avantages de la nouvelle technologie sont incontestables, que l'invention va augmenter l'efficacité et faciliter la vie de tout le monde. Le seul bémol, avertissent-ils, c'est que pour que ça marche, quarante mille personnes innocentes vont devoir être tuées chaque année. Est-ce que les politiciens adopteraient la nouvelle invention, ou pas ? La classe voulait commencer à argumenter qu'une telle proposition allait être rejetée sur-le-champ, puis le professeur a dit nonchalamment : « Nous l'avons déjà adopté – c'est la voiture. » Il nous a obligé à considérer combien de mort et de souffrance d'innocents notre société est prête à supporter pour maintenir le système technologique – un système dans lequel nous sommes nés et dont nous n'avions pas eu d'autre choix que d'essayer de s'y adapter. Tout le monde peut voir que la société technologique existante est violente, oppressive et destructrice, mais que pouvons-nous faire ? « Le grand problème, c'est que les gens ne croient pas qu'une révolution soit possible, et ce n'est pas possible justement parce qu'ils croient qu'elle ne l'est pas. En grande partie, je trouve que le mouvement éco-anarchiste est en train d'accomplir pas mal de choses, mais je crois qu'il pourrait faire mieux… Les vrais révolutionnaires devraient se séparer des réformistes… Et je crois qu'il serait bien, si un effort conscient était fait, qu'autant de gens que possible fassent l'expérience de la nature sauvage. En général, je crois que ce qu'il faut faire, ce n'est pas d'essayer de convaincre ou de persuader la majorité des gens que nous avons raison, mais plutôt de faire augmenter les tensions dans la société jusqu'au point où les choses commencent à chanceler. De créer une situation suffisamment inconfortable pour les gens pour qu'ils se révoltent. La question est donc, comment augmenter ces tensions ? Je ne sais pas. »



Kaczynski voulait parler de tous les aspects du système techno-industriel en détail, et sur pourquoi et comment nous devrions œuvrer à provoquer sa chute. C'était un sujet sur lequel les deux nous avions longtemps réfléchi. Nous avons discuté sur l'action directe et sur les limites des idéologies politiques. Mais de loin, nos discussions les plus intéressantes tournaient autour de nos avis sur la supériorité de la vie sauvage et de la nature sauvage. Vers la fin de l'interview, Kaczynski racontait une histoire poignante sur la relation étroite qu'il avait développé avec un lièvre des Rocheuses. « C'est un peu personnel », dit-il pour commencer, et je lui demande s'il préfère que je coupe l'enregistrement. Il me répond : « Non, je peux t'en parler. Quand je vivais en forêt, j'ai inventé une sorte de divinité pour moi-même, » puis il rit. « Pas qu'intellectuellement je croyais à ces choses-là, mais c'était des idées qui correspondaient quelque part à une partie de mon ressenti. Je crois que le premier que je me suis inventé, c'était Grand-Père Lièvre. Tu sais, les lièvres des Rocheuses étaient ma principale source de viande pendant les hivers. J'ai passé beaucoup de temps à apprendre ce qu'ils faisaient et suivre leurs traces partout avant de réussir à m'approcher suffisamment pour pouvoir les tirer. Parfois je suivais une trace de lièvre dans tous les sens, puis les traces disparaissaient. Tu n'arrives pas à comprendre où le lièvre est allé, pourquoi tu as perdu la trace. J'ai inventé un mythe pour moi-même, le mythe du



Grand-Père Lièvre, le grand-père responsable pour l'existence de tous les lièvres. Il avait la capacité de disparaître, c'est pour cela que tu ne pouvais pas l'attraper et que tu ne pouvais jamais le voir… A chaque fois que je tirais un lièvre, je disais toujours "Merci Grand-Père Lièvre". Plus tard, je ressentais une forte envie de dessiner des lièvres. Ils finissaient par occuper une grande partie de mes pensées. J'avais un objet en bois sur lequel j'ai gravé entre autres, un lièvre. Je voulais en faire un mieux, juste pour les lièvres, mais je n'ai jamais réussi à le faire. Puis il y avait un autre que j'appelais parfois *Will-'o-the-Wisp,* le feu follet, ou les ailes de l'aube. C'est quand tu sors le matin, que tu vas sur la montagne et que tu te sens juste attiré par le fait de continuer et de continuer, alors tu es en train de suivre le feu follet. C'était une autre divinité que je me suis inventée. »

Donc Ted Kaczynski, vivant dans la nature sauvage comme des générations de peuples préhistoriques avant lui, avait innocemment redécouvert les dieux de la forêt. Je me demandais s'il avait l'impression que ces dieux l'avaient abandonné maintenant qu'il se trouvait derrière les barreaux, sans liberté, sans lien avec le sauvage, sans plus rien de cette vie qui était tellement importante pour lui, à côté de son amour sincère pour la nature, son amour pour la connaissance et son engagement envers le projet révolutionnaire de précipiter l'effondrement du système techno-industriel. Je lui demandais s'il avait peur de perdre la tête, si les circonstances dans lesquelles il se trouvait maintenant allaient briser son esprit ? Il répondait : « Non, ce qui m'inquiète, c'est que je finisse d'une certaine façon à m'adapter à cet environnement, de me sentir confortable ici et de ne plus en vouloir. Et j'ai peur qu'avec les années qui passent, je puisse oublier, ou bien que je puisse commencer à oublier mes souvenirs des montagnes et les forêts. C'est ça qui m'inquiète vraiment, que je puisse perdre ces souvenirs et ce sentiment de lien avec la nature sauvage en général. Mais je n'ai pas peur qu'ils brisent mon esprit. » Et il offrait le conseil suivant aux anarchistes vertes qui partagent sa critique du système technologique et veulent précipiter l'effondrement, comme Edward Abbey le disait, du « Jaggernaut technologique » : « Ne perdez jamais l'espoir, soyez tenaces et acharnés, ne renoncez jamais. Il y a beaucoup de moments dans l'histoire où les apparents perdants s'avèrent soudainement et inopinément être des gagnants, donc il ne faut jamais conclure que tout espoir est perdu. »

Theresa Kintz

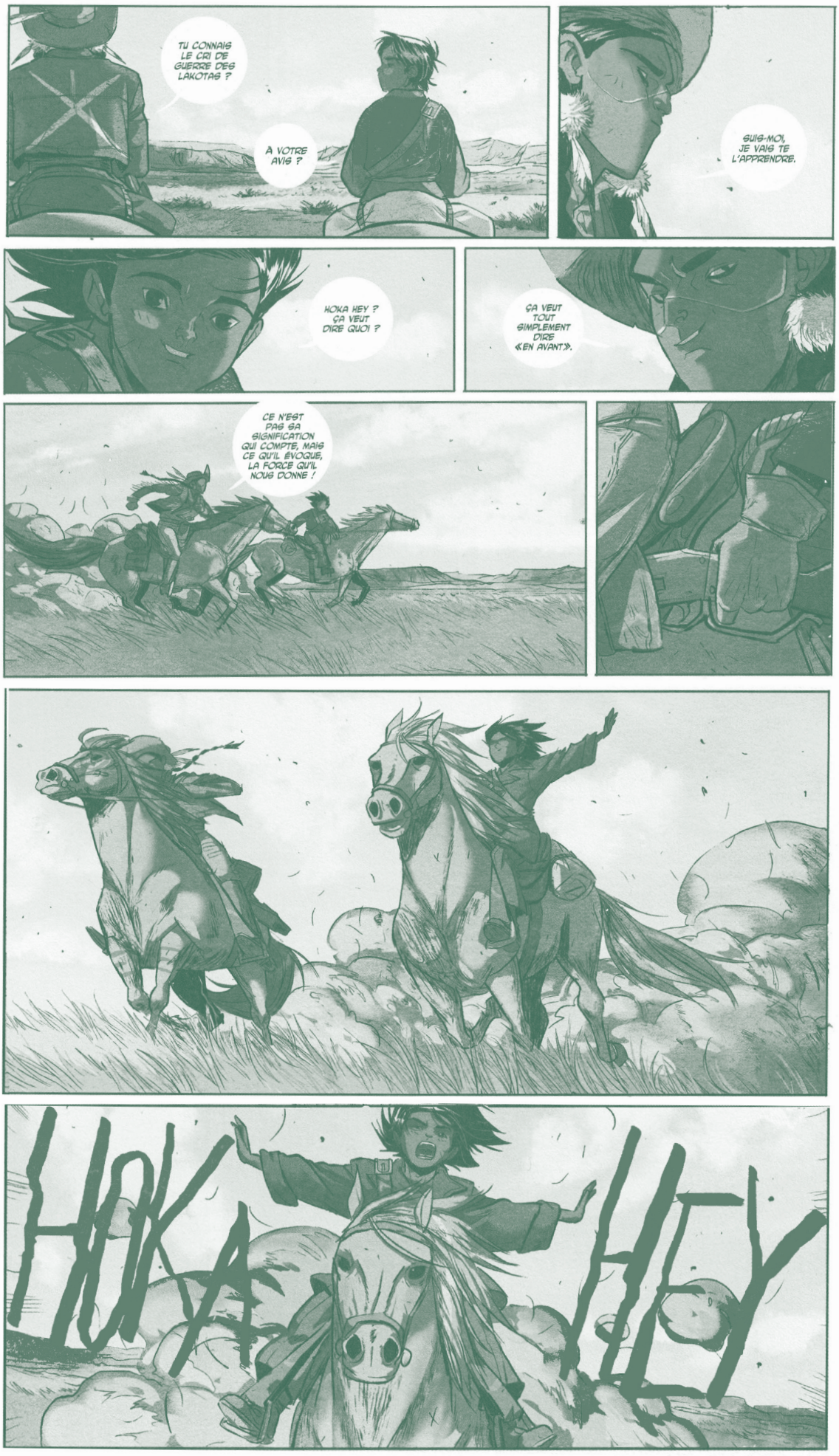


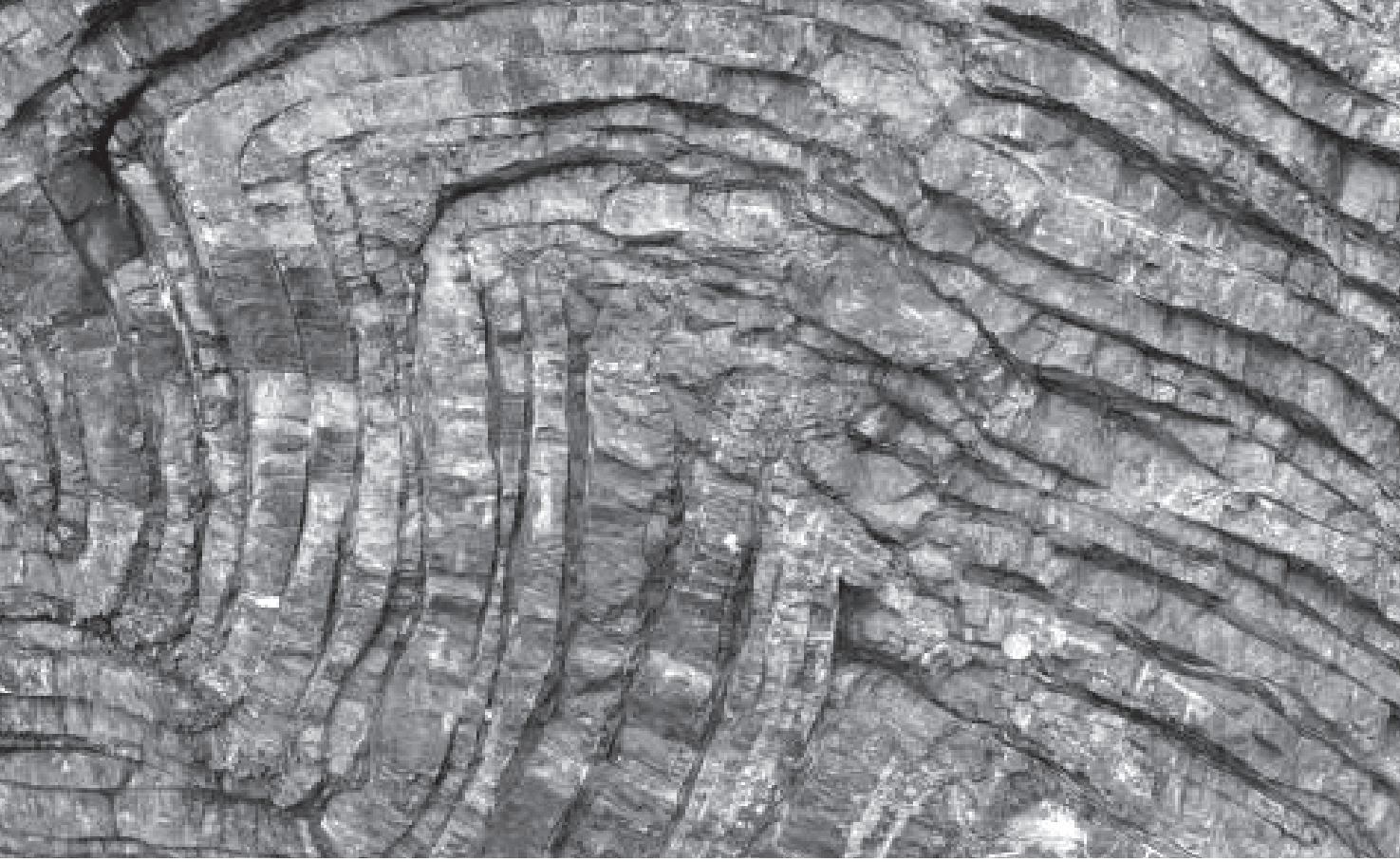
Le 10 juin 2023, Theodore Kaczynski est mort dans la prison de sécurité maximale de Colorado aux États-Unis Diagnostiqué avec un cancer en phase terminal, Kaczynksi se serait vraisemblablement donné la mort plutôt que d'attendre que le cancer l'importe.

Cela faisait 27 ans que cet homme, mort à 81 ans, se trouvait derrière les barreaux. Arrêté en 1996, il fut condamné pour 16 attentats au colis piégés, réalisés entre 1978 et 1995, visant tous des rouages humains du progrès technologique : des professeurs universitaires de génétique humain, d'informatique, de biochimie ; des commerçants d'informatiques ; des directeurs d'une entreprise de publicité et de l'association patronale de l'industrie forestière. Les colis piégés, envoyés par la poste ou déposés en personne sur place, feront 3 morts (un commerçant d'informatique, le vice-directeur d'une multinationale de publicité et le président de l'industrie forestière de Californie) et blesseront, plus ou moins grièvement, une dizaine de personnes.

Presque toutes les bombes, construites artisanalement, étaient marquées des initiaux « FC », pour *Freedom Club*. C'est sous ce nom qu'en 1995, en échange d'une promesse d'arrêter de cibler des personnes et de se limiter au sabotage matériel, sera publié dans l'important quotidien *The Washington Post* le manifeste intitulé « *La société industrielle et son avenir* ». Le manifeste est une critique méthodique de certains aspects de la société techno-industrielle, appelant à une « *révolution contre le système industriel* ». Le progressisme gauchiste est disséqué jusqu'à l'os (son victimisme, sa croyance au progrès, son aspiration à des solution universelle, sa tendance vers la sur-socialisation, sa méfiance envers les individus et l'autonomie des petits groupes), la nature (« *la nature vierge et sauvage, qu'il s'agisse de la Terre ou des formes de vie qui s'y développent sans la moindre intervention de l'homme,* [y compris] *la nature humaine, c'est-à-dire le comportement d'un individu qui n'est pas régulé par une société organisée* », « [la Nature est ce] *qui ne participe pas au pouvoir* ») est proposé comme contre-idéal à la technologie (« *qui cherche à accroître indéfiniment le pouvoir du système* »). Il argumente que le développement de la société industrielle est non seulement nocif pour la nature, mais également pour la liberté humaine, toujours plus soumis à la législation, la manipulation, la sur-socialisation, la domestication. Enfin, le *Freedom Club* propose de hâter, de précipiter l'effondrement du système techno-industriel par l'action révolutionnaire.

La publication du manifeste, qui fait désormais partie du patrimoine de la critique anti-industrielle radicale, n'a malheureusement pas seulement aidé à répandre des critiques radicales. Il a aussi mené à l'arrestation de Theodore Kaczynski dans sa cabane qu'il avait construit lui-même dans les forêts aux pieds des Rocheuses près de Lincoln (Montana). Le FBI avait été mis sur les traces de Theodore Kazcynski par la dénonciation de son frère, qui croit reconnaître des bouts de raisonnement et de tournures de phrases. Lors de son procès, pour désamorcer la stratégie de ses avocats commis d'office (il voulait se défendre lui-même, ce qui lui a été refusé) de le présenter comme dément, il plaide coupable à toutes les accusations.


TU CONNAIS LE CRI DE GUERRE DES LAKOTAS ?
À VOTRE AVIS ?
SUIS-MOI, JE VAIS TE L'APPRENDRE.
HOKA HEY ? ÇA VEUT DIRE QUOI ?
ÇA VEUT TOUT SIMPLEMENT DIRE «EN AVANT».
CE N'EST PAS SA SIGNIFICATION QUI COMPTE, MAIS CE QU'IL ÉVOQUE, LA FORCE QU'IL NOUS DONNE !
HOKA HEY



Le temps ridé

La persistance des mondes passés sur Terre

Toute personne née sur Terre sait que notre maison est remarquable. Si vous deviez réfléchir à ce qui rend cette planète si spéciale, vous pourriez mentionner les vastes océans et l'oxygène abondant, voire le champ magnétique protecteur. Mais un attribut tout aussi exceptionnel, bien que moins évident, est la façon dont la Terre préserve les archives accessibles d'innombrables versions antérieures d'elle-même, condensant des événements de milliards d'années dans le volume des continents d'aujourd'hui. En réalisant cet exploit de compression, la Terre froisse effectivement le temps – en accordant des éons et en juxtaposant des moments de sa longue histoire – par l'intermédiaire des roches.

Dans la croûte terrestre, les mondes passés coexistent avec le présent sous la forme de roches issues de tous les chapitres de la biographie de la planète, mais peu d'entre nous accordent une attention particulière à ces archives extraordinaires. Si nous nous rappelions que nous sommes avant tout des Terriens, un terme décrivant notre héritage commun qui n'aurait jamais dû être cédé à la science-fiction, nous pourrions commencer à prêter plus d'attention à ce que la planète elle-même a à dire. Nous ne réalisons pas à quel point il est inhabituel d'avoir facilement accès à la quasi-totalité de l'histoire de notre planète. Aucun de nos voisins de l'espace ne semble avoir conservé d'archives rocheuses aussi longues et continues.

Pour comprendre la particularité des archives de la croûte terrestre, il faut apprécier la sémiotique des roches. Tout d'abord, les roches ne sont pas considérées comme des noms mais comme des verbes, signifiant des événements et des processus. Si rien ne se passe sur une planète, il n'y aura pas de nouvelles roches. Considérer les roches comme des verbes, c'est comme voir une peinture non pas comme un simple objet qui existe, mais comme la manifestation des mouvements qui ont conduit à sa création. Comme les artistes qui ne peignent qu'à l'huile, certaines planètes ne travaillent qu'avec un seul médium : le magma est le plus courant. Mercure, Vénus et la Lune font partie de ce groupe de planètes uniquement ignées. Mais pour produire du magma, il faut une source de chaleur continue, et si un corps se refroidit trop, sa production s'arrête. C'est ce qui est arrivé à Mercure et à la Lune, qui sont aujourd'hui des mondes-musées silencieux dont les roches sont les monuments d'un passé volcanique dont on se souvient à peine, vandalisé par des éons d'impacts météoritiques.

Les planètes contenant de l'eau liquide disposent d'un plus large éventail de possibilités créatives, car l'érosion, la sédimentation, la dissolution et la reprécipitation permettent de créer de nouvelles roches en reconstituant des roches existantes. Parmi les planètes internes, Mars et la Terre ont toutes deux pratiqué l'art aquatique de la sédimentation, mais Mars a perdu son atmosphère très tôt et a cessé d'enregistrer ses expériences alors qu'elle n'était encore qu'une enfant. La Terre, en revanche, a continué à expérimenter les techniques de sédimentation et a inventé d'innombrables nouvelles façons de déposer des roches, souvent en collaboration avec des formes de vie telles que les algues et les coraux.

Le premier critère pour un enregistrement planétaire de longue durée est donc que les roches soient générées de manière continue dans le temps, c'est-à-dire qu'une planète soit active et dynamique, créant toujours de nouvelles roches par le biais d'un ou plusieurs processus. Mais cela crée un paradoxe, car sur une telle planète, les processus qui génèrent de nouvelles roches - le magmatisme, la tectonique, la sédimentation, l'érosion – sont également susceptibles de faire fondre, d'altérer, d'enfouir et de détruire les roches plus anciennes. On peut facilement imaginer un monde où les processus tectoniques ou hydrologiques sont si vigoureux – à l'instar d'un artiste insatisfait qui repeint obsessionnellement la même toile ou détruit ses œuvres dès qu'elles sont terminées – qu'aucune roche d'une époque ne survit à l'autre.

Bien que la Terre soit extrêmement active, avec d'innombrables parties en mouvement constant, depuis le manteau en ébullition et les plaques mobiles jusqu'aux rivières rugissantes et aux vagues déferlantes, cette planète a toujours réussi à mettre de côté une partie de son travail rocheux au cours des quatre derniers milliards d'années et à rendre ces archives accessibles à ceux d'entre nous qui vivons à la surface. C'est à la fois étrange et remarquable.

Comment une planète peut-elle faire entrer autant de temps dans les dimensions finies de sa croûte externe ? Deux conditions doivent être remplies. Premièrement, le taux de formation des roches doit, en moyenne, être supérieur au taux de destruction, et deuxièmement, les roches survivantes doivent être continuellement reconfigurées pour être accessibles depuis la surface. La Terre dispose de mécanismes assez élaborés pour répondre à ces deux exigences.

La première condition n'est en fait pas vraie pour les roches des fonds marins. La croûte océanique, qui recouvre plus des deux tiers de la surface solide de la Terre, vit vite et meurt jeune. Constitué de basalte, une roche volcanique, le plancher océanique est recyclé au même rythme qu'il est créé, sans accumulation nette. Chaque année, environ 20 km3 (4,8 mi3) de nouvelle croûte océanique sont extrudés sous forme de lave à partir des dorsales médio-océaniques, mais une quantité égale est consommée par la subduction. Si nous devions nous fier à la croûte océanique pour raconter l'histoire de la Terre, celle-ci ne nous ramènerait qu'au Jurassique, soit les trois derniers pourcents de l'histoire de la planète. (En outre, elle n'aurait pas grand-chose à dire sur ce qui s'est passé sur terre à cette époque, comme l'apparition et la disparition de certains lézards terribles et la prolifération subséquente des mammifères).

Heureusement, d'un point de vue archivistique, les continents de la Terre reposent sur un second type de croûte, distinct, dont l'espérance de vie est beaucoup plus longue. La croûte continentale, hétérogène mais largement granitique, a une densité trop faible pour être ramenée dans le manteau par subduction, ce qui lui permet de survivre pendant des milliards d'années. En fait, la majeure partie de la croûte continentale actuelle s'est formée avant environ trois milliards d'années. La croûte continentale est vulnérable à l'érosion – dont la croûte océanique est exempte – mais l'érosion est lente par rapport au volume total des continents, de sorte que même son rongement incessant ne les consume pas entièrement. De manière contre-intuitive, l'érosion est en fait essentielle pour créer les archives de la Terre et les rendre accessibles aux lecteurs terrestres. C'est là que réside le secret de la Terre pour rider le temps.

La plupart des sédiments érodés des continents n'atteignent pas le fond des océans, mais sont déposés par les fleuves, qui perdent leur vapeur lorsqu'ils atteignent la mer, dans les régions peu profondes au large des côtes, appelées plateaux continentaux. Les plateaux sont une zone liminale, épargnée par les forces qui détruisent les croûtes continentales et océaniques. Ils sont continentaux dans le sens où ils sont granitiques, et donc non subductibles, mais marins dans le sens où ils se trouvent sous le niveau de la mer et sont donc non érodables. En même temps, ils sont sensibles aux événements terrestres et maritimes, recevant les détritus des continents tout en étant en communication avec l'océan mondial. Par conséquent, les plateaux continentaux constituent le site idéal pour l'enregistrement à long terme des données planétaires.

la croûte terrestre froissée révélerait comment le passé non seulement persiste, mais façonne en fait le présent. Les roches nous montreraient que les itérations antérieures du monde ne sont pas moins réelles parce qu'elles se sont produites avant que nous n'entrions en scène. Les roches nous rappelleraient que nous vivons nous aussi dans le temps géologique, que notre propre moment sera un jour révolu.

Les sédiments du plateau continental sont la source principale de presque tout ce que nous savons sur l'atmosphère, l'hydrosphère et la biosphère dans le passé géologique ; ils sont les témoins oculaires d'innovations évolutives, de bouleversements tectoniques, d'oscillations climatiques et d'extinctions massives. Ces chroniques tentaculaires – les mémoires de la Terre en plusieurs volumes – sont parfois ennuyeuses, souvent humiliantes et parfois terrifiantes.

Mais nous, les humains, n'aurions jamais l'occasion de lire ces tomes sédimentaires si la Terre ne disposait pas de moyens pour les mettre à la disposition des habitants de la terre. La méthode la plus directe consiste simplement à laisser le niveau de la mer baisser, laissant d'anciennes étendues de plateaux sous-marins à sec. Nous, les humains, créatures de l'ère glaciaire, vivons à une époque où le niveau de la mer est relativement bas et où il est facile d'accéder aux archives du monde sous serre qui nous a précédés. La tectonique est un deuxième mécanisme, plus spectaculaire, qui permet de mettre à l'air libre les sédiments du plateau continental. Lorsque la subduction a consumé un bassin océanique entier, provoquant la collision des continents, leurs plateaux flanquants sont les premiers points de contact. Au fur et à mesure que l'écrasement se poursuit au ralenti, les enregistrements accumulés pendant cent millions d'années sont froissés et déformés et forment de grandes ceintures montagneuses. L'érosion par les rivières et les glaciers fait ensuite des incursions dans ces documents reclassés en y creusant des vallées et des canyons, ce qui permet aux créatures de la surface d'étudier les textes anciens.

Grâce à cette concaténation de processus dignes de Rube Goldberg, la Terre a fait tenir quatre milliards d'années de sa biographie sur un tiers seulement de sa surface. C'est un peu comme si la planète voulait qu'on lise sa biographie. Nous vivons dans une vaste bibliothèque labyrinthique du temps.

Pourtant, la plupart d'entre nous, Terriens de l'Anthropocène, sommes à peine conscients du riche héritage de l'histoire naturelle qui nous entoure. Nous sommes comme des colons vivant au milieu des vestiges d'empires antérieurs, des mondes définis par des géographies différentes, régis par des règles différentes, habités par d'autres résidents. Considérez la variété des anciens royaumes représentés par quelques villes nord-américaines : Milwaukee repose sur un récif corallien foisonnant ; Minneapolis est perchée au bord d'une vaste faille volcanique ; Montréal et New York City s'élèvent aux racines de grandes ceintures montagneuses ; San Francisco est assise, de manière instable, sur des rochers remués dans une ancienne zone de subduction ; Mexico City, également précaire, sur le lit d'un lac disparu. Tous se souviennent vivement d'autres versions de la Terre.

Quant à nous, humains égocentriques, nous ignorons la plupart du temps les histoires qui se trouvent juste sous nos pieds, les croyant sans importance, subordonnées à notre propre réalité, réductibles à l'espace pratique de la « préhistoire ». Si nous prenions la peine de la remarquer, la croûte terrestre froissée révélerait comment le passé non seulement persiste, mais façonne en fait le présent. Les roches nous montreraient que les itérations antérieures du monde ne sont pas moins réelles parce qu'elles se sont produites avant que nous n'entrions en scène. Les roches nous rappelleraient que nous vivons nous aussi dans le temps géologique, que notre propre moment sera un jour révolu.

Lorsque nous prêtons attention aux roches, c'est généralement pour leur utilité et non pour leur longue mémoire. Bien que nous aimions penser que nous sommes maîtres de notre destin, les âges technologiques de l'humanité – la pierre, le bronze, le fer, les combustibles fossiles, le nucléaire et, oui, même le numérique – ont toujours été dictés par les roches, et nos propres empires éphémères se sont élevés et sont tombés dans la poursuite de leurs richesses. La science de la géologie a bien sûr été mêlée à tout ce pillage, mais au fur et à mesure que les géologues martelaient les roches, ils ont commencé à comprendre que chaque veine d'or et chaque filon de charbon faisaient partie d'un grand manuscrit enluminé qui enregistrait l'histoire du monde. Ironie du sort, la découverte la plus riche de la géologie est sans doute d'ordre intellectuel et philosophique : la compréhension du Temps profond.

Comme toutes les créatures de la Terre, nous devons utiliser les matériaux planétaires à notre disposition pour mener notre vie, et notre espèce a fait preuve d'une intelligence particulière pour s'approprier ces matériaux à

ses propres fins. Cependant, à mesure que nos prouesses technologiques se sont développées, notre respect pour ces œuvres du temps a diminué. Nous nous arrêtons rarement pour considérer que les roches et les minéraux ont leur propre histoire, qu'ils sont des émissaires porteurs de messages à travers les âges.

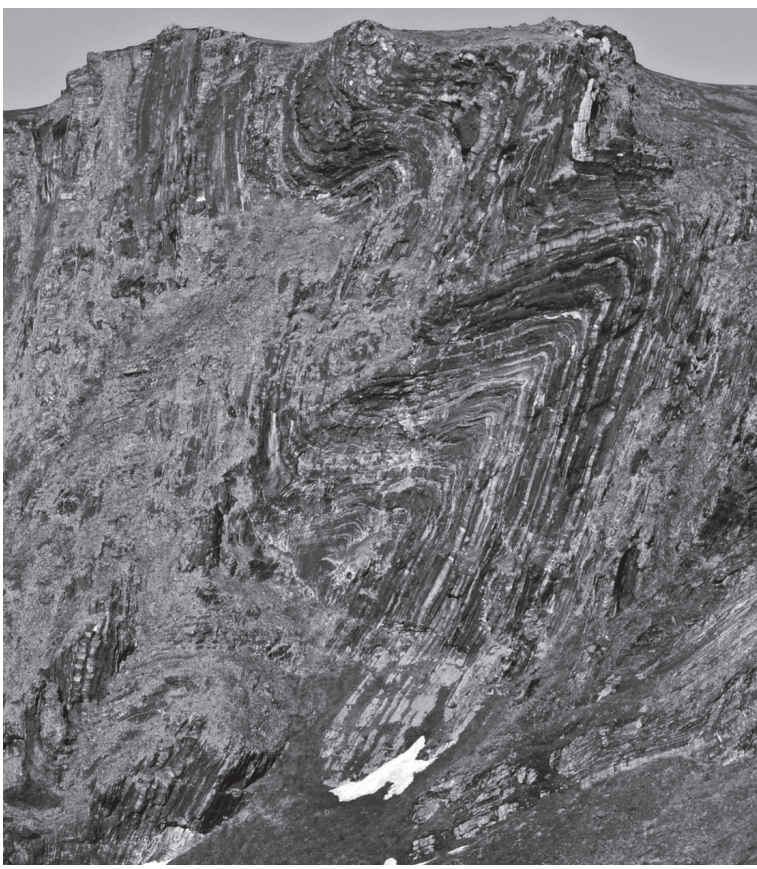
Dans le monde moderne, nous pillons inconsidérément les monuments du passé géologique. Chaque chaussée en asphalte et chaque structure en béton contient des fragments, souvent encore lisibles, des chroniques des régimes géologiques précédents, mélangés et reconstitués de manière irrévérencieuse. Les métaux de nos voitures, de nos téléphones et de nos ordinateurs, qui ont été séparés de leurs roches d'origine, ressemblent davantage à des lettres individuelles dans un manuscrit déchiqueté, mais ils chuchotent encore leurs origines géologiques profondes. Tout le charbon, le pétrole et le gaz naturel que nous avons brûlés, souvenirs photosynthétiques d'écosystèmes antérieurs, flottent maintenant dans l'air, fantômes de la combustion qui nous hantent dans l'Anthropocène.

Est-il important de reconnaître ou non l'histoire des éléments non vivants de la nature ? Chaque roche de la croûte terrestre ridée par le temps ne peut être traitée comme un objet précieux, et nous, Terriens, n'avons pas d'autre choix que d'utiliser ce que la planète nous offre. Mais le simple fait de prendre conscience de l'histoire profonde qui nous entoure – et de l'immense quantité de temps que représentent les dons généreux de la planète – peut favoriser un changement de perception aux implications psychologiques et pratiques radicales.

À un moment donné au cours des dernières centaines d'années, la culture occidentale a cessé de trouver, pour reprendre les mots de Shakespeare, « des livres dans les ruisseaux, des sermons dans la pierre » et a commencé à considérer les roches, les sols et, par extension, la planète elle-même comme de la matière muette. Le fait de débarrasser la nature de son pouvoir d'action a permis de préparer le terrain pour la révolution scientifique, lorsque la physique newtonienne a commencé à revendiquer la domination intellectuelle sur la matière. À partir de ce moment, la logique mécaniste de la physique – dangereusement associée à l'appétit insatiable du capitalisme industriel – a défini les attitudes occidentales à l'égard du monde naturel. La nature est désormais la toile de fond passive de la politique et de l'économie du monde « réel ». Il semble que les pierres soient devenues muettes depuis longtemps, qu'elles n'aient plus l'habitude de délivrer des sermons. Ou peut-être qu'au milieu du vacarme de la modernité, de notre incessant bavardage narcissique, nous ne les entendons tout simplement pas. Si nous nous arrêtions pour les écouter à nouveau, qu'apprendrions-nous ?

Tout d'abord, parmi les volumes involués de la bibliothèque de la Terre, nous découvririons des histoires défiant les genres, si nombreuses, si variées, si passionnantes et si impressionnantes que toute la littérature humaine semblerait plate et prévisible en comparaison. Nous découvririons que cette planète n'était pas nécessairement prédestinée à devenir le monde bleu-vert que nous connaissons. La Terre a commencé avec les mêmes matières premières que Vénus, Mercure et Mars, mais elle a adopté très tôt certaines habitudes – tectoniques, hydrologiques et biologiques – qui lui ont permis de se réinventer et de se renouveler en permanence. Ses roches constituent la biographie exaltante d'une planète sans cesse créative, résiliente et expérimentée.

En parcourant le texte, nous découvririons que, dans l'ensemble, des périodes de prospérité ont prévalu tout au long de l'histoire de la Terre, les systèmes biogéochimiques s'installant dans de jolis sillons répétitifs tandis que les mers montaient et descendaient langoureusement, que les formes de vie se diversifiaient et que les plaques dérivaient. Toutefois, en lisant plus avant, nous découvrons également d'horribles récits de cataclysmes et d'effondrements, certains soudains, d'autres au ralenti et à l'agonie. L'histoire bien connue du deus-ex-machina de la mort des dinosaures par astéroïde est à certains égards moins terrifiante que les extinctions massives plus longues et finalement plus dévastatrices déclenchées par des défaillances internes de la capacité d'autorégulation de la Terre. L'extinction la plus cauchemardesque de toutes est celle de la fin du Permien, déclenchée par des volcans malhonnêtes crachant du dioxyde de car-



bone, puis amplifiée par des effets d'entraînement dans l'atmosphère et l'hydrosphère, notamment l'appauvrissement de la couche d'ozone, l'acidification des océans et l'anoxie. Les écosystèmes qui ont régné sur le monde pendant des centaines de millions d'années ont été détruits en quelques dizaines de milliers d'années, laissant des continents dénudés et des mers vides. La biosphère a fini par se redresser et se réinventer, mais cela a pris dix millions d'années. Les lecteurs de l'Anthropocène souhaiteront peut-être accorder une attention particulière à ce chapitre.

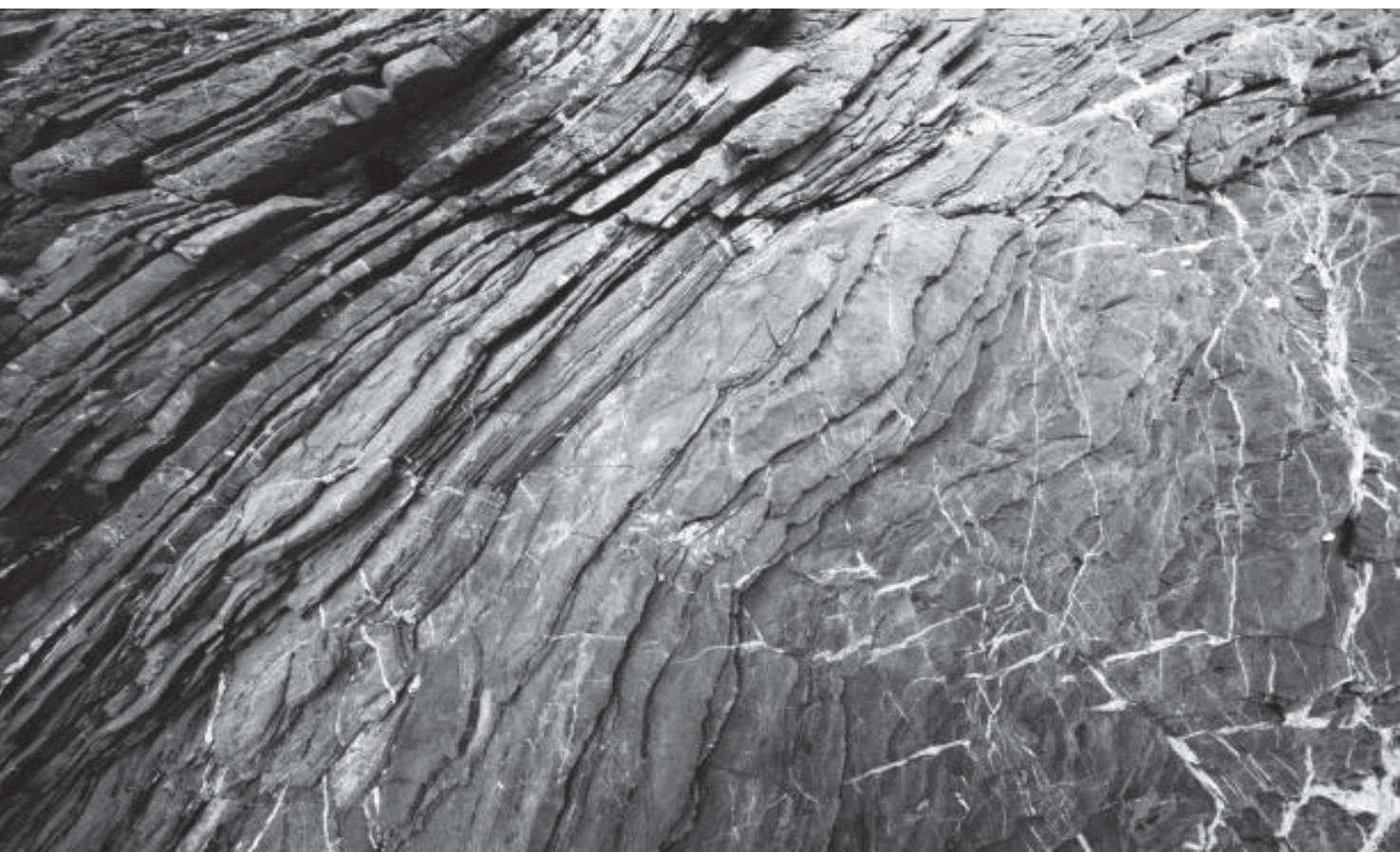
Se familiariser avec l'autobiographie monumentale de la Terre et apprendre à connaître les personnages et les intrigues qui peuplent les vastes étendues de temps géologiques nous oblige à abandonner l'idée que les seules histoires qui comptent sont celles dont les protagonistes sont des êtres humains. Une fois libéré de ce préjugé profondément ancré, on commence à voir même les composants non vivants de la Terre, y compris les roches et les rivières, l'atmosphère et l'océan, non pas comme de la matière muette, mais plutôt comme faisant partie d'un collectif dynamique, animé, évolutif et qui s'auto-documente.

Bien que l'on ait tendance à considérer l'évolution biologique comme une marche régulière vers le progrès, les organismes primitifs étant systématiquement remplacés par des organismes plus sophistiqués, le fait est que lorsque de nouvelles lignées d'organismes sont apparues, elles ont simplement rejoint les autres branches de l'arbre de la vie. Les bactéries et les archées, qui sont à l'origine de toutes les formes de vie ultérieures, sont encore bien présentes, tout comme des myriades d'autres micro-organismes et d'invertébrés, ainsi que des poissons, des amphibiens et des reptiles, qui cohabitent tous dans la vaste couronne de l'arbre avec des espèces comme la nôtre, qui sont arrivées tardivement.

De même, les vieilles roches ne sont pas simplement des reliques d'un passé lointain, mais participent activement aux événements et écosystèmes actuels, grâce à la façon dont la Terre a broyé des roches de tous âges dans la croûte terrestre. Les roches jeunes et anciennes participent avec la même vigueur aux tremblements de terre actuels. Les strates qui se sont formées sous forme de dunes désertiques il y a cent millions d'années absorbent la pluie d'aujourd'hui, après avoir trouvé une nouvelle carrière en tant qu'aquifères à l'âge mûr. Les schistes qui se souviennent de l'aube de la vie entretiennent un dialogue intime avec les microbes et les systèmes racinaires modernes, et sont en passe de devenir les sols de l'avenir. Les basaltes qui ont été éjectés sous forme de lave des éons avant l'apparition de l'Homo sapiens tentent vaillamment d'absorber les émissions de carbone du monde industriel. En d'autres termes, même les roches les plus anciennes réagissent aux nouvelles conditions, prennent note des changements dans l'air et interagissent en temps réel avec le présent.

> La révolution scientifique a fourni à la marche dévastatrice de l'industrialisme l'illusion que la connaissance des éléments de la nature signifiait que la civilisation humaine allait prendre le contrôle de la nature.

Cette vision de la croûte rocheuse de la Terre comme dyna-



mique et réactive – une archive ancienne avec des commentaires à faire sur l'état actuel du monde – suggère que nous avons besoin d'une réévaluation radicale de la façon dont nous vivons, cultivons et construisons des infrastructures sur cette croûte. Même à l'échelle humaine, les roches et les paysages ne sont pas statiques, mais au contraire intrinsèquement mutables, et leur capacité à changer de forme ne fera qu'augmenter face aux changements anthropogéniques de l'environnement de surface.

La révolution scientifique a fourni à la marche dévastatrice de l'industrialisme l'illusion que la connaissance des éléments de la nature signifiait que la civilisation humaine allait prendre le contrôle de la nature. Au cours des deux premiers tiers du vingtième siècle, avec l'essor de l'automobile, la frénésie de la course à l'espace et la promesse d'une « vie meilleure grâce à la chimie », il semblait possible à la vaste majorité des industrialisés que nous contrôlions la situation. Mais le monde naturel, apparemment docile, a commencé à résister à la préférence intellectuelle pour le réductionnisme, l'idéalisation et l'intemporalité. Dans le royaume bien rangé du laboratoire, personne n'imaginait que le moteur à combustion interne déstabiliserait un jour le climat mondial ou que des merveilles technologiques telles que les plastiques, les pesticides, les réfrigérants et les antibiotiques commenceraient à se comporter de manière menaçante dans le monde réel.

L'attitude scientifique et son mépris du temps continuent de régner sans partage dans le monde de la technologie. Il existe une nouvelle et puissante génération d'ingénieurs et d'entrepreneurs qui croient que les humains peuvent simplement se soustraire au temps, sans apprécier l'ironie du fait que leur vision du monde est en fait une idée fausse et désuète d'une époque révolue. Ce sont ces magnats qui pensent que la « colonisation » de Mars est non seulement possible mais en fait juste et inévitable, qui préconisent l'injection de sulfate stratosphérique comme solution instantanée à la crise climatique qui couve depuis longtemps, et qui semblent en fait convaincus qu'ils seront personnellement exemptés de la mort. En même temps, autre ironie, l'obsolescence est une menace constante dans leur monde. Toutes ces illusions sont des symptômes de dysmorphie temporelle, ou plus simplement, d'analphabétisme temporel.

Cet état est préjudiciable à tout être humain, mais il est particulièrement pathologique lorsqu'il touche les riches et les influents. C'est bien sûr une folie de proposer de déverser des sulfates dans la haute atmosphère pour corriger les effets d'un siècle de combustion de combustibles fossiles, ce qui ne manquera pas d'avoir un torrent de conséquences imprévues non seulement sur les conditions météorologiques mondiales, mais aussi sur la stabilité géopolitique. L'analphabétisme temporel séduit des personnes ivres du mythe du progrès en leur faisant croire qu'une planète sans sol, sans océans et sans tectonique active pourrait devenir un Eden semblable à la Terre en l'espace de quelques décennies, négligeant en quelque sorte le fait que même si nous pouvions nous installer sur une nouvelle planète, nous resterions nous-mêmes : les mêmes créatures imparfaites expulsées du premier Eden.

L'attitude scientifique et son mépris du temps continuent de régner sans partage dans le monde de la technologie.

Des projets tels que l'ingénierie climatique ou la terraformation de Mars semblent faciles à mettre en œuvre si l'on ignore totalement les échelles de temps intrinsèques des phénomènes géologiques et biologiques, les voies évolutives profondes qui ont donné naissance au monde dans lequel nous vivons, la logistique biogéochimique complexe en coulisses – l'équipe grouillante, infatigable, qui a fait de la Terre un endroit si hospitalier pendant des milliards d'années.

Dans un monde en plein naufrage écologique, le réconfort spirituel dont nous avons besoin peut se trouver dans les archives du temps profond qui constituent notre patrimoine commun en tant que Terriens. Les archives rocheuses ont patiemment attendu que nous les découvrions. Nous pouvons y trouver le réconfort de la persistance des mondes antérieurs tout autour de nous, un sentiment d'émerveillement face à l'extraordinaire préservation de ces mondes, de la gratitude pour la façon dont ils imprègnent le présent de mystère, de gravité et de promesse de continuité. Un esprit de camaraderie évolutive peut naître de la connaissance du fait que nous avons partagé le voyage ardu vers le présent avec tant d'autres lignées à longue durée de vie et que nous avons des parents partout dans la nature. Accepter que nous vivons aussi dans les temps géologiques peut nous libérer du narcissisme. En abandonnant l'illusion que seul le présent est réel, en laissant les rides du temps nous envahir, nous pourrons nous projeter avec moins de crainte dans l'avenir qui sera marqué par la décadence du monde industriel. Que cette décadence, rapide ou lente, pousse l'ensemble de la planète dans le gouffre du néant stérile ou pas, dépend aussi du courage de faire résonner nos convictions dans des actes : précipiter la chute de la société techno-industrielle tout en retrouvant une place au sein de la nature sauvage.

Marcia



Ainsi nous leurs faisons la guerre

Episode 4

Nous tissons avec nos corps la trame de la meute

Hiver 34

Mon bel amour, je t'écris ce matin de février car j'ai encore rêvé de toi. Le soleil passe à travers la fenêtre de ma caravane et vient se perdre sur quelques fleurs séchées. Tu me manques. C'était terrible de te laisser. Mais je sais que j'ai fait le bon choix. Je rêve beaucoup du passé. De toutes les manifestations de 2028 et tout ce qui a suivi. Je me souviens de tout ceux qu'on a perdu. Le choc quand ils ont commencé à tirer à balles réelles dans la foule. Et puis les rafles et les couvre-feux.

Je repense à Émilie et Thomas comme s'ils était encore là. Je sens que leur disparition laisse un vide. L'absence de corps m'a longtemps empêcher d'accepter qu'ils avaient été abattu je crois. Je suis désolé de te rappeler tout ça. Ce n'est pas la lettre d'amoureuse parfaite que je voulais t'écrire. Ici notre amie commune s'est bien remise de sa morsure mais je crois que la mort du chien l'as impactée émotionnellement, elle n'est pas facile d'accès tu la connais. Une armure autour du cœur. Comment faire autrement quand on doit se blinder et affronter la violence, la haine et la perte ? J'essaye de lui apporter de la douceur quand elle rentre au camp bien sûr. Lui rappeler que la réalité ce n'est pas juste les combats mais aussi l'amour et la tendresse. Elle est toujours dans sa relation avec Nours j'ai l'impression que ça va bien, que ça l'apaise. Ici la vie suit son cours entre l'entraînement, l'autonomie alimentaire et les choses qui doivent être faites par nos camarades.

A ce propos c'est tout bon pour ce dont on avait parlé et les colis sont bien arrivés chez la grand-mère feuillage. Tu peux prendre contact avec J. si tu as des besoins supplémentaires.

Notre vieux postier utilise toujours sa mule pour acheminer le courrier, tu le verrais trotter par les sentes de montagne comme un cabri. J'espère avoir une telle forme à son age. Il me fait penser à un bois sec et noueux, d'un arbre qui aurait poussé dans le vent.

Ho, j'ai un nouveau chat ! Je l'ai appelé Hêvi, espoir en kurde car sa couleur me faisait penser aux reflets roux du désert de là-bas tu t'en souviens de cette poussière ocre qui s'infiltrait partout ?

Ça me paraît presque une autre vie...

On réorganise Ostara sur une semaine pour la première pleine lune du printemps. Hutte de sudation, chants, danses, contes, jeux... Vous recevrez l'invitation officielle à ton lieu plus tard mais je voulais te prévenir. Car il me tarde de te retrouver. J'ai envie de t'embrasser, de te lécher partout et de te faire jouir avec ma bouche.

Raconte-moi ce que tu peux me raconter par lettre !

Je brûle un peu de sauge et t'envoie force et sérénité.

D'une montagne à l'autre,

A bas l'empire, Vive le printemps.

Je t'aime.

Ta plume.

— Accélère, accélère !

J'ai les jambes en feu. La sueur qui coule dans mes yeux, qui me brûle la rétine. Je me fais dépasser par quelqu'un ; Wind bien sûr, je ne m'en préoccupe pas. Rester focus au maximum. Griffer le sol avec ses orteils, pencher le corps encore plus en avant. Je n'entends que mon propre souffle.

Soudain le cri déchire l'air « *Contact à droite !* » Je me jette au sol sans réfléchir, l'épaule gauche en avant et mon arme braquée dans la direction qu'on vient de nous donner. Petite douleur vive, je crois que mon coude à du heurter la pointe d'un caillou.

— Chargeur ! Je dégage le vide avant de venir en chercher un nouveau sur mon gilet tactique. Je m'efforce de regarder tout autour de moi pendant que mes mains s'activent. Quand j'entends le déclic rassurant je tire la culasse d'un coup sec pour engager une nouvelle balle dans la chambre. Je respire tant que je peux, car chaque moment de pause même infime est bon à prendre.

— Go ! Go ! Go ! Je me relève d'un bond et repars en sprint; le balancement de mon fusil dans mes mains synchronisé avec l'appui de mes pieds sur le sol. Les arbres défilent autour de moi. Je saute au-dessus d'une branche. Dernière montée. J'accélère tout ce que je peux pour compenser la perte de vitesse dans la pente. Le terrain est rendu glissant et je dérape un peu. Tout mon corps est concentré sur les sacs de sables à un jet de pierre à peine.

— Chope-le ! Dès que je les ai atteints, je balance mon arme vers mon dos et j'attrape le gros sac de sable qui m'attend. D'un mouvement explosif, je le jette sur mon épaule à l'arraché.

Je m'élance jusqu'à la tranchée sur une centaine de mètres. Ma vue se brouille. J'ai le goût du sang dans la bouche. Je projette le sac au sol, rattrape mon fusil l'épaule et gueule :

— TOP !

— Bien joué ! T'as pas battu ton record mais pour quelqu'un qui s'est fait croquer par un clébard y'a 3 semaines c'est nickel !

Je me relève péniblement en essuyant la sueur de mon visage avec mon avant-bras. Se faisant j'y ajoute une généreuse dose de boue.

— C'était ta dernière. Pour moi c'est bon à partir de lundi tu peux reprendre les exercices de groupes avec les autres si tu veux. Bon retour parmi nous ! Il me fait avec un grand sourire et me balance une claque affectueuse dans le dos.

On est samedi, ce matin c'était les tractions et puis les séances de sprint en équipement.

J'enlève mon gilet boueux lesté de plaques en acier et l'accroche sous l'auvent pour qu'il prenne le soleil et le vent frais pendant que notre vieux coach repart houspiller les derniers qui traînent.

L'ancienne grange aménagée en salle d'entraînement m'accueille, comme un endroit familier et rassurant. J'avise le seau d'eau savonneuse sur ma droite. Petit coup de chiffon humide pour enlever le gros des saletés sur le gilet et sur notre réplique factice d'exercice ; puis je range la réplique sur le râtelier avec les autres. Je regarde pendant un petit moment les anciens et deux blessés au genou qui font leur yoga en discutant tranquillement des derniers événements à l'autre bout du grand tatami.

— Toute la grange brûlée quand même ! Ça peut pas être un accident, non ?

— C'est sûr, c'est le front des patriotes ! C'est connu dans le coin que nos voisins soutiennent la résistance.

— Mouais, ça pourrait aussi juste être une simple vengeance.

— Étirer la jambe droite vers l'arrière et laisser votre bassin partir vers l'avant.

— En tout cas, ils nous demandent de surveiller l'exploitation le temps que ça se calme.

— Il faut qu'on les aide c'est sûr, mais on ne va pas se mettre à patrouiller avec des fusils et jouer les vigiles de la vallée, non ?

— On a quand même une responsabilité à soutenir et protéger les gens qui nous aident.

— Est ce qu'on a assez de personnes capables de faire ça tout en continuant les actions dans la région, c'est ce que je me demande !

— Garder le buste de face et ramener le talon vers le sol au maximum pour étirer votre mollet.

Je m'éloigne doucement du dojo en les laissant à leurs réflexions car pour moi cette après-midi c'est repos et massage ! J'emprunte le petit chemin qui serpente en montant parmi les pins. Plus j'approche, plus l'odeur de soufre est intense. Je compte bien profiter de ces derniers jours de février qui nous délivrent encore un beau soleil.

A la fin du sentier, j'arrive à la cascade. Des peintures à l'aspect simples et primitives dont les significations m'échappent ornent certaines pierres tandis que des attrape-rêves pendent aux arbres. Sur un petit promontoire qui jouxte directement les sources d'eau chaude, un tipi est monté ; de la fumée en sort déjà. C'est l'espace de soin et de cérémonie. La vapeur et les fines particules d'eau en suspension dans l'air nappent l'endroit d'une touche d'irréalité. Je pose mon petit sac qui ne me quitte jamais, me déshabille et m'avance directement dans l'eau. Je m'immerge la tête en me pinçant le nez, trois fois de suite. La tête sous l'eau je n'entends plus rien du reste du monde. Ça fait du

bien. Je me gratte le cuir chevelu. Lorsque j'émerge la tête de l'eau j'ébroue cheveux puis patauge dans le bassin jusqu'à la petite cascade. Je laisse sa puissance faire vibrer mon corps, résonner à l'intérieur de moi. Je sors, et me dirige vers le plan d'eau chaude. Quelques personnes y barbotent déjà, chuchotant pour ne pas déranger la quiétude du lieu. Je sens des regards timides qui glissent sur mon corps habillé de cicatrices et de tatouages. Un hochement de tête, que je rends aussitôt pour se saluer sans paroles. Dès que je m'immerge dans la source soufrée, j'expire de contentement et tous mes muscles et mes tensions semblent se dissoudre. Je me laisse bercer. Parfois j'entrouvre les yeux. Je vois Griffon passer truffe au sol et battant de la queue, concentré sur une piste que lui seul connaît. Plus tard je vois Wind méditer au soleil. Quand on est en mission, on vit 24h sur 24 ensembles donc d'un commun accord dès notre retour on se laisse tous de l'espace pour respirer. Et passer du temps avec d'autres gens. Je soupire d'aise en fermant les yeux. À part l'odeur d'œuf pourri, c'est le paradis.

(...)

On se masse les unes les autres dans le grand espace couvert du tipi. Des peaux de bêtes au sol et un feu au centre rendent le lieu plus accueillant. Quand on se masse entre combattantes on continue de forger le lien silencieux qui nous unit. On parle très peu. On connaît toutes les blessures des unes des autres. Les façons de faire... On se marche sur les mollets, les cuisses et les fessiers après les rudes journées de marches. On utilise nos coudes pour aller relâcher les trapèzes mis à rudes épreuves par les sacs à dos, les dos tout courbaturés après les chutes, les épaules enflammées de devoir porte nos fusils à bout de bras. On se masse le crâne, les tempes, la nuque, pour chasser les migraines des détonations répétées, de la déshydratation et du manque de sommeil accumulés. On se masse les pieds avec des morceaux de bois pour débloquer des nœuds ailleurs. On se masse le ventre et le plexus pour laisser sortir nos émotions et pleurer après trop de tensions accumulées.

Parfois on se masse profondément et on respire fort pour gérer la douleur parfois au contraire nos corps n'arrivent plus à se relâcher et ont besoin de douceur, d'une lenteur presque caressante pour apaiser, redonner confiance au muscle, le tranquilliser. Lui dire *c'est bon, on est en sécurité, tu peux te détendre maintenant*. Parfois Flora la poétesse vient nous glisser des poèmes à l'oreille. Des mots qui soignent, qui guérissent, qui redonne la confiance. Ce sont des pratiques collectives où l'échange de soins vient nous renforcer dans nos possibilités à combattre mais aussi ouvrir des espaces d'intimité rassurante.

(...)

La nuit est tombée depuis longtemps, la grande table en bois mal équarrie est éclairée par une lampe au suif et des bougies, j'ai posé une peau de mouton sur le banc et un plaid bariolé sur mes épaules pour ne pas avoir froid malgré le vieux poêle qui réchauffe la grande pièce en pierre. On épluche des petites pommes du verger.

— Il va falloir monter une équipe, nous explique Plume. Et elle ajoute : aller voir les voisins et leur apporter un sac de farine et un sac de patates ; c'est pas grand-chose mais je pense que c'est important de les soutenir. J'hoche la tête par approbation.

— Si on prend Carotte avec nous on pourra aussi leurs amener des outils.

Nours demande en passant la tête de derrière un épais rideau en épais coton :

— Est ce que quelqu'un peut aller vérifier où en est le four à pain ? J'aimerais pouvoir enfourner la deuxième fournée de tartes avant le retour des autres !

— Quand on prend le relais sur la garde demain matin on pourra descendre tout



le matos avec Carotte et la prochaine équipe le remontera.

On entend la grosse porte d'entrée en bois qui s'ouvre et des gens qui chuchotent.

Vautour et Ratte rentrent dans la pièce, ils posent leurs fusils sur le râtelier et enlèvent leurs grosses chaussures crottées de boue, un énorme sourire sur les lèvres.

— Désolés du retard on a fait un détour, s'excuse Vautour. Puis voyant qu'on attend la suite il rajoute excité :

— On a trouvé une vieille bonbonne de gaz, alors on a scié un arbre sur la grande route puis on a posé la bouteille contre. Ratte a fait un bidouillage avec des fils électriques pour que ça ait l'air crédible. Maintenant avant que le prochain convoi arrive ils vont devoir faire venir les démineurs et s'attendre à une embuscade alors qu'on sera tranquillement ici à bouffer de la tarte. Joignant le geste à la parole il empoigne une belle part de pâtisserie qu'il commence à mâchouiller.

— Mmmh' elle est encore chaude en plus !

Le lendemain matin, on se lève tôt et on prend le départ avec notre ami l'âne et deux compagnons. La piste caillouteuse défile sous nos pas depuis un bon moment, j'accompagne Carotte par la bride en regardant le soleil qui éclaire la vallée en contrebas. Après plusieurs heures de marche on arrive au vieux pont de pierre. Mousquet part en éclaireur, on s'éloigne du chemin dans une grosse futaie pour échapper aux regards. J'accroche la longe de Carotte à une branche basse, je retire mon sac à dos et m'adosse à un arbre. Ma compagnonne va se mettre en affût fusil à la main. Au bout d'une demi-heure Mousquet revient essoufflé.

— C'est bon, la vieille a accroché un linge blanc près de la fenêtre de l'ancien moulin, la voie est libre.

On se remet en marche l'œil aux aguets. Quand on arrive enfin à la ferme on est déjà en début d'après-midi. Ils sont contents de recevoir notre visite. On leur apporte quelques outils et un peu de nourriture, on prend des nouvelles. On laisse Carotte à leur fils pour qu'il la bouchonne, la mène à paître et graisse les courroies de la selle.

On prend poste dans le haut d'un vieux pigeonnier de pierre. La vue sur la route n'est pas idéale mais on voit bien ce qui se passe dans les champs environnants et on a un chemin de fuite parfait en s'engageant dans la châtaigneraie derrière. On mange des lamelles de chevreuil séché, des pommes, et des noix ainsi que du pain et du lait que les amis paysans nous ont offert. J'aiguise mon couteau de chasse en fumant une cigarette de bouillon blanc et de châtaigner. Après, les deux autres jouent aux cartes pendant que je sommeille sur un vieux sac de lavande séchée.

Je suis réveillée en sursaut par un bruit de moteur.

— Fauve, y'a du mouvement en bas. Me chuchote Anguille.

— Reçu. Mousquet tu contourne et tu coupes une potentielle retraite par la route. Trois coups de sifflet s'ils ont du monde qui arrive en renfort.

Le jeune hoche la tête, noue son manteau autour de la taille et s'en va dans les escaliers sa vieille cara-

bine dans la main.

— Anguille avec moi. Tu restes en arrière et cache ton fusil pour le moment.

— Je suis prête.

On entend une portière qui claque, puis une autre.

Toute l'essence a été réquisitionné par l'armée mais ils en distribuent aux milices locales pour qu'ils fassent régner l'ordre dans les coins les plus reculés. Donc entendre un véhicule c'est jamais bon signe.

On descend l'escalier poussiéreux en douceur.

— Alors votre grange a brûlé ? C'est sûrement un coup des pouilleux ça. Dites-nous où ils sont terrés et on vous en débarrassera.

Je passe légèrement ma tête par l'entrebâillement et je vois deux miliciens du front des patriotes en train de discuter avec la famille. Vêtus en tenues de chasse. Ils sont armés. Celui qui parle à un pistolet passé à la ceinture et l'autre exhibe un gros fusil à pompe avec une crosse rabattable.

— Quoi, vous savez pas ? Ou alors vous protégez la racaille ? Si vous voulez la paix dans le voisinage va falloir se comporter comme des bons citoyens.

On s'approche dans leur dos en utilisant le couvert de leur Nissan Patrol floqué bleu-blanc-rouge pour leur bloquer la vue.

— Vous n'avez rien à cacher ? Donc vous n'avez rien contre le fait qu'on fasse un petit tour de la propriété ?

Maintenant, collés à leur véhicule, on attend le bon moment pour agir. Je fais un signe à l'Anguille.

Je saute sur celui qui parle depuis tout à l'heure. Il a clairement l'ascendant physique sur moi donc je dois être agressive. Je lui crochète la jambe et le pousse au visage, il perd l'équilibre, je le plaque contre le capot du pick-up et je colle ma lame de chasse sur sa gorge. Quand il fait mine de diriger sa main sur son pistolet j'accentue encore la pression sur sa glotte en lui murmurant, de sous ma cagoule :

— Tu veux mourir gros porc ?

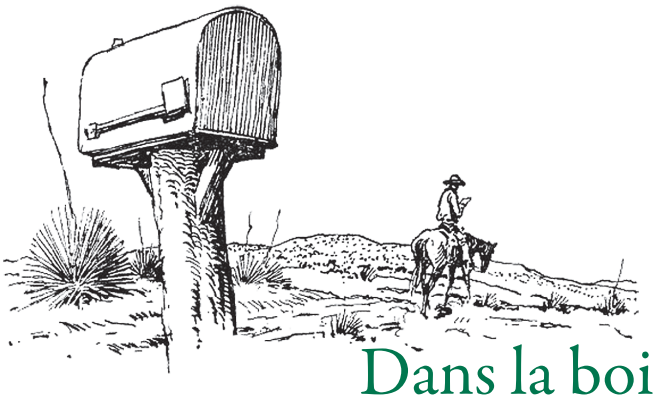
Anguille tiens l'autre en respect avec ma carabine.

La tension est au maximum ça va forcément exploser. Ma main me fait mal tellement je serre le manche de mon couteau, je regarde gros porc avec la haine dans les yeux.

Soudain trois coups de sifflet explosent dans le silence. Suivi de deux coups de feu.

à suivre...





Dans la boite aux lettres de Takakia

Nous avons reçu beaucoup de cartes pour le Nouvel An (merci !), dans lesquelles nos lectrices/lecteurs partagent notamment leurs bonnes résolutions pour l'année qui vient. Certaines résolutions n'étaitent pas très adaptées à publication dans la revue, mais nous avons pu faire une petite sélection.

Lire les numéros précédents de Takakia
(Artemis, qui fait partie de la rédaction de Takakia)

Faire enfin une donation à Riseup
(Félix, qui oublie facilement ses mots de passe)

Envoyer le prix libre recolté pour Takakia
(Le [redacted] *lieu anarchiste)*

Arrêter d'inventer des mots de passe impossibles à retenir
(Ara, une conspiratrice de plus en plus réaliste)

Obtenir mon permis de chasse
(Noémie, très inquiétée par l'effondrement)

Acheter un nouveau frigo
(Pjotr, pas très inquiété par l'effondrement)

Lire un livre qui n'est pas écrit par un(e) anarchiste.
(D. Octrin, anxieux de sortir des cages mentales)

Faire trois ruptures
(Alex, anarchiste intransigéant pas obnubilé par l'amitié)

Me confier à un chêne
(Rocky, en route vers la sagesse)

Rendre enfin les livres empruntés à la généreuse bibliothèque anarchiste du coin
(Émile, lecteur peu assidu)

Refaire le Collapso Quiz (Takakia #2) et en tirer des conséquences
(Jean-Michel, déprimé depuis son résultat précédent)

Réussir à allumer un feu par friction
(Sérène, avec beaucoup de temps à perdre)

Rater une séance d'entraînement
(P. Wade, accro à l'endorphine)

Lire les textes de Takakia, et pas juste les blagues
(F. Lemme, qui dénonce l'écrit comme pierre angulaire de la domination civilisationnelle)

Rendre le talisman de l'invisibilité
(Renzo, anarchiste souriant)

Retrouver mon trésor enterré
(Gado, voleur oublieux)

Accueillir les témoignages et réflexions d'anarchistes ukrainiens pris dans la guerre (sans me braquer)
(Jimmy, gardien de l'orthodoxie anarchiste depuis 20 ans)

Faire de cours de yoga
(A.U. Bout, utilisateur quotidien du RER)

Retrouver l'espoir et l'amour
(N. IckTou, nihiliste optimiste)

Apprendre à manier un drone kamikaze
(Délphine, nyctalope prévoyante)



« Et soudain l'on sait qu'il est temps de commencer quelque chose de nouveau et de faire confiance à la magie du commencement. »

La Gazette

ANNÉE 2025 | Dépêches de la résistance férale | ETE-AUTOMNE



Berlin, début de l'année 2026

Un groupe Volcan débranche la centrale à gaz de la capitale allemande

Samedi 3 janvier à Berlin, vers 6h30 du matin, le « groupe Volcan : Couper le jus aux dominants » a incendié plusieurs câbles de la centrale à gaz fossile située à Lichterfelde. Cela a eu pour conséquence d'interrompre la fourniture d'électricité à 2200 entreprises et à 45000 foyers (soit 100 000 personnes), dans différents quartiers huppés du sud-ouest de la capitale allemande (Lichterfelde, Zehlendorf, Nikolassee, Wannsee). Concrètement, cinq câbles de 110 000 volts (haute tension) et dix câbles de 10 000 volts (moyenne tension) ont été détruits par cet incendie volontaire, à l'endroit où ils franchissaient le canal de Teltow sur une passerelle dédiée, déconnectant du réseau berlinois la partie « électricité » de la centrale à gaz, tandis que sa partie « chauffage urbain » était préservée. L'opérateur municipal *Stromnetz Berlin* a immédiatement eu recours à des solutions de contournement pour rétablir 7 000 foyers et 150 entreprises prioritaires, tout en annonçant que le rétablissement complet (et provisoire) du réseau ne sera pas effectif avant jeudi prochain, 8 janvier. Mardi soir, près de 25 500 foyers et 1 220 entreprises étaient encore privées de courant, dans ce qui a été qualifié de « *pire attaque terroriste jamais perpétrée contre les infrastructures critiques de la capitale* » par un des principaux journaux berlinois (*Berliner Zeitung*, 6 janvier).

Voici quelques extraits de la revendication, sortie le lendemain de l'attaque :

BONNE ANNÉE 2026.
COURAGE !

Nous ne pouvons plus nous permettre d'avoir des riches.

Nous pouvons amorcer la fin du mode de vie impérial.

Nous pouvons mettre un terme au pillage de la planète.

A cause de la quête d'énergie, la Terre est épuisée, vidée, brûlée, maltraitée, incendiée, violée, détruite. Des régions entières deviennent inhabitables sous l'effet de la chaleur. Elles sont littéralement brûlées. Ou bien ce sont des habitats qui disparaissent sous les flots lors d'inondations, ou en raison de l'élévation du niveau de la mer.

La fermeture des centrales thermiques est un travail manuel. Ayons du courage.

Nous savons que nous devons mettre fin à cette destruction. Nous savons que nous ne sommes pas seuls. Ne perdez pas espoir en un monde où la vie a sa place, et non plus la soif d'argent, de pouvoir et de destruction.

Cette nuit, nous avons saboté avec succès la centrale à gaz de Berlin-Lichterfelde. Des coupures de courant ont eu lieu dans les quartiers aisés de Wannsee, Zehlendorf et Nikolassee. Les coupures de courant n'étaient pas le but de notre action, mais plutôt l'industrie des énergies fossiles. Nous présentons nos excuses aux personnes les moins aisées du sud-ouest de Berlin. En revanche, notre compassion pour les nombreux propriétaires de villas dans ces quartiers est limitée. Nous expliquons pourquoi dans notre texte ci-dessous.

Notre action, orientée vers le bien commun, est socialement bénéfique. Nous nous en expliquons également de

manière plus détaillée dans notre revendication relative à l'action.

L'attaque contre la centrale à gaz est un acte de légitime défense et de solidarité internationale avec toutes celles et ceux qui protègent la planète et la vie. Les infrastructures qui servent à l'« agression technologique » et entraînent la destruction de la planète peuvent être sabotées. La production d'énergie fossile peut être arrêtée. Les métropoles-smart city, comme Berlin est en passe de le devenir, peuvent être bloquées. A travers Stromnetz Berlin [gestionnaire du réseau électrique de la capitale], c'est un élément constitutif de cette vision-catastrophe d'une ville « intelligente » qui a été touché.

Il va sans dire que nous avons exclu à chaque instant tout danger pour la vie humaine.

[…] Les attaques concrètes contre le parc technologique d'Adlershof [en septembre 2025], contre la Gigafactory de Tesla [en mars 2024], contre l'infrastructure de la centrale à charbon Reuter de Vattenfall [en juin 2023] et contre le nœud de communication de Vodafone à Adlershof [en août 2025] sont des points de référence pour notre attaque, tout comme les nombreuses actions militantes qui mettent l'accent sur la destruction de notre planète. Même si ces actes de sabotage entraînent des pertes financières importantes, ils ne peuvent,



en tant qu'actions isolées (!), imposer un changement d'orientation politique. Mais ils indiquent une voie et une direction que nous recommandons à toutes les métropoles. Paralysez les infrastructures qui servent à « l'agression technologique » et entraînent la destruction de la planète. Le consensus sur la participation au projet d'un mode de vie impérial peut être rompu. Un mouvement social de masse contre la destruction mondiale des bases de la vie, contre toutes les guerres et le pillage des ressources va de pair avec la capacité de saboter les réseaux électriques et les artères énergétiques.

L'attaque contre la centrale à gaz est un acte de solidarité internationale avec toutes celles et ceux qui protègent la Terre et la vie. Notre résistance est multiple et, souvent, dans le brouillard de la désinformation, des différentes approches culturelles et des différences linguistiques, nous avons encore besoin de trop de temps pour reconnaître nos points communs. Mais nous sommes convaincus que dans l'obscurité, la lumière n'est pas loin. Si nous plaçons cette action dans le contexte d'une résistance mondiale, que ce soit aux États-Unis, en Amérique latine, en Asie, en Chine ou en Russie, en Europe ou en Australie, contre toutes les formes d'oppression, de domination et de destruction de la Terre, nous sommes convaincus que nous serons entendus, que ces contributions seront traduites, que les contributions traduites nous parviendront, qu'une communication subversive aura lieu sur les chemins sinueux de la résistance, une communication qui se reconnaîtra. Et qui interviendra. Et ce, si possible sans effusion de sang, mais avec la détermination de couper le jus aux dominants.

Brême (Allemagne)

Feu à Tesla

Une semaine après le COP30 sur le climat à Belém (Brésil) qui fut théâtre de nombreux affrontements, quatre bornes de recharge de Tesla sont incendiés en guise de solidarité à l'autre bout de l'océan :

« La tradition de la colonisation se manifeste par l'exploitation de la forêt tropicale, l'agriculture industrielle, l'exploitation minière et pétrolière, qui détruisent les territoires autochtones. Solidarité avec les peuples autochtones qui ont pris d'assaut le bâtiment de la conférence sur le climat et déclenché un mouvement de révolte.
Nous pensons que c'est un bon moment pour souligner qu'il ne faut plus croire une seule seconde de plus à leurs mensonges. Les déplacements de population dans les villes, la dévastation de la planète, la colonisation des territoires – toutes ces luttes sont liées entre elles. C'est pourquoi nous avons incendié quatre bornes de recharge Tesla et deux armoires électriques adjacentes avec de l'essence. Sabotons ce régime de mort ! Sabotons leur capitalisme (vert) ! »

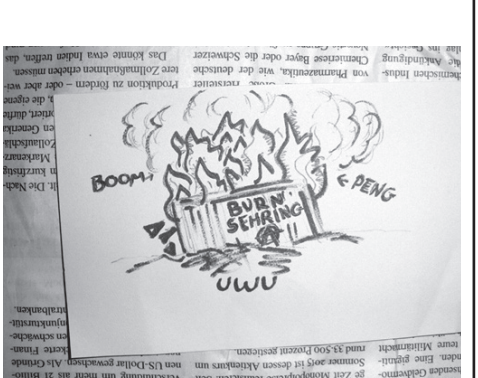
17/11/2025

Attaque contre une gravière à Langen
(Hesse, Allemagne)

Moi, toi, nous, humains, créatures, qui ou quoi a/ont incendié un conteneur de chantier de l'entreprise Sehring à Langen (Hesse), dans la nuit du 16 au 17 octobre 25 !
L'anarchisme à l'offensive !
C'est ce que nous avons pensé et, lors d'une randonnée nocturne après avoir fait un peu de tourisme à Langen, nous avons pris l'initiative de forcer le portail de pacotille de la gravière de Sehring, pour transformer rapidement son container de chantier en un immense feu de joie, beaucoup plus joli ainsi, dirais-je… ou dirions-nous ?
Pour que le gravier du sol et la forêt restent en place !
À l'attaque contre les immondes capitalistes et flics !
Banny* reste !
Toutes les forêts restent !

(Malheureusement, il n'y a pas de photo, alors voici un croquis de ce à quoi cela ressemblait ; c'était vraiment joli.)

Anonyme



* NdT : Banny est le surnom de la forêt protégée de Langen, dans la région de Hesse, où un campement est installé depuis l'été 2024 pour s'opposer à l'entreprise Sehring, qui a pour projet d'en raser 64 ha afin d'extraire du gravier et du sable.

Kalundborg (Danemark), octobre 2025

Sabotage d'engins de chantier en défense de la forêt

En 2023, le géant pharmaceutique *Novo Nordisk* a obtenu du gouvernement danois qu'il lâche plusieurs millions de couronnes pour tracer une autoroute de 28 kilomètres entre Holbæk et la ville portuaire de Kalundborg (sur l'île de Seeland), ce qui en fait le plus grand projet de construction d'autoroutes au Danemark depuis 2016.

Les travaux ont commencé en 2024 et devraient s'achever en 2028, détruisant en passant la forêt d'Orekrog qui fait obstacle à ce projet d'autoroute, construite à la fois au profit de *Novo Nordisk* et de l'armateur de porte-conteneurs *Mærsk*, qui souhaitent depuis longtemps transporter plus rapidement marchandises et travailleurs vers leurs usines et ports situés à Kalundborg.

Depuis août, des cabanes dans les arbres ont commencé à pousser comme des champignons, tandis que des défenseureuses de la forêt se préparaient à recevoir la police, et que la nouvelle du sabotage d'engins chargés d'abattre les arbres passait les frontières.

Vendredi 10 octobre, les derniers occupant.es des cabanes perchées dans la forêt d'Orekrog, expulsables depuis le 29 septembre, ont été dégagé.es par les flics à l'aide de grues…



Sabotage de trois engins contre l'autoroute de « Novo Nordisk »

Il y a un mois, les machines ont commencé à attaquer les forêts. La plus grande a été attaquée et a fini par mourir après avoir été remplie de béton et noyée dans de l'eau de Javel. Elle est restée immobile pendant deux semaines sous un cercle de vieux chênes, bloquant une route et empêchant l'abattage de ces arbres. Une machine plus petite, qui abattait les arbres plus petits, a également été prise pour cible. Ses filtres à air ont été retirés et son pot d'échappement a été rempli de béton. Le sort d'une abatteuse sabotée reste inconnu, car toutes les machines ont désormais été retirées de la zone. C'était amusant !

Meilleurs vœux aux défenseurs de la forêt.

Une adorable chauve-souris anarchiste

PUBLICITÉ



Envie de monter en compétences ?
Désireuse d'enrichir ta préparation physique, mentale et émotionnelle pour combattre le système techno-industriel ?
Impatiente de trouver un espace où préparation et apprentissage riment avec entraide et complicité ?

N'ATTENDS PLUS, RENSEIGNE-TOI AUPRÈS DE L'ANTENNE LOCALE DU BUREAU DE FORMATION !

Nos équipes compétentes et *bienveillantes ont hâte de partager*

Mellier (Belgique)

Sabotage du mât de mesure du projet d'éoliennes

Ce vendredi 19 septembre 2025, il a été découvert que des câbles d'un mât de mesure éolien situé à l'entrée du village de Mellier, sur la commune de Léglise, ont été sectionnés. D'après les premières constatations effectuées sur place, il s'agirait d'un acte volontaire.

*Luminus*ainsi que la société qui gère ce type de mât, installé en prévision de l'implantation de 7 éoliennes de l'entreprise *Storm*, qui en gère déjà 55, sont descendus sur place et ont procédé à la sécurisation des lieux ainsi qu'aux premières réparations.

Delémont (Suisse)

Attaque incendiaire contre le projet de géothermie

Un incendie s'est déclaré dans l'enceinte de l'entreprise BKW (*Bernische Kraftwerke*) important fournisseur d'électricité suisse] à Delémont, rue Emile Boéchat 83, ce jeudi matin à 1h40, indique un communiqué de police. Trois véhicules et plusieurs remorques stationnés sous un couvert ont été la proie des flammes. Une résistance diffuse s'oppose au projet de géothermie portée par BKW à Glovelier (Jura).

31/07/2025

Potsdam (Allemagne)

Ni télé, ni téléphone, ni internet

Pas de télévision, pas de téléphone, pas d'Internet. Depuis jeudi matin 7 août, des milliers de clients Vodafone de la ville de Potsdam en proche banlieue de Berlin sont privés de ces services. La raison : un incendie criminel !

Vers huit heures du matin, la police a reçu un appel d'urgence : un incendie faisait rage près du pont Nuthebrücke, dans la rue Friedrich-Engels de Potsdam. Les flammes jaillissaient d'un puits de câbles. Depuis, quatre antennes relais Vodafone sont hors service.

La police soupçonne un incendie criminel sur la voie ferrée voisine. Il y a deux ans, un incendie s'était déjà déclaré près du pont. Après les pompiers, les enquêteurs du *Landeskriminalamt* se sont rendus sur place. Ils ont examiné les lieux à la recherche d'indices et interrogé les riverains et les passants.

Les « infrastructures critiques » sont de plus en plus souvent la cible d'attaques. Vendredi dernier, des câbles ont pris feu sur une ligne ferroviaire en Saxe-Anhalt. Auparavant, des incendies près de la ligne ferroviaire Duisburg-Düsseldorf (Rhénanie-du-Nord-Westphalie) avaient paralysé pendant plusieurs jours cette important axe ferroviaire.

7/08/2025

Attaque contre le complexe militaro-industriel

Blackout dans le plus grand parc technologique d'Europe

BERLIN. Mardi 9 septembre dans les quartiers sud de Berlin, vers 3h30 du matin, des flammes ont volontairement englouti deux pylônes électriques de 35 mètres de haut et de 110 kV, situés rue Königsheide dans le quartier de Johannisthal, coupant le jus au plus grand parc technologique d'Europe implanté non loin de là à Altendorf. Des chaînes en acier ont aussi été enroulées autour des gaines d'isolation des câbles, pour provoquer un court-circuit une fois celles-ci fondues par les flammes. Ces deux pylônes sont situés en bout de ligne aérienne, là où l'électricité passe des airs à la voie souterraine.

Plus largement, l'ensemble des quartiers sud de la capitale allemande ont été privés de courant, incluant ses 50 000 habitants, 3000 entreprises (dont celles du parc technologique), les centres commerciaux, les tramways, une douzaine d'écoles (restées fermées), les feux de circulation, et les communications téléphoniques.

Le dispositif provisoire de connexion mis en place n'a permis de rétablir tout le courant qu'au bout de 60 heures (soit jeudi 11 septembre dans l'après-midi), et les réparations du réseau sur les deux pylônes devraient durer jusqu'en 2026, selon le porte-parole de l'entreprise *Stromnetz*.

Voici une traduction de l'allemand du communiqué de revendication paru le jour-même sur de.indymedia, et signé « *Quelques anarchistEs* »…



9 septembre, au petit matin : des milliers de villes s'éveillent, des millions de personnes sont tirées de leur sommeil par le bip strident de leur réveil, annonçant le début d'une nouvelle journée de monotonie et d'apathie – 15 minutes pour boire un café avant de filer au turbin. Une heure dans les transports en commun, quelques regards croisés, personne ne parle, chacun rivé sur son écran. Des tonnes de voitures sillonnent les rues, le vacarme des sirènes effraie les rares oiseaux qui tournoient au-dessus de la ville. Les quartiers deviennent chaque jour un peu plus mornes. La solitude s'installe parmi la foule, entre les immeubles de béton, les clôtures et les caméras. Encerclés par une présence policière qui menace de plus en plus de nous étouffer. Des écrans publicitaires qui nous incitent à la consommation ou nous invitent à rejoindre l'armée allemande (Bundeswehr). Oui, nous y voilà à nouveau : « Le monde se relèvera grâce à l'esprit allemand » [célèbre phrase d'un poème de Geibel en 1861, qui résonne comme un appel au monde à « devenir plus allemand » NdT]. Le « tournant historique » exige une défense inébranlable de la patrie et d'être prêt à la guerre, que le « corps du peuple » se serre les coudes et fasse des sacrifices. La militarisation progresse et, derrière la promesse néolibérale de prospérité, le visage fasciste se montre de plus en plus ouvertement. La résignation et le pessimisme gagnent du terrain, et l'on respire une certaine tristesse.

Les informations ne cessent de relayer des nouvelles catastrophiques. Guerres et génocides ne cessent jamais. Au contraire : à Gaza, au Congo, au Soudan, en Ukraine, les massacres continuent et les dirigeants se frottent les mains. Les affaires marchent bien. De nouveaux accords sont constamment conclus afin d'exploiter les ressources d'autres pays en privant les populations de leurs moyens de subsistance. Les néofascistEs sont solidement installés au pouvoir dans un nombre croissant de pays et le capital est constamment à leur service. La vague réactionnaire d'antiféminisme et d'hostilité envers les personnes queer est alimentée par les Tech Bros, et l'IA poursuit son ascension fulgurante, rendant le monde toujours plus artificiel. Leur promesse dystopique de progrès : une technocratie fascistoïde avec des aspirations extra-planétaires en réponse à l'effondrement de la planète. Tout semble indiquer que ce monde est perdu depuis longtemps, qu'il n'y a aucune possibilité d'agir, que nos actions ne servent à rien, comme si les temps de révolte appartenaient à un passé lointain.

Mais aujourd'hui, tout ne fonctionne pas aussi bien que d'habitude. Dans le plus grand parc technologique d'Europe, à l'est de Berlin, habituellement en pleine effervescence, cette normalité semble s'être dissipée en quelques minutes aux premières heures du matin. L'obscurité a fait place à une lueur d'espoir, car l'apathie et la frustration ne sont pas les seules réactions à cette réalité oppressante.

Non, aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres. Des centaines de PDG de différentes entreprises et instituts de recherche dans les domaines de l'informatique, de la robotique, des biotechnologies et des nanotechnologies, de l'aérospatiale, de l'intelligence artificielle, de la sécurité et de l'industrie de l'armement ont appris avec amertume que leur parc technologique d'Adlershof avait cessé de fonctionner. Au moins pour un court laps de temps, mais cela suffit pour perturber massivement leurs super-machines et leurs processus opérationnels sensibles. Deux pylônes électriques de 110 kV situés rue Königsheide, à Johannisthal, ont été incendiés, provoquant une coupure de courant dans le parc technologique. Nous

demandons aux riverains dont les foyers ont été touchés de faire preuve d'indulgence, car cela n'était en aucun cas notre intention. Néanmoins, nous considérons ces dommages collatéraux comme acceptables, contrairement à la destruction effective de la nature et à l'asservissement souvent mortel des êtres humains, dont sont responsables jour après jour bon nombre des entreprises implantées ici.

Leur engagement dans la poursuite du progrès technologique et l'expansion permanente de l'exploitation industrielle face aux catastrophes actuelles ont des conséquences bien plus graves. Pour tous et toutes, et de manière durable. La volonté inébranlable de l'imposer, par la force militaire si nécessaire, montre ce qui est réellement en jeu : le profit et le pouvoir. Ce fait ne peut être dissimulé par d'amusants spectacles de drones dans le ciel nocturne, ou par des robots gonflés à l'Intelligence Artificielle jouant au football, comme ceux qui sont présentés au public féru de technologie à Adlershof. Leurs slogans publicitaires mélodieux sur l'innovation, la durabilité et le progrès ne sont rien d'autre qu'une manœuvre trompeuse sur le champ de bataille du discours public, visant à détourner l'attention du fait qu'ils construisent en réalité des instruments de mort et de destruction. Tous les modèles économiques imaginables dans les domaines de l'industrie de haute technologie mentionnés ci-dessus, qui sont implantés dans le parc technologique d'Adlershof, contribuent d'une manière ou d'une autre à stabiliser le système et sont, notamment, le produit d'intérêts militaires. Leurs agissements garantissent la pérennité de la machine capitaliste de mort. Ils sont tous la véritable cible de notre action.

Il serait toutefois impossible de passer en revue chacune des plus de mille entreprises et de détailler toutes leurs exactions. La liste serait interminable. Nous nous limiterons donc ici à quelques exemples illustrant l'imbrication inacceptable entre la recherche, la science et la technologie d'une part, et la guerre, la destruction de l'environnement et le contrôle social d'autre part.

[Suit une liste d'entreprises touchées par le sabotage, notamment Atos, Astrial, Centre Allemand pour l'Aéronautique et l'Espace (DLR), EDAG, Eurovia/Vince, Jenoptik, Rhode&Schwarz, Siemens, Trumpf]

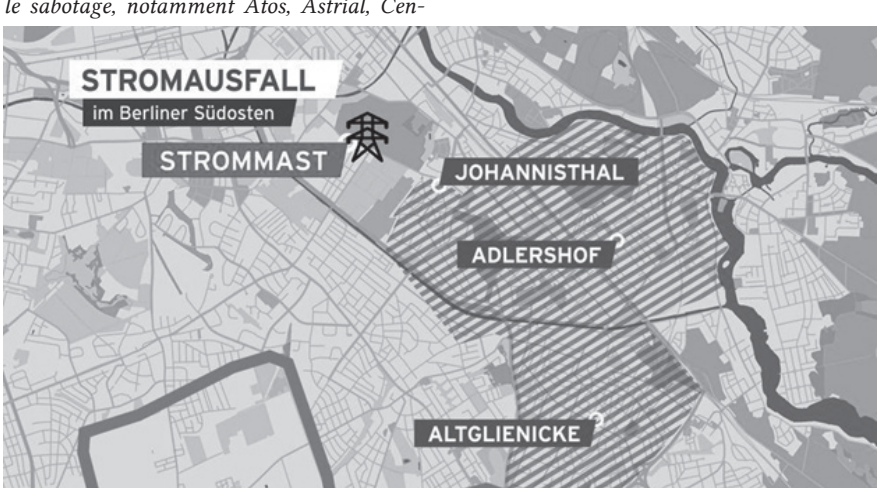
Ce sabotage ne vise pas seulement à désigner et à perturber les ennemis de la liberté, mais aussi à appeler à une intensification des actions offensives en général, et plus particulièrement de cette forme d'actions qui conduisent à une perturbation effective du système. C'est un appel à laisser définitivement derrière nous la frustration et le désespoir. Un cri pour proclamer que nos idées anarchistes et notre dynamisme prospèrent et que les actions irresponsables des détenteurs du pouvoir auront toujours des conséquences. Cela vaut en particulier pour les complicEs de l'industrie de l'armement, car nous ne resterons pas les bras croisés pendant que des personnes sont massacrées ou condamnées à mourir de faim dans leurs guerres.

Attaquer les infrastructures critiques, c'est s'attaquer à l'un des principaux vecteurs de la domination de l'humain par l'humain et sur la nature. Le réseau électrique, en tant que tel, représente l'histoire du progrès et constitue la condition préalable au développement inexorable vers une société hautement technologique telle que nous la connaissons aujourd'hui. Cette société, sous le joug de la technologie et du capital, apparaît pour l'instant comme le produit final de la civilisation terrestre et provoque une destruction quasi irréparable de la Terre, à une échelle sans précédent dans l'histoire de la planète. Sans parler des guerres sanglantes pour le pouvoir et les ressources que les dirigeants imposent à leurs serviteurs. L'insatiable soif de croissance les pousse, au sens propre du terme, à vouloir atteindre les étoiles. L'électricité est la principale source d'énergie qui alimente toutes les machines et le « progrès » nécessaires à la reproduction du système actuel. Il est possible de la couper et il est également possible de la remplacer par une vie libre, sans domination ni exploitation !

Saboter l'attaque technologique – couper le jus au complexe militaro-industriel !

Toujours combatifs – jamais bellicistes !

Quelques anarchistEs



Hohenmölsen (Allemagne)

Sabotage de la ligne de transport de charbon

Dans la nuit de vendredi à samedi 2 août, des inconnus ont délibérément mis le feu à des câbles le long d'une ligne de fret destinée au transport de charbon. Une section d'une longueur d'environ 100 mètres a été touchée, sur des câbles faisant 40 centimètres de diamètre. L'enquête a été confiée à la sécurité de l'État (*Staatsschutz*).
Cela s'est produit dans le quartier de Webau de la ville de Hohenmölsen (région de Saxe-Anhalt). Un porte-parole de la Deutsche Bahn a déclaré que le transport de passagers n'était pas affecté, parce qu'il s'agit d'une ligne non électrifiée. Cette dernière a été rouverte après la fin des investigations, mais « *les travaux visant à rétablir complètement le fonctionnement devraient se poursuivre jusqu'à lundi.* »

Hambourg (Allemagne)

Sabotage du trafic portuaire des marchandises

Dans la nuit, un sabotage vient mettre à l'arrêt le trafic ferroviaire dans le port d'Hambourg. La ligne visée sert exclusivement au fret.
Une revendication met l'accent sur le caractère antimilitariste de ce sabotage :
« Le port de Hambourg est un important point de transbordement de matériel militaire. Des tonnes d'armes, de munitions, d'équipements et de composants militaires en partent chaque jour.
Nombre de ces équipements militaires sont produits à Hambourg. Diverses entreprises hambourgeoises fabriquent elles-mêmes les instruments de guerre ou fournissent sciemment des composants particuliers, qu'ils soient optiques, électroniques ou mécaniques. Ceux qui profitent de la guerre fournissent aussi bien la Bundeswehr que les forces armées d'autres pays. Des transports nucléaires transitent également régulièrement par le port de Hambourg, malgré la sortie de l'Allemagne du nucléaire. Les navires des compagnies maritimes MACS, OOCL et Hapag-Lloyd sont particulièrement impliqués dans ces opérations. En 2024, 154 transports nucléaires ont été recensés. »

Düsseldorf (Allemagne)

Coup double contre le trafic ferroviaire

DÜSSELDORF. Dans la septième plus grande ville d'Allemagne, Düsseldorf, située dans la région de Rhénanie-du-Nord-Westphalie, le « *Commando Angry Birds* » fait régulièrement parler de lui depuis quelques années. En août 2024, il a par exemple revendiqué un incendie de câbles de signalisation ferroviaires à Mettmann, qui est venu se rajouter à ses précédents sabotages déjà menés contre le trafic ferroviaire : l'un à Düsseldorf en janvier 2024, et cinq autres dans la même ville revendiqués en mai 2023. Après avoir généreusement partagé un manuel intitulé « *Mettre le feu aux câbles pour débutant.e.s* » à l'automne 2024, il est revenu sur sa propre vision de l'effondrement dans son *Communiqué n°4* publié en janvier 2025, puis a revendiqué le sabotage de trois nouvelles antennes de télécommunication en juin 2025.

Au beau milieu de l'été, le « *Commando Angry Birds* » vient de provoquer une nouvelle perturbation à quelques jours d'un énorme chassé-croisé : la nuit du mercredi 30 au jeudi 31 juillet, sur l'une des plus importantes lignes ferroviaires allemandes, entre Duisbourg et Düsseldorf où passent plus de 620 trains par jour (hors trains de marchandises) et à deux pas de l'aéroport, s'est produite une double attaque simultanée contre les câbles situés le long des voies. La première en a endommagé près de 60 m aux abords d'un poste d'aiguillage, et la seconde, un kilomètre plus loin, en a détruit cinq de la taille d'un poing, mesurant chacun 20 mètres de long.

Voici la traduction de la revendication de ce sabotage.



Le corridor Rhin-Alpes relie Rotterdam, Amsterdam, Duisbourg, Cologne, Francfort, Mannheim, Bâle, Zurich, Milan et Gênes, quelques-uns des centres économiques les plus importants d'Europe. Dans la région « Duisburg-Düsseldorf-Cologne », ce corridor se heurte à un de ses nombreux goulets d'étranglement. Toute perturbation du trafic ferroviaire à cet endroit provoque des répercussions directes ou indirectes sur cet espace économique, en raison des déviations des trains concernés.

Nous venons de provoquer une perturbation de cet ordre, au nord de l'aéroport de Düsseldorf. Pour ce faire, nous avons à nouveau utilisé le retardateur à bloc de glace de notre manuel « Kabel Anzünden für Beginner ».

Nous avons déjà expliqué nos raisons en détail avec nos propres mots. Cette fois-ci, nous voulons emprunter* ceux d'Emmanuel Sieyès :

Le plan de cet écrit est très simple. Nous avons trois questions à nous poser.

1. Qu'est-ce que la nature ? Tout.
2. Qu'a-t-elle été jusqu'à présent dans la société ? Rien.
3. Que demande-t-elle ? À devenir quelque chose.

Qui oserait dire que la nature n'a pas en elle tout ce qu'il est nécessaire pour une bonne vie ? Elle est la personne forte dont un bras est enchaîné. Si l'on ôtait l'industrie, le monde ne serait pas quelque chose de moins, mais quelque chose de plus. Ainsi, qu'est ce que la Nature ? Tout, mais un tout entravé et opprimé. Que serait elle sans l'industrie ? Tout. Mais un tout libre et florissant. Rien ne peut aller sans elle, tout irait infiniment mieux sans le système industriel.

Les membres les plus compétent.es du mouvement environnemental mainstream ont été forcé.es de gagner leur vie en apprenant la flatterie et en se vouant au service des puissants. On peut peut-être trouver les plus fervent.es défenseur.es de l'industrie dans la version établie du mouvement de défense du climat, parmi des personnes avec beaucoup d'intelligence et peu de revenus, qui sont aussi incapables de ressentir la valeur de la liberté, qu'enthousiasmé.es par la richesse, le pouvoir et les cadeaux des grands.

Il n'est plus temps de travailler à une conciliation des parties. Quel accord peut-on espérer entre l'énergie de l'opprimé.e et la rage des oppresseurs ? Ils ont osé présenter la fuite des entreprises comme un scénario catastrophe. Eh ! Grand dieu ! Qu'il serait heureux pour le pays qu'elle pût être réalisée, cette émigration si désirable ! Combien il serait aisé de se passer des grandes entreprises ! Combien il serait impossible en revanche de les amener à être durables !

Je sens que ces vérités, toutes certaines qu'elles sont, deviennent embarrassantes dans une culture qui ne s'est pas formée sous les auspices de la durabilité. Que voulez-vous ? Si la maison dans laquelle on vit ne se soutient que par artifice, il faut la reconstruire, ou bien se résoudre à vivre au jour le jour dans l'inquiétude d'être enfin écrasé.es sous ses débris.

Je sais que de pareils principes vont paraître extravagants à la plupart des lecteur.trices. C'est que la vérité doit paraître aussi extravagante aux préjugés, que ceux-ci peuvent l'être pour la vérité. Que puis-je faire de mieux que d'aider de toutes mes forces à répandre cette vérité qui prépare les voies ? On commence par la mal recevoir, peu à peu les esprits s'y accoutument, l'opinion publique se forme, et enfin l'on aperçoit à l'exécution des principes qu'on avait d'abord traités

de folles chimères. Dans presque tous les ordres de préjugés, si personne n'avait consenti à passer pour fou, le monde en serait aujourd'hui moins sage.

Les esprits, dites-vous, ne sont pas encore disposés à vous entendre, vous allez choquer beaucoup de monde? Il le faut ainsi : la vérité la plus utile à publier n'est pas celle dont on était déjà assez voisin, ce n'est pas celle que l'on était déjà près d'accueillir. Non, c'est précisément parce qu'elle va irriter plus de préjugés et plus d'intérêts personnels, qu'il est plus nécessaire de la répandre.

La justice et la raison ne sauraient se plier à nos convenances. Ne demandez point quelle est la bonne proportion entre l'industrie et la nature. C'est demander quelle place on veut assigner à la tumeur dans le corps d'un malade, alors qu'elle le mine et le tourmente. Elle doit être neutralisée.

(Qu'est-ce que le Tiers-État, Emmanuel Joseph Sieyès, 4ème édition actualisée et abrégée)

Commando Angry Birds

** NdT : Il s'agit d'un détournement des premier et sixième chapitres de* Qu'est-ce que le Tiers-État ?*, la fameuse brochure de l'abbé Sieyès publiée en 1789, au sein de laquelle le Commando Angry Birds a notamment remplacé le terme « Tiers-État » par « nature », etc.*

Bretonnières (Suisse)

« Cramer Holcim, joyeusement ! »

REVENDICATION. La semaine passée, alors que nous faisions une belle randonnée dans la forêt de Bretonnières. (Canton de Vaud, Suisse), une triste réalité est venue gâcher notre moment.

Au bout du chemin, la forêt était coupée net. On a découvert alors une carrière d'Holcim. D'un coup la colère est montée. On se rappelait que c'est ceux-là qui avaient financé Daech à coup de millions pour protéger leurs activités ; Et aussi que leurs pratiques dans le reste du monde sont encore plus crades que dans nos pires cauchemars.

Les plus gros pollueurs de Suisse étaient là, sous nos yeux.

Nos cœurs battaient fort. On ne pouvait quand même pas repartir de là la tête baissée. Ne pas broncher.

D'un coup, comme synchronisé.es, on s'est mis touxtes ensemble à dévaler la pente jusqu'au fond de cette carrière. On sentait notre tristesse se transformer en courage. Et c'est comme si ce qu'il y avait a faire était limpide. Des gestes d'autodéfense se sont coordonnés pratiquement sans un mot.

On a d'abord sectionné les longues bandes transporteuses – elles sont apparemment très fastidieuses et coûteuse à remplacer.

Puis, après ça, nous nous sommes touxtes rapproché.es des grosses machines. On a ouvert leur capot et cabine pour les asperger de liquide allume-feu. On a réalisé aussi des petits starters à barbecue à différents endroits (sous les pneus quand il y en avait et vers les réservoirs et les moteurs). Ils étaient constitués de tissus imprégnés de liquide inflammable, avec dessus une ou deux bouteilles en PET remplies de combustible. Et en haut de la pile, on y a encore placé des plaques d'allume-feu. Pour allumer sans risque, on a jeté un allume-BBQ sur le tout.

Et voilà, nous sommes ensuite reparti.es rempli.es de joie, illuminé.es par ces monstres en train de disparaître dans les flammes.

On entendait les crépitements, On se sentaient léger.es, Avec la tête haute.

En Suisse, nous sommes au beau milieu des escrocs qui exploitent la terre et les travailleur.euses du monde entier. L'impérialisme se planifie ici.

Et par respect envers celleux qui risquent leur vie pour un monde plus juste, celleux qui sont emprisonné.es ou encore celleux qui y ont laissé leur vie : ce serait bien si on allait au-delà du blabla et des critiques.

Passons de la paroles aux actes !

Rendons les coups quand c'est possible, avec courage, prudence et joie.

A touxtes celleux qui luttent <3

PS : pour limiter les risques lors de tes ballades nocturnes, voici quelques infos pratiques (car pour de vrai, ça s'improvise pas) !!! Utilise Tor !!! *[suit une liste de sites web]*



Berlin (Allemagne)

Feu à la production de microprocesseurs

Mercredi 10 juin à Berlin, vers 3h du matin, des flammes se sont élevées à l'arrière du bâtiment de l'entreprise *Micro Resist Technology*, implantée dans la zone techno-industrielle de Wuhlheide. Le lendemain, un communiqué revendique l'action. Voici la traduction.

Arrêter le cœur de la méga-machine

Feu à la production de microprocesseurs



La nuit dernière, sur le site du parc d'innovation technologique de Berlin-Wuhlheide, nous avons mis le feu à des armoires électriques, des câbles d'alimentation et un système de ventilation de l'entreprise Micro Resist Technology. En Allemagne, alors qu'on mobilise à nouveau sans complexe pour la force militaire et l'aptitude à la guerre, à coups de budget spécial et de service militaire obligatoire, nous visons avec notre sabotage le cœur de la méga-machine technologique, et touchons aussi, à travers la production de microprocesseurs, l'un des points les plus sensibles de la collaboration civile-militaire. Cette attaque est une contribution aux protestations contre la Journée nationale des vétérans, dimanche prochain – « Feu et flammes » plutôt que « Gloire et Honneur » pour le militarisme, la soldatesque et la patrie !

De minuscules géants au croisement de la technologie et de la guerre

Le réseau de la domination capitaliste se tisse toujours plus étroitement autour de nous. Ce faisant, le progrès technologique est le moteur qui permet à la méga-machine destructrice de fonctionner et de pénétrer toujours plus profondément les aspects les plus intimes de notre existence. Des choses inertes, en matière synthétique et en métal qui, équipées de capteurs, de microphones, de lentilles, de puces électroniques, etc. se transforment au fil du temps toujours plus en prothèses pour les interactions sociales, qui remplacent les véritables relations sensibles et atrophient de plus en plus nos capacités cognitives. En même temps, les réseaux sociaux, les assistants vocaux, l'Intelligence Artificielle, les appareils dits «intelligents», la reconnaissance faciale et encore beaucoup d'autres instruments de surveillance nous suivent à la trace, permettant à la chaîne de création de valeur capitaliste d'absorber toujours plus largement l'ensemble de nos activités. Le Big Data donne de la Big Money. L'implantation de telles technologies dans notre quotidien façonne notre être, et les calculs algorithmiques qui en résultent décident et déterminent toujours plus fréquemment notre avenir. Une fois que nous en avons pris l'habitude, ces mécanismes opèrent avec une telle omnipotence que la plupart des gens peuvent désormais à peine imaginer s'extraire de l'emprise numérique. Chez beaucoup, cette seule pensée déclenche des crises d'angoisse. Ne reste alors qu'une foule d'esclaves de la machine, dépendant.e.s, contrôlé.e.s, aliéné.e.s et la plupart du temps même pas conscient.e.s de ce rapport.

Ce n'est pourtant qu'un aspect de l'assaut technologique. Car la technologie peut et doit non seulement manipuler nos pensées et nos actions, mais elle doit aussi tuer. Presque toutes les technologies importantes sont issues de la recherche et de développements militaires, destinés à avoir l'avantage sur le champ de bataille. Non seulement face à des nations ennemies, mais aussi dans la guerre sociale contre les exploité.e.s, les personnes superflues et les précaires. De la force atomique jusqu'à internet, de la cybernétique à l'Intelligence Artificielle –notre quotidien est traversé de part en part par des objets fondamentalement issus d'une logique militaire. Dans le pire des cas, cela peut signifier que des applications qui nous accompagnent aujourd'hui de manière ludique, alimentent et entraînent les mêmes machines sur la base desquelles demain un drone dirigé par IA déterminera et anéantira sa cible. Une pratique parfois employée par l'armée israélienne, notamment avec des programmes d'IA comme « Lavender », dans sa campagne de destructions sans freins contre la population palestinienne de Gaza, et avec le soutien amical de ses complices occidentaux.

Ce qui ressemble à un épisode de film de science-fiction dystopique, est l'atroce réalité des « réalisations » technologiques regroupées sous le terme de « double usage », inhérent à la plupart des technologies. Des entreprises comme Google, Amazon, Microsoft, IBM, Siemens, Telekom ou Tesla ne sont que quelques-uns des acteurs les plus connus opérant au croisement des applications civiles et militaires. Des entreprises produisant des technologies-clés hautement spécialisées telles que les microprocesseurs/semi-conducteurs sont bien moins connues, alors que sans elles aucun des appareils techniques modernes ne fonctionnerait. Pas plus les smartphones, les ordinateurs, les voitures que les chars, les missiles guidés ou les drones de guerre.

Longtemps passé plus ou moins inaperçu, ce secteur de production attire de plus en plus l'attention de l'opinion publique mondiale, en raison des tensions géopolitiques croissantes entre la Chine et Taiwan. En effet, plus de la moitié de tous les microprocesseurs sont fabriqués à Taïwan, et dans certains domaines de la fabrication complexe de puces haute performance, la part du groupe taïwanais TSMC dépasse les 90%. C'est que ce l'UE et les États-Unis veulent changer aussi rapidement que possible, car l'accès à des puces électroniques de haute valeur

est décisif et peut décider de l'issue d'une guerre, tandis que l'économie mondiale en dépend directement. De plus, en raison du haut degré de spécialisation et de la fragilité des chaînes logistiques globales, la production est extrêmement sensible aux perturbations et aux interruptions. Pendant le Covid, cela a déjà conduit à des pénuries d'approvisionnement et par conséquent à la mise à l'arrêt de centaines d'usines dans le monde entier, notamment des fabricants automobiles. C'est pourquoi plusieurs usines de microprocesseurs sont actuellement en construction dans l'Union européenne et aux États-Unis. Mais les dépendances existent dans toutes les directions et le secteur est marqué par des mesures de sanctions réciproques et une politique de protectionnisme, raison pour laquelle on parle aussi d'une « guerre des puces ». Par exemple, certains dispositifs d'exposition pour microprocesseurs hautement performants ne peuvent être produits en ce moment que par l'entreprise néerlandaise ASML, qui a transféré une part conséquente de sa production à Berlin, ce qui fait de la ville un site important pour l'industrie des microprocesseurs. ASML, comme tous les autres producteurs de l'industrie des semi-conducteurs, dépend à son tour d'un grand nombre de sous-traitants spécialisés.

L'un d'entre eux est Micro Resist Technology, une entreprise de recherche et de high-Tech située dans le quartier berlinois de Köpenick, qui fabrique et contrôle des produits chimiques spéciaux permettant la fabrication et la production de puces électroniques. Comme cette technologie est essentielle pour des raisons de puissance économique et de force de frappe militaire, et vu que l'aptitude à la guerre semble de toute façon être la maxime de notre temps, l'industrie des microprocesseurs connaît actuellement un véritable boom en Europe. C'est pourquoi l'entreprise que nous avons attaquée passe pour être un « Hidden Champion« , ce qui veut déjà tout dire.

Cependant la production de microprocesseurs est également une catastrophe écologique à beaucoup d'égards. Pour les régions où sont installées les usines, comme partout ailleurs où sont pillées les matières premières rares nécessaires à leur fabrication. Si, comme le planifie l'UE, 20 % de toutes les puces électroniques du monde devaient être produites en Europe, les émissions de ce secteur pourraient même dépasser celles de l'industrie chimique et de la sidérurgie européennes. De plus, l'engouement actuel pour l'IA laisse présager une croissance exponentielle de la demande de puces électroniques, ce qui augmentera inévitablement le niveau de destruction de la nature dans la même proportion.

Mais beaucoup d'autres produits qui rendent le monstre technologique encore plus puissant et dont l'utilisation a des conséquences notables sur notre vie à tous, proviennent également de la maison Micro Resist. Ils sont employés dans toutes les technologies-clés possibles, telles que la technologie des microsystèmes, la micro-électronique, l'opto-électronique, la micro- et la nano-photonique, la micro-et la nano-technique, ainsi que les sciences de la vie. De plus Micro Resist travaille en ce moment en recherche et développement en coopération avec Google sur une nouvelle version de lunettes virtuelles, destinées à fournir données et informations dans le champ visuel. Là encore, il s'agit d'une technologie qui trouve son origine dans le domaine militaire et qui permet de transformer les soldat.es en cyborgs et en robots de combat infaillibles grâce à des interactions homme-machine. Reste à savoir si un nouvel essai sur le terrain visant à normaliser de tels instruments de surveillance et de contrôle dans le domaine civil échouera à nouveau en raison des arguments solides de ses opposants face aux yuppies de la technologie. Même si dans l'ensemble ces temps ne nous inspirent que peu d'espoir, il ne reste qu'à espérer.

Pour tout le reste, nous continuons à considérer le sabotage, avec sa tradition pluri-centenaire comme une réponse appropriée à la volonté guerrière, à l'assaut technologique et à la destruction de la planète.

Mettre la méga-machine à l'arrêt !

Feu et flammes au lieu de gloire et honneur pour le militarisme, la soldatesque et la patrie !

Attaquer les profiteurs de guerre – saboter la journée des vétérans !

Bonne chance et force en cavale et en détention – Liberté pour toustes !

Tas d'anarchistes M.R.M.D
(micro resist – mega damage)

PUBLICITÉ



Si
tu souffres d'une tendance compulsive à consulter les sites recensant les brèves d'action,
tu ne rêves que de flammes et de destructions
ta vie de guerrier ressemble à un tunnel

Alors
peut-être il est temps d'élargir un peu tes horizons...

PRENEZ CONTACT AVEC LA SECTION "BIEN-ÊTRE" DE LA FÉDÉRATION DES ANARCHISTES SOURIANTS

Ensemble, rédecouvrons la joie de chanter, de se relier à la forêt, de partager un repas, de rire sous un ciel étoilé, de prendre soin de soi-même et de ses camarades.

Toulouse

Feu au rouleau compresseur de NGE

« Il y a quelques nuits, sous un ciel d'étoiles filantes, un rouleau compresseur appartenant à Guintoli, filiale du groupe NGE, a été incendié sur un chantier près de Toulouse.
NGE et ses filiales sont engagées sur les travaux de l'A69 Toulouse-Castres, de la LGV Bordeaux-Toulouse, de la troisième ligne de métro à Toulouse, du tunnel TAV Lyon-Turin et sur une multitude de chantiers à travers le pays.
Leurs engins détruisent, leurs juristes exproprient, leurs vigiles menacent, leurs barbouzes agressent, tout ça avec la complicité de l'État et de sa police.
Ici ou ailleurs, NGE ne sera jamais tranquille. Bisous.»

18/12/2025

Périgneux (Loire)

Contre l'exploiteur de forêts

Par deux fois en quelques semaines, l'exploitant forestier *Coforet* a retrouvé ses engins sabotés. Flexibles hydrauliques sectionnées, pièces stratégiques dégradées, vitres brisées, tags, mousse expansive dans la cabine,... « *Ce n'est pas un simple acte de délinquance, mais bien une volonté délibérée d'empêcher le travail des forestiers,* » déclare le patron de *Coforet.*

Cahors (Lot)

Sabotage d'internet

Des câbles téléphoniques ont été sectionnés à Cahors, le week-end du « Black Friday », à plusieurs endroits différents. L'opérateur *Orange* a porté plainte et estime le préjudice à plusieurs milliers d'euros. De nombreuses personnes (le chiffre est difficile à évaluer) n'ont plus internet ni téléphone fixe depuis le sabotage. Les équipes de techniciens d'*Orange* sont mobilisées.
Des relevés doivent encore être effectués avant de démarrer les travaux de réparation, avec la contrainte de la circulation. Une quinzaine de jours pourrait être nécessaire avant un rétablissement complet.

Paulinet (Tarn)

Le mât de mesure à terre

Sur les hauteurs du hameau de l'Oulas, à Paulinet, le spectacle frappe encore les habitants : un mât de mesure du vent, 103 mètres d'acier, gisant au sol comme un géant foudroyé. L'installation, destinée à évaluer le potentiel d'un futur parc éolien industriel, s'est effondrée dans la nuit de mercredi à jeudi de la semaine dernière aux alentours de 22h30. Il s'agirait d'un sabotage : les haubans ont été sectionnés.

14/11/2025

Balan (Ain)

Sabotage de la plateforme chimique de Balan

REVENDICATION Dans la nuit du 5 octobre, nous avons eu recours au sabotage pour essayer de mettre à l'arrêt la production toxique de la plateforme chimique de Balan dans l'Ain, en frappant son alimentation électrique en amont.

Puisant de l'inspiration dans les actions visant à couper l'énergie aux industries un peu partout en France et ailleurs, nous avons mis le feu aux câbles haute tension qui partent du poste de La Boisse en direction de la plateforme. A l'intérieur du poste électrique, les câbles sortent du sol (isolés dans des gaînes) pour grimper sur les pylônes. C'est là que c'est possible d'y mettre le feu sans risque majeur, provoquant un court-circuit et coupant le courant.

C'est le soixantième anniversaire (1965-2025) de la plateforme chimique de Balan, qui produit des poudres et des granulés de plastique à usage industriel. Pourtant il n'y a rien à fêter.

60 ans que cette bombe industrielle à retardement classée Seveso fait planer sa menace sur la région.

60 ans que les granulés se répandent dans les cours d'eau, les champs etles bois aux alentours.

60 ans que les fumées, les microplastiques, les PFAS rendent les
riverains, les animaux, les arbres, les plantes malades (cancers).

60 ans que la chimie rend les ouvriers complices de la destruction de la terre et de la dégradation de leur propre santé.

60 ans que les grands groupes chimiques comme Arkema, Solvay et Basf mènent leur guerre chimique contre la terre, les océans et l'air.

60 ans que les lumières de cette usine cachent les étoiles.

Le modèle industriel poursuit sa course vers l'effondrement. Génocide, écocide, liberticide accompagnent partout le progrès industriel.

Nos combats peuvent paraître désespérées, nos tentatives de mettre des bâtons dans les rouages dérisoires, nos résistances futiles. Pourtant... quand nous descendons dans la rue pour bloquer un énième projet, nos cœurs se réchauffent en devinant les sourires derrière les cagoules quand nous nous faufilons dans la nuit en approchant la cible de notre prochain sabotage, les étoiles nous encouragent à persévérer quand nous apprenons que d'autres s'aventurent sur les chemins du sabotage, nous sentons l'espoir parcourir nos veines

Nous nous inscrivons dans une stratégie de résistance diffuse et multiforme

1. visant à empêcher les nouveaux aménagements industriels (autoroutes, LGV, nucléaire, bassines, mines,...).
2. ciblant la production industrielle existante par tous les moyens possibles
3. sabotant les infrastructures énergétiques et logistiques dont dépend le système.

Un tel mouvement n'est possible qu'en tissant des réseaux de solidarité, en partageant nos connaissances et nos échecs, en analysant de façon critique nos manières de lutter, en se protégeant les uns et les autres de la répression, en apprenant des expériences d'ailleurs.

N'attendons plus.
Rejoignons le combat.
Rejoignons les maquis pour défendre la terre.
Osons rêver d'un monde libéré d'états, d'usines, de pylônes.
Osons vivre et résister.

PS

« La plateforme chimique de Balan, d'une superficie de 40 hectares, accueille de 2 exploitants, Kem One et SK Fonctional Polymer (tous les deux ex-Arkema). Les usines produisant des granulés et des poudres de plastiques industriels emploient quelques centaines de travailleurs et tournent jour et nuit. Kem One produit du PVC sous forme de poudre. Elle crache annuellement 275 000 tonnes de poudre toxique à destination de l'industrie. SK Functional Polymer fabrique chaque année 60 000 tonnes de granulés plastiques destinés à l'industrie. »



Alixan / St Marcel-lès-Valence (Drôme)

Double attaque furieuse contre la carrière et le TGV

Dans la nuit de dimanche à lundi 27 octobre, deux incendies ont ravagé des infrastructures sensibles non loin de la gare TGV de Valence (Drôme).

Le premier sabotage s'est attaqué à la carrière des Barris, près de la voie ferrée de Saint-Marcel-lès-Valence, vers 3h30 : cinq engins de chantier (une pelle hydraulique de 50 tonnes, une chargeuse de 40 tonnes et trois tombereaux articulés) sont partis en fumée, ainsi que le bâtiment qui abritait la centrale de concassage. Le groupe de travaux publics *Cheval*, spécialisé dans l'extraction de granulats utilisés pour la fabrication du béton, estime que « *les départs distincts et distants de feu nous permettent de comprendre qu'il ne s'agit pas d'un accident* », et évalue les dégâts à cinq-six millions d'euros. De plus, la destruction incendiaire de l'usine de production de granulats va entraîner une cessation de cette activité pendant « *au moins six mois* », a déploré le président du groupe.

Le second sabotage s'est produit à 200 mètres de là, vers 4h du matin, sur la commune d'Alixan, cette fois directement au pied de la voie du TGV, après que le grillage ait été découpé : 16 câbles de signalisation et de communication situés dans des chambres de tirage, le long de ce nœud ferroviaire sensible pour tout le Sud-Est, sont partis en fumée. Une centaine de TGV entre Paris et Marseille, Montpellier, Nice, entre Toulouse et Lyon, entre Marseille et Rennes ou Strasbourg, ou encore entre Lyon et Bruxelles/Luxembourg ont été annulés ou fortement retardés par ce sabotage.

Dans la journée, l'enquête à été confiée à la section de recherches de la gendarmerie de Grenoble (Isère), la SNCF a annoncé qu'un début de retour à la normale n'était pas « *envisagé* » avant mardi, et un communiqué sous forme de poème est sorti sur Indymedia Nantes. Le lendemain, des journaflics annoncent que la Sdat (sous direction antiterroriste) est désormais saisie des deux faits, notamment « *au regard du préjudice et du mode opératoire* ».

Une route de plus vers nulle part

poème d'une attaque contre Cheval TP et la SNCF

on pourrait croire que tôt ou tard
les villes se cognent à des limites
qu'autour ça craque de zones et d'sites
et qu'on peut plus aller plus vite

on pourrait s'dire que ça suffit
béton bitume aménag'ments
ils s'enrichissent à l'étal'ment
complices sont les gouvernements

on pourrait cesser d'ignorer
qu'ils extraient des tonnes de matières
toues ces gravières et ses carrières
la terre pleure des larmes de poussière

on pourrait peut être sout'nir
celleux qui s'battent contre le désatre
*de St Péray à Toulouse-Castre**
rebelles diurnes ou sous les astres

on pourrait se rendre en Ardèche
où les machines saccagent la plaine
les réfractaires ils les malmènent
ballet de keufs de camions-bennes

ils pourraient apprendre à nous craindre
ceux qu'ont les lois de leurs cotés
ou les moyens d'les contourner
ils parient leurs propriétés

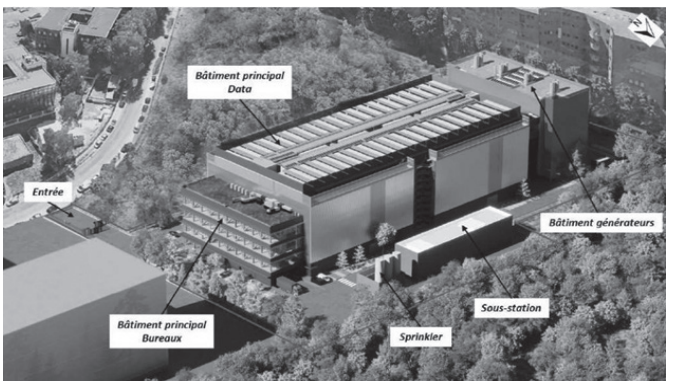
on pourrait attendre qu'y fasse noir
franchir les clôtures en silence
disposer nos bouteilles d'essence
éclairer c'trou de not' vengeance

on pourrait entendre le lend'main
« ah les vandales, ah les vauriens »
leurs commentaires ça nous fait rien
l'incendie nous a fait du bien

une dernière strophe pour la route
qu'celle-ci se fasse ou se fasse pas
on calcule pas les résultats
on joue on s'aime et on se bat

Meudon (Hauts-de-Seine)

Incendie d'engins de chantier du campus d'intelligence artificielle



REVENDICATION. Dans la nuit du vendredi 22 au samedi 23 novembre, des engins incendiaires ont été déposés dans des engins de chantier du campus d'intelligence artificielle, jouxtant le datacenter Equinix existant. Ce chantier est situé dans la zone industrielle de Vélizy-Meudon, face au chantier du nouveau complexe de Thales. Parmi les clients d'Equinix figurent Thales, Dassault, Bouygues, Amazon et d'autres entreprises présentes dans ce quartier.

Ces entreprises font toutes partie du complexe militaro-industriel qui arme Israël et commet un génocide contre les palestinien·ne·s. Elles profitent toutes du génocide colonial, de la surveillance de masse et du contrôle des frontières. Les technologies développées par ces entreprises sont testées sur la population palestinienne et vendues à des pays du monde entier lors de salons professionnels tels que Milipol, qui s'est tenu en France du 18 au 21 novembre. L'intelligence artificielle est un élément clé de ces technologies, qu'Israël utilise pour surveiller et perpétrer son génocide contre les populations de Gaza et de Cisjordanie. Outre sa participation à des massacres coloniaux à l'international, la France militarise ses frontières et renforce la surveillance et la répression dans ses territoires colonisés et dans les quartiers. Pour tenter d'enrayer tout cela, nous avons choisi la voie du feu et du sabotage.

Nous attaquons en solidarité avec les prisonnier·e·s palestinien·ne·s dont l'État d'Israël cherche à aggraver le sort en légalisant des exécutions qui font déjà norme dans ses prisons.

Nous attaquons en solidarité avec les « Prisoners for Palestine » actuellement en grève de la faim dans les prisons britanniques pour avoir attaqué des usines de la société d'armement israélienne Elbit.

Nous attaquons en hommage à l'anarchiste Kyriakos Xymitiris et en solidarité avec les anarchistes emprisonnées Marianna et Dimitra, ainsi qu'avec les autres prisonniers de l'affaire Ampelokiboui. La flamme du combat ne s'éteint jamais.

Nous attaquons en solidarité avec ceux et celles qui franchissent les frontières, et en hommage à ceux et celles qui y ont perdu la vie.

Nous attaquons en hommage à toutes les personnes qui sont mortes en prison et pour la liberté de tous·tes les prisonnier·e·s.

Calvados

Sabotage de la ligne Paris-Caen à l'occasion des Assises Nationales de l'IA

SABOTAGE. Une armoire électrique a été incendiée très tôt ce jeudi matin, avant 6h, dans le secteur de Cagny-Frénouville, où passent les trains Caen-Paris et Caen-Lisieux. Le sinistre a mis hors service le système de signalisation.

Le feu a été rapidement éteint mais les dégâts sont longs à réparer. Selon le service communication de la société ferroviaire, cette armoire électrique sera à nouveau opérationnelle aux alentours de 17h.

D'ici là, les trains continueront à circuler mais avec des retards de 15 minutes en moyenne. Le système de signalisation n'est plus automatique. Ce sont des agents, derrière leurs écrans, qui activent les feux verts ou rouges pour autoriser ou interdire le passage des trains. La thèse d'un incendie volontaire ne fait aucun doute. Une plainte a été déposée par la société ferroviaire.

Ci-dessous une revendication du sabotage, publiée sur internet.

Dans la nuit du 8 au 9 octobre 2025, nous avons mis le feu à l'armoire électrique d'un feu de signalisation ferroviaire, entre les gares de Mézidon-Canon et Caen, dans le sens Paris-Caen.

Le but de notre action était de perturber le trafic ferroviaire entre Paris et Caen pour empêcher la bonne tenue des Assises Nationales de l'Intelligence Artificielle, qui ont eu lieu à l'université de Caen le jeudi 9 octobre. Nous voulions provoquer des retards et des annulations de train pour gêner la venue d'intervenants à cette journée de propagande pro-technologie et bouleverser le train-train quotidien de l'ordre établi.

Le sabotage a bien fonctionné puisque les médias signalent des retards sur la ligne Paris-Caen-Paris toute la journée de jeudi, dans les deux sens, à cause de l'incendie qui « a mis hors-service le système de signalisation »*.

Parmi les intervenants et intervenantes des Assises, on peut citer Clara Chappaz, ministre déléguée chargée de l'IA et du numérique, Cédric Villani, ancien député macroniste et mathématicien, Thierry Breton, ancien PDG de France Télécom, ATOS, Thomson SA, et commissaire européen, le philoprout Luc Ferry, Anne Bouverot, envoyée spéciale de la France pour l'intelligence artificielle, présidente du Conseil d'administration de l'ENS et co-présidente du Conseil numérique national et de l'IA (Cian), Luc Mathieu, secrétaire national de la CFDT, Hervé Morin, président de la région Normandie… Les autres sont des représentants d'entreprises privées (Orange, KPMG, Servier, DELOS, IdealCO, Veolia, Crédit Mutuel, La Poste…) et des universitaires de Caen ou de Paris-Saclay.

Selon le journal Ouest-France, organisateur de l'évènement : « les premières Assises nationales de l'intelligence artificielle rassemblent plus de 600 décideurs, experts et élus à l'Université de Caen. Débats, cas d'usages, espaces de networking et ateliers pratiques offriront aux professionnels les clés pour comprendre l'impact de l'IA et se former à son application dans leur secteur d'activité ». Entendre : une réunion stratégique pour déployer cette énième technologie du capital.

Nous pensons aux gazaouis tués par les bombes téléguidées par les IA « Évangile » ou « Where's Daddy ? », aux forêts ravagées par les chantiers de data centers ou d'infrastructures électriques, à nous et à nos proches, abrutis par toutes sortes de sollicitations technologiques ; nous pensons à la vidéo-surveillance « augmentée » par l'IA, aux nouvelles formes d'exploitation au travail, à leur cloud à la con et à toute l'eau qu'il faut pour fabriquer et refroidir leurs machines.

Par ce geste simple, nous espérons avoir mis le bazar dans leur journée et montré que tout le monde ne se résout pas à vivre dans un monde ou règnent capitalisme et technologie.

Le R.A.T.A.T.A.C.

Attaque contre la concession Tesla à Marseille

« Que nos larmes deviennent des armes !»



MARSEILLE. Jeudi 13 novembre, vers 3 h du matin, près de 50 sapeurs-pompiers des Bouches-du-Rhône ont lutté contre le feu de 24 véhicules électriques sur le parking de la concession Tesla, dans la zone d'activités des Sybilles, aux Pennes-Mirabeau. Si les voitures sont quasiment toutes entièrement calcinées, l'intervention rapide et massive des pompiers a permis de préserver le bâtiment attenant et 50 véhicules à proximité.

L'intervention s'est terminée vers 6 h 30 du matin. Lors de notre passage ce matin sur les lieux, on pouvait encore sentir les odeurs de fumée et de feu. La police était sur place.

La piste criminelle ne fait plus de doute, selon les premières investigations, confiées à la Division de criminalité territoriale (DCT). Selon une source judiciaire, les chefs d'instruction portent sur des dégradations ou destructions « par moyen dangereux en bande organisée, et association de malfaiteurs« . Un trou découpé dans le grillage aurait été constaté par les enquêteurs, affirme une source policière. De plus, le feu aurait pris en plusieurs points distincts, accréditant l'hypothèse d'un incendie criminel, mais les investigations ne faisaient que débuter, jeudi.

L'incendie intervient dans une année noire pour Tesla en France. En mars, alors que le patron de la marque, Elon Musk, multipliait les polémiques, plusieurs concessions avaient été la cible d'incendies volontaires, à Niort (Deux-Sèvres) et à Toulouse (Haute-Garonne). 10 à 12 voitures avaient brûlé à chaque fois.

Le siège de Tesla en France, situé à Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis), avait été vandalisé. Les ventes du constructeur de voitures électriques ont, enfin, chuté en début d'année, avant de repartir à la hausse à l'automne.

Ci-dessous, la revendication publiée sur Indymedia.

Tdor of revenge toute l'année!

Dans la nuit du mercredi 12 au jeudi 13 un bon tiers des voitures presentes dans la concession Tesla des pennes-mirabeau (marseille) a flambe. Une plaquette allume-feu posee sur un des pneus avant suffit, la contagion a fait le reste.

Big-up a l'appel a action * (meme si la sortie etait deja prevue)

Que nos larmes deviennent des armes!

[* Réference à un appel à l'action directe à l'occasion du*Tdor Transgender Day of Remembrance*, journée de commémoration des adelphes assassiné-es et suicidé-es]

Attaque du transformateur du futur campus de Thalès à Meudon (Hauts-de-Seine)

Répondre au génocide par le feu

REVENDICATION. Alors que le génocide à Gaza entre en phase terminale, les marchands d'armes collabos ont plus que jamais pignon sur rue.

Thalès, qui fournit depuis des années les drones tueurs israéliens en systèmes de pilotage, qui fournit les armées du monde entier en drones, missiles, blindés et systèmes électroniques, se paie en ce moment même la construction d'un énorme campus à Meudon-la-Forêt. A deux pas du site déjà existant Hélios 1 à Vélizy, "Hélios 2" va accueillir 2 500 salariés penchés sur les équipements aéronautiques à usage civil et militaire.

Le futur plus grand site mondial de la boîte s'intégrera super bien dans l'"écosystème" infernal de Vélizy-Meudon, qui regroupe des sites de Dassault, de Bouygues, de MBDA France (un constructeur de missiles), d'une base militaire, de la caserne des CRS 8 et d'un data center penché sur l'IA, entre autres. Eiffage, chargé du projet d'Hélios 2 et multipliant les chantiers de taules et de CRAs ailleurs, a son propre campus pas loin. Un quartier dédié entièrement à l'armement et aux technologies de contrôle : cette contre-utopie fout la gerbe, mais offre une concentration de cibles utile lorsqu'on cherche à leur montrer que personne n'est inatteignable.

La semaine dernière, nous avons profité de la nuit pour entrer dans le transformateur électrique qui alimente en jus le chantier Hélios 2 à Meudon et mettre le feu aux câbles à haute tension dedans.

On ne sait pas précisément quel impact a eu le départ de feu, mais le courant a été coupé dans les environs du transformateur au moins jusqu'au lendemain soir. Si on est sûr.es d'avoir coupé l'élec du chantier d'Helios 2, on espère aussi avoir par la même occasion coupé le jus des locaux de Dassault, juste à côté, et des autres entreprises dégueu du voisinage.

Cramer un seul transfo ne les empêchera de continuer à tourner, mais leur pourrir rien qu'une seule journée de taff est déjà un objectif intéressant.

On appelle donc à continuer à s'attaquer à Thalès et à d'autres boîtes complices du génocide, ainsi qu'à Eiffage et à tous ses sous-traitants participant à la construction d'Hélios 2.

Brûlons leurs entrepôts et chantiers, leurs câbles et bagnoles, cassons et sabotons leur matériel pour leur faire payer le monde de merde dans lequel ils nous obligent de vivre.

Free Palestine. IDF en feu, Thalès au milieu.

22/09/2005

Roussas (Drôme)

Trois éoliennes en feu

Trois éoliennes du parc situé à Roussas, dans le Sud-Drôme, ont été endommagées volontairement par le feu, dans la nuit de mercredi à jeudi.
Cela faisait plusieurs années qu'un tel acte de malveillance visant des éoliennes n'avait pas eu lieu dans la Drôme. Dans la nuit de mercredi à jeudi, un ou plusieurs individus ont pénétré sur le site du parc des Claves, à Roussas, dans le sud du département, et ont mis le feu à la base de trois éoliennes (le parc en compte 6). Au matin, l'exploitant a constaté les dégâts et a prévenu la gendarmerie. C'est l'entreprise RES qui opère sur ce parc, elle confirme ce lundi que depuis l'incendie les éoliennes ont été mises hors service et que l'évaluation des dégâts est en cours.

4/09/2025

Barraux (Isère)

Sabotage d'une carrière de Vicat, collabo du projet TGV Lyon-Turin

REVENDICATION *Titre :* Lueur sous le capot contre le Lyon Turin

On revendique :

Une nuit d'automne, du feu, 3 véhicules de chantier incendiés à la carrière de Barreaux en Isère.

Propriété de Vicat béton, bénéficiaire et complice du ravage des travaux de la 2nde ligne du Lyon-Turin. [TELT]

Les cibles :
– 1 crible à étoile, triant par taille les granulats extraits de la carrière
– 2 bulldozers, qui déplacent les gravats et terrassent

Si vous croyez encore que détruire nos territoires pour ce projet est une bonne idée, on vous a mal informé.

Si vous pensez que les 3 véhicules que nous avons brûlé suffiront à freiner le chantier, vous vous trompez.

Il faudra attaquer de tout bord pour faire trembler TELT. Les vandales c'est eux.

Les carrières sont des lieux peu surveillés et sont un maillon indispensable aux travaux. Ralentir l'approvisionnement c'est ralentir le chantier.

Allumons la lueur sous le capot. La flamme se propage vite.

Montreuil (Seine-Saint-Denis)

Incendie d'une grue sur le chantier d'un squat expulsé

DRAME. C'est dans le bas-Montreuil, dans un quartier d'apparence tranquille, que dans la nuit du mercredi 22 au jeudi 23 octobre survient un drame inexplicable car inattendu. Des passants remarquent une lueur soudaine : la cabine d'une grue s'enflamme suscitant désordre et émoi général.

Les pompiers tardent à arriver. Cela laisse au feu le temps de causer des dégâts considérables, irréversibles et innomables. Relativement peu visible depuis la rue à l'exception des fenêtres noiricies de la cabine, l'impact important de cet incendie nous a été confié par une source proche de l'enquête. La cabine, calcinée de l'intérieur, est à ce jour complètement inutilisable.

L'engin en question se situait sur le chantier d'Imava au 65 bis rue Voltaire, le promoteur immobilier qui avait expulsé en août 2022 le squat s'appelant la Baudrière. Ce chantier est pour l'instant à l'arrêt.

Dans la foulée, un texte nous est parvenu : on y retrouve l'entretien avec un.e expert.e concernant l'événement en question. Parviendra-t-il à jeter la lumière sur cette affaire bien sombre ? Nous l'espérons de tout coeur.

Une grue en feu : qu'en pensent les experts ?

Laurent (présentateur). Bonsoir et bienvenue sur le plateau de « On n'est pas couché car il y a trop de trucs à cramer ». Aujourd'hui nous accueillons Camille, expert.e des grues, avec qui nous aborderons l'incendie de la grue d'Imava à Montreuil qui nous a très fortement touchés. Avant de commencer, Camille, pouvez-vous nous en dire quelques mots sur la gruologie ?

Camille (invité.e). Bonsoir Laurent, je m'appelle Camille, de mon vrai nom Camille Camille, et je me définis plutôt comme oiialogue : j'étudie les Objets Intrinsèquement InAnimés. La gruologie constitue une petite branche de cette discipline.

Laurent. Quels autres OIIA avez-vous eu l'occasion d'étudier ?

Camille. Principalement les grille-pains

Laurent. Qu'est-ce qui vous qualifie aujourd'hui de prendre la parole sur un sujet aussi grave que les grues en feu ?

Camille. Rien si ce n'est votre invitation

Laurent. D'accord, avant de poursuivre pouvez-vous me dire comment je dois vous genrer? L'écriture inclusive à l'oral c'est un peu relou

Camille. Navré.e de ne pas pouvoir vous aiguiller, Laurent, je suis né.e avant l'invention du genre, je ne connais pas le mien

Laurent.Où avez-vous donc grandi?

Camille. Au nord-ouest du sud-est de l'extreme-centre de la france, dans un minuscule village de 300,000 habitants

Laurent. Est-ce que ça existe?

Camille. Oui si on compte les vaches

Laurent. Passons désormais à l'actualité on ne peut plus brûlante. Une cabine de grue prend feu : s'agit-il d'un accident de travail? En tout cas, c'est ce que se demandent les prud'hommes

Camille. euh je ne crois pas

Laurent. J'ai vu sur tiktok que certaines espèces d'engins, en particulier les grues montreuilloises, avaient tendance à brûler leurs propres cabines en mutant, s'agirait-il d'une étape naturelle de leur évolution ?

Camille. je peux vous demander si vous etes flic ?

Laurent. C'est tout-à-fait sans rapport avec ma question précédente, mais je peux vous dire que j'ai fait mon stage de troisième dans un commissariat

Camille. d'accord.

Laurent. Avez-vous quelque chose à déclarer ?

Camille. Non pas vraiment, à part que visiblement les grues ça brule et je vous conseille pas de refaire ça chez vous

Laurent. Je n'ai pas de grue chez moi.

Camille. Tant mieux car ce n'est pas un animal domestique

Laurent. super, alors nous enchainons directement avec notre reportage spécial halloween : « la dure vie des vampires veganes», merci et à bientot

Saint-Jory (Haute-Garonne)

Dégradations sur le chantier de la LGV

ATTAQUE. Une nouvelle attaque sur le chantier de la LGV au nord de Toulouse. À Saint-Jory (Haute-Garonne), des engins ont été dégradés la semaine dernière, dans la nuit de vendredi à samedi. Une foreuse et un chariot élévateur ont été incendiés, confirme le parquet de Toulouse. Montant du préjudice : 700.000 euros. Une enquête est en cours. Il pourrait s'agir des opposants au projet de Ligne à grande vitesse. Le parquet de Toulouse rappelle que les attaques se multiplient aux abords du chantier et estime que le préjudice global dépasse désormais le million d'euros.

11/11/2025

Saint-Jory (Haute-Garonne)

Nouveau sabotage contre le chantier de la LGV

SABOTAGE. Des silhouettes qui avancent sans un mot puis la lueur des flammes dans le noir du chantier. À Saint-Jory, au nord de Toulouse, un commando encagoulé s'est glissé dans la nuit de vendredi à samedi sur le tracé de la future ligne à grande vitesse. En quelques minutes, les intrus ont pris pour cible un engin de chantier. Selon nos informations, il s'agirait d'une foreuse utilisée pour les opérations préparatoires. Au petit matin, il ne restait qu'une carcasse calcinée de cette machine estimée à plusieurs centaines de milliers d'euros.

Dans un contexte où le chantier fait l'objet d'oppositions récurrentes, l'attaque semble avoir été méthodiquement préparée. Selon les informations recueillies, les mêmes individus seraient revenus dans la nuit de dimanche à lundi pour détruire plusieurs caméras de surveillance installées sur la zone. Les images enregistrées avant les dégradations pourraient néanmoins fournir des éléments utiles aux enquêteurs.

Le parquet de Toulouse confirme l'ouverture d'une enquête pour destruction volontaire par incendie et dégradations. La section de recherches de Toulouse et la brigade de recherches ont été conjointement saisies. Les investigations portent notamment sur l'identification du commando, son mode opératoire, et un éventuel lien avec des actions déjà recensées sur le même secteur. « *Les auteurs des faits sont très probablement des opposants à la LGV* », glisse une source policière. Depuis plusieurs mois, la future LGV Toulouse-Bordeaux est au centre d'une contestation vive, marquée par des intrusions sur le terrain, des occupations illégales, et des actes de sabotage visant des installations ou du matériel. À Saint-Jory, le site a déjà connu plusieurs épisodes de tensions, des démantèlements répétés de campements et une surveillance renforcée autour des équipements sensibles.

13/11/2025

Bordeaux (Gironde)

Sabotages contre la ligne ferroviaire Bordeaux-Toulouse

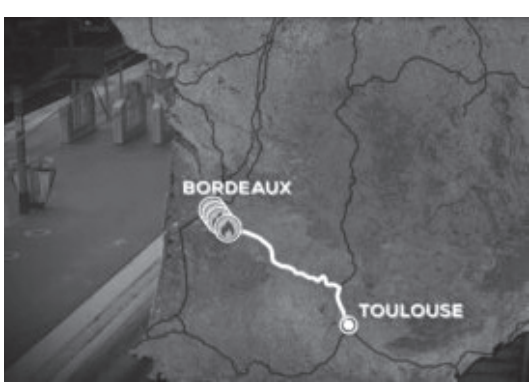
Les personnes qui voyagent entre Bordeaux et Toulouse vont devoir s'armer de patience ce dimanche. Après avoir été coupée une bonne partie de la journée, la circulation des trains reste très perturbée entre Bordeaux et Agen ce dimanche. Les trains circulent à vitesse réduite. Certains trains ont été annulés, d'autres ont été détournés par la voie sud via Dax et Tarbes, ce qui rallonge le trajet de 2h. Cela fait suite à quatre départs de feu ce dimanche sur des câbles longeant une voie de chemin de fer. Deux incendies ont pris à Cadaujac, un à Villenave d'Ornon et un dernier à Ayguemorte-Les-Graves.

Dans un communiqué, la SNCF affirme qu'il « s'agit vraisemblablement d'un acte de malveillance. » Des agents de la SNCF réseau se sont rendus sur les lieux de l'incendie et ont constaté « de nombreux dérangements sur les équipements de signalisation ».

De son côté, le Procureur de la République de Bordeaux explique que « au regard de la concomitance de ces quatre incendies, le caractère volontaire de ces derniers est largement privilégié. » Une enquête est ouverte pour « dégradations par incendie en bande organisée » et les investigations ont été confiées à la section de recherches de la gendarmerie de Bordeaux-Bouliac.

Les conséquences de ces incendies ont été importantes. Le trafic a été totalement interrompu entre Bordeaux et Langon, au sud de la Gironde, dès 8 h 40, et très fortement perturbé entre Bordeaux et Toulouse. Des cars de substitution ont été mis en place et certains trains à destination de Toulouse ont été détournés par Dax et Tarbes. Dans la matinée, les passagers d'un TGV Toulouse-Paris ont dû être stoppés en gare d'Agen avant d'être ramenés à Toulouse d'où ils sont repartis pour Tarbes, puis Paris.

La circulation entre Bordeaux et Agen n'a pu reprendre qu'en fin de journée, à vitesse réduite, ce dimanche. « Le retour à la normale ne pourra se faire avant lundi matin, des réparations devant être effectuées pendant la nuit », indique la SNCF.





Guéret (Creuse)

Sabotage des stations-service

Pas moins de cinq stations essence, à Guéret et dans ses alentours, ont été sabotées la vieille de la journée « Bloquons Tout » Les employés des établissements concernés, parfois avertis par leurs clients, ont constaté tout au long de la matinée que plusieurs pistolets avaient été écrasés au marteau.
Ainsi, la station de Leclerc a été dans l'obligation de fermer partiellement, puisque six pistolets ont été aplatis et sont donc inutilisables. Le responsable de l'établissement nous a également fait mention de plusieurs clous qui avaient été déversés sur les pistes. Même son de cloche à Carrefour où sept pompes sur huit ont été endommagées.
Du côté de Netto et d'Intermarché, la situation est encore plus délicate : plus aucune pompe n'était en état de fonctionner ce jeudi matin 11 septembre.

Rosny-sous-Bois

Feu contre un formateur sécuritaire

« Dans l'idée de se donner un avant-goût du 10 septembre qu'on espère va dépasser nos attentes, on a mis la main à la pâte. Le mouvement n'a pas encore commencé que le refus de participer à leur effort de guerre, dont le budget Bayrou est une des composantes, est bien palpable dans les discours et les propositions.
Nous savons que le climat sécuritaire qu'on nous impose depuis des années a préparé la militarisation à l'œuvre aujourd'hui. « Nous sommes fiers de fournir des formations de qualité reconnues pas les autorités compétentes. » dit l'Agence de Formation aux Métiers de la Sécurité dans sa propagande en ligne. Ce qu'on peut voir sur place, c'est un bâtiment placé entre un McDo, une agence France Travail, un terrain de golf, une centrale géothermique… bref, la civilisation quoi.
On se demande souvent : est-ce possible d'en finir avec tout ça ? comment ? par où commencer ? Cette nuit, on a adressé la question à un petit poste de transformation lié en haute tension aux locaux de l'AFMS avec les arguments suivants : un litre de produit inflammable et un pneu. Le bruit court qu'il s'agit de tout bloquer à partir de demain, est-ce que ces questions trouveront leurs places dans la rue ? est-ce qu'on va commencer à apporter des réponses ?»

Charente et Ardennes

Attaques

Plusieurs nouveaux incidents ont été relevés depuis 11 heures dans les zones de compétence de la gendarmerie à l'occasion de la journée « Bloquons Tout ». Ont été recensés des dégradations dans une carrière de *Thin Le Moutier* (Ardennes) où deux véhicules de la société *Urano* ont été incendiés et la destruction, par le feu, d'un pylône de télécommunications à Barbezieu Saint Hilaire (Charente).

Sabotages lors de la journée « Bloquons tout » 10 septembre 2025

Aguillon

Malveillance

Un acte de malveillance, commis à hauteur de la commune d'Aiguillon dans la nuit du 9 au 10 septembre, entraîne la perturbation du réseau ferroviaire sur la ligne Agen-Tonneins ce mercredi 10 septembre, en marge des manifestations du mouvement « Bloquons tout ». Il s'agit de la dégradation d'un câble sous-terrain. Ainsi, les trains circulent à vitesse réduite avec un retard estimé de 30 à 60 minutes.
Une enquête a été ouverte par la gendarmerie pour identifier le ou les auteurs de ce méfait. « Le préfet condamne avec la plus grande fermeté les actes de malveillance qui portent atteinte à la sécurité des personnes et des biens et perturbent les déplacements professionnels et privés de tous les usagers du service public ferroviaire« , réagit la préfecture du Lot-et-Garonne. Un retour à la normale est prévu aux alentours de midi.

Toulouse

Sabotage du trafic ferroviaire

Les usagers de la ligne ferroviaire Toulouse-Auch vont devoir trouver une solution de substitution aujourd'hui pour se déplacer. « *Les circulations sont interrompues sur Toulouse Auch suite à un acte de malveillance qui a endommagé des câbles de signalisation*» , indique ce matin la direction régionale de la SNCF.
Cet acte de vandalisme est un incendie volontaire entre les gares de Saint-Cyprien-Arènes, à Toulouse, et Colomiers. Un porte-parole de la direction de la SNCF indique qu'il « *n'y aura pas de transport de substitution* » et qu'une « *plainte va être déposée* ». Une enquête est par ailleurs en cours. La SNCF n'annonce pas de reprise avant demain matin, jeudi, à 5h.
Cet incendie, qui a pour incidence une panne de signalisation, intervient alors que la circulation est déjà fortement perturbée par le mouvement social « *Bloquons Tout* ».

L'Hérault et le Gard

Coup double contre la voie ferrée

La circulation des trains est très perturbée, ce mardi 9 septembre, dans l'Hérault et le Gard. Dès 7 h du matin, la SNCF a indiqué qu'un acte de malveillance survenu entre Montpellier et Sète avait interrompu le trafic ferroviaire au départ et à l'arrivée de la gare Sud de France, provoquant par répercussions de graves retards sur plusieurs axes dont Montpellier-Narbonne, Montpellier-Nîmes et Nîmes-Avignon.
Il s'agit d'un incendie de câbles électriques souterrains de la SNCF situés dans le secteur de Jasse de Maurin, à Lattes, la nuit de lundi à mardi 9 septembre entre minuit et 00h30, qui est une zone stratégique pour le réseau : c'est là que les trains prennent la direction du contournement de Montpellier, vers la gare Sud-de-France.
La police municipale de Lattes, puis les effectifs du commissariat de Montpellier se sont rendus sur place. Un petit incendie avait commencé à se propager à la végétation. Les enquêteurs du service local de police judiciaire (SLPJ) ont constaté des dégradations commises sur l'alimentation du système de signalisation, en deux points différents.
Dès 1 h du matin, des équipes techniques se sont rendues sur place pour procéder à l'inspection et aux réparations. Une reprise du réseau est espérée pour mercredi 10 septembre au matin. Une enquête a été ouverte par la gendarmerie.

Couper le jus au métro parisien

REVENDICATION. Le matin du 17 septembre 2025, dans l'idée de "tout bloquer" au delà des dates choisies pour la mobilisation, l'électricité qui fait fonctionner le métro parisien a été coupée temporairement sur plusieurs lignes simultanément, à 7h50, au début de l'heure de pointe. Ainsi les lignes 5 (église de pantin <-> jaures), 8 (creteil <-> reuilly-diderot), 9 (porte de montreuil <-> oberkampf), 11 (mairie des lilas <-> arts et métiers) ont été coupées durant 20 à 30 minutes, avant de retrouver leur cadence habituelle plusieurs heures plus tard.

Pour cela les manettes servant à arrêter les métros en cas de danger, notamment de personnes sur les voies ont été actionnées. Ces manettes rouges, quand elles se situent sur les quais font résonner une alarme et interrompent instantanément le trafic, laissant les métros là où ils se trouvent. Elles ont le même effet, en silencieux cette fois-ci, quand elles sont tirées depuis l'entrée des tunnels de métro.

Pour accéder aux manettes situées à l'entrée des tunnels, il suffit de descendre les 4 petites marches se trouvant en début et en fin de quais, et qui sont parfois protégées par une petite pancarte jaune d'avertissement ou une porte a ressort. Puis contre la paroi du tunnel, à hauteur d'épaule environ se trouve une boite carrée à poignée(s) actionnable par n'importe qui, sans crainte pour sa sécurité ! Petite boite immanquable car de couleur rouge (ou la peinture autour). Parfois la poignée en forme de fer à repasser, parfois c'est une ficelle se terminant en tirette triangulaire, parfois c'est une manette à actionner de haut en bas. En l'actionnant on coupe le jus, en continuant le geste, on peut carrément enlever des sortes de "plombs" qui permettent au courant de passer. Subtiliser les plombs rend possiblement la remise en marche plus compliquée, eheheh !Cette petite boite se situe à l'entrée du tunnel, à moins de 5 m du quai, parfois en tête de métro, parfois en queue, de chaque côté du quai ou parfois d'un seul côté. Parfois il n'y en a pas du tout.

Le matin du 17 les stations choisies étaient de petites stations sans correspondances certainement pour garantir une certaine forme de tranquillité. Une fois le métro passé, (il ne faudrait pas se faire renverser !) retirer les plombs prends moins de 10 secondes !

Organisons-nous sans chef hors des cadres et des dates prévues par le mouvement, pour le densifier, pratiquer l'action directe et se mettre du baume au cœur en ces temps maussades. Que ce soit l'élec ou la fibre, couper le jus de nos cibles est une manière comme une autre et loin d'être inintéressante de passer à l'action.

A bas le train-train quotidien !

Viviers (Ardèche)

Attaque contre la cimenterie Lafarge

La cimenterie Lafarge du Teil, située sur la commune voisine de Viviers, a été la cible d'une attaque inédite dans la nuit du mercredi 20 au jeudi 21 août. Deux individus ont, entre 23 heures et minuit, incendié les cabines de deux chargeuses se trouvant dans la carrière. Une chargeuse est un imposant engin de chantier, une sorte de bulldozer.

Afin de pénétrer dans la « zone interdite » du cimentier dont l'entrée principale est gardée, et dont les autres accès sont barrés par des panneaux et du grillage, les deux complices ont vraisemblablement dû s'enfoncer dans les bois en empruntant un sentier escarpé et caillouteux.

Avant de quitter le site, les deux incendiaires ont inscrit un tag sur le mur d'un local technique se trouvant à proximité des engins : « voisins vigilants #10Septembre ».

14 juillet à Toulouse

Attaques contre une antenne et Vinci

EXTRAIT DE LA REVENDICATION. *"A l'Ouest comme à l'Est rien de nouveau, les multinationales se partagent les profits des politiques guerrières. Elles se partagent le gâteau dans l'opulence et le mépris. On mérite mieux que des rapports basés sur le fric et la compétition, que ce monde à vomir que propose Vinci et ses amis. Cette entreprise rassemble des intérêts dans tous les secteurs de l'exploitation et du désastre mondial : Nucléaire, extractivisme, construction de prison de toutes sortes, marché de l'armement ...*

Ces quelques feux sur le parking d'une de leur succursale n'arrêteront pas les bombes à Gaza, ni ailleurs. Cette action nocturne, quatre véhicules de Vinci Energie incendiés, vient juste rappeler que la paix intérieure n'est pas encore gagnée."

La Peyratte (Deux-Sèvres)

Sabotage du projet d'éoliennes industrielles

Un projet éolien est loin de faire l'unanimité à La Peyratte, près de Parthenay, comme en témoigne un acte de malveillance constaté ce week-end. En effet, un mât de mesure de 110 m a été démoli et mis à terre à l'aide d'un engin de manutention appartenant à l'entreprise Vlok. Les faits évoqués se sont vraisemblablement déroulés dans la nuit de vendredi 8 à samedi 9 août 2025. La gendarmerie s'est déplacée samedi matin sur le site pour constater les dégradations. Elle a ouvert une enquête.

Ce mât avait été installé il y a peu pour une durée de 12 à 18 mois dans le cadre d'un projet de construction d'un nouveau parc éolien sur le secteur. C'est la société H2air qui est chargée d'étudier ce projet d'installation d'éoliennes dans la commune de La Peyratte dans le secteur de La Goutte- Le Sable-La Pionnière, en limite des communes de Lhoumois et Oroux.



factories don't burn down by themselves...

they need help from you.

Learn to Burn.



ARTICLES ET RÉCITS

A toute allure. *Résister en temps de naufrage civilisationnel* p. 2
Les sourcières et nous p. 13
Les clôtures de l'âme p. 14
Intelligence artificielle, centres de données et énergie p. 16
Les Russes ? Les conspirationnistes ? Les voleurs de cuivre ? p. 22
« Si nous nous battons ici, c'est uniquement par amour.» *Entretien avec des anarchistes du Grand Nord en lutte contre l'industrialisation coloniale.* p. 28
La guerrière nue p. 34
En parlant de nature. *Trouver un langage qui affirme notre parenté avec le monde naturel* p. 37
Une conversation avec Ted Kaczynski p. 57
Le temps ridé. *La persistance des mondes passés sur Terre* p. 62

RUBRIQUES

RÉSISTANCES

Normandie. Intrusion chez BASF p. 8
Dordogne. Contre la future mine d'Imerys p. 8
Oise. Vers un soulèvement de la Seine p. 9
Meuse. Résistance antinucléaire contre le projet Cigéo p. 10
Sápmi. Contre la mine de cuivre « qui éradiquera toute forme de vie » p. 21
Wallmapu. La résistance mapuche s'acharne p. 46
Les six bruits dans le Wallmapu sous occupation militaire p. 47
Lutter sous l'état de siège. Entretien avec Hector Llaitul de la CAM. p. 49

MAUVAISES HERBES

Cueillette p. 32

AGUÉRISSEMENT

Faire groupe p. 53

CONTES ET CHANTS

L'appel du sauvage p. 24
Romance pour l'océan p. 44
Ainsi nous leur faisons la guerre. Episode 4 p. 68

DANS LA BOÎTE AUX LETTRES DE TAKAKA

Bonnes résolutions p. 88

ANNEXE

La Gazette. *Dépêches de la résistance férale* au milieu

Souffle de merveille
pour inspirer le réveil